Jean-Élie BOLTANSKI

La révolution chomskyenne et le langage

L'Harmattan

La révolution chomskyenne et le langage

... I find myself torn between two conflicting feelings — a 'Chomskyan' feeling that deep regularities in natural language must be discoverable by an appropriate combination of formal, empirical, and intuitive techniques, and a contrary (late) 'Wittgensteinian' feeling that many of the 'deep structures', 'logical forms', 'underlying semantics' etc., which philosophers have claimed to discover by such techniques are *Luftgebäude* (*).

(*) S. Kripke "Substitutionel Quantification" in *Truth & meaning* J. Mc Dowell & G. Matthews eds (Oxford Univ Press 1976), p. 412. Luftgebäude peut être traduit : "Édifices d'air".

Jean-Élie BOLTANSKI

La révolution chomskyenne et le langage

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10214 Torino
ITALIE

© L'Harmattan, 2002
ISBN : 2-7475-2991-6

Préface

En 1957, Noam Chomsky publie chez un éditeur européen un petit ouvrage : *Structures syntaxiques.* Une nouvelle linguistique était née : la "grammaire générative". Depuis près d'un demi-siècle, toute réflexion sur le langage, qu'elle soit le fait de linguistes, de psychologues, de philosophes, se développe en référence à ce mouvement. Ce qui suit est une brève introduction à l'histoire de la "révolution chomskyenne" et aux multiples débats, externes et internes, qu'elle a suscités, qu'elle suscite aujourd'hui.

INTRODUCTION

La linguistique est un jeu, le développement d'une théorie une longue partie avec ses succès et ses échecs. Le coup qui permet de sortir d'une situation difficile peut parfois, à plus ou moins long terme, créer d'autres difficultés. De coup en coup, la partie continue, mais il semble qu'on n'atteint jamais ce moment où l'on pourrait dire avec assurance : "j'ai gagné", peut-être parce que, s'il s'agit toujours de la même partie, il ne s'agit plus du même jeu.

Voici quelques épisodes d'une partie commencée il y a près d'un demi-siècle et qui se poursuit sous nos yeux.

PREMIER ÉPISODE

Aucun grammairien, depuis les premiers développements de la recherche syntaxique, n'a mis en doute l'idée qu'une phrase a une structure grammaticale. Par contre, l'idée qu'une phrase a **plusieurs** structures grammaticales constitue une remarquable innovation et même une vue paradoxale. A priori, il semblerait qu'une phrase a la structure qu'elle montre à l'observateur. Comment pourrait-elle avoir, en plus, une structure cachée qui soit aussi "grammaticale" ? Beaucoup plus familière est la notion d'une structure **logique**, celle de la proposition, que la structure grammaticale de la phrase dissimule ou déforme. Cette conception était probablement celle de Port-Royal et est, certainement, celle de Russell. L'analyse met en lumière cette structure logique cachée, soit sous la forme d'une paraphrase compliquée, soit en utilisant une notation spécifique. Comme la logique et la grammaire sont distinctes, il n'est pas question de proposer des règles qui, pas à pas, permettraient de passer d'une structure à l'autre.

Cette idée nouvelle, celle d'une pluralité de structures grammaticales pour une même phrase, commence assez innocemment avec la notion harrisienne de "transformation" (où, pourtant, elle ne figure pas encore explicitement).

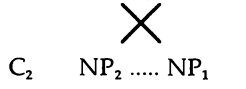
Harris ([1]) dresse la liste des **constructions**, sous-jacentes aux énoncés, dans une langue donnée et, naturellement, il cherche à atteindre cette fin de la façon la plus parcimonieuse possible :

1. - il est clair que les constructions complexes peuvent être écartées de la liste. On obtiendra une construction complexe en enchâssant, par exemple, une construction simple dans une

[1] Cf Zellig Harris : "Co-occurrence and transformation in linguistic structure", Language 33 (1957).

autre construction simple. Cependant, pour que le résultat final soit bien la construction complexe, il faut effectuer certaines opérations. Appelons cela des transformations de tyte T_1;

2. - soit deux constructions qui figurent dans la liste, C_1 et C_2. Prenons le cas où elles sont réalisées avec le même vocabulaire — ou presque (par exemple, l'actif et le passif). Leurs structures sont différentes, mais cette différence est systématique en termes de la position de deux éléments de C_1 par rapport à celle des mêmes éléments dans C_2 :



Au lieu de conserver C_1 et C_2 dans la liste, il est plus économique de ne garder (par exemple) que C_1 et de dériver C_2 par des opérations.

Dans la perspective de Harris, la notion de sens est explicitement laissée de côté. Ce qui est pertinent et ce que la transformation exprime, c'est l'existence d'une **relation** systématique entre la structure de C_1 et celle de C_2.

NB : cette mise à l'écart du sens est, à l'évidence, illusoire. La relation entre C_1 et C_2 n'existe que parce que le NP_1 de C_2 a la même dénotation que le NP_1 de C_1 et que le NP_2 de C_2 a la même dénotation que le NP_2 de C_1 (et qu'il y a donc, de C_1 à C_2, une permutation des NP). Si on ne tient pas compte de la dénotation des NP, [NP V NP] et [NP V-passif par NP] sont simplement deux constructions indépendantes qui figurent dans le corpus.

Nous appellerons les transformations qui permettent de réduire la liste des constructions de base en dérivant une construction à partir d'une autre : les transformations de type T_2.

---

[2] NP = syntagme nominal; VP = syntagme verbal; S = phrase.

Dans son premier ouvrage (publié), *Structures Syntaxiques* [3] (désormais S.S), Chomsky ajoute T_3 et T_4 (deux variétés apparentées). Appelons les les transformations "magiques".

En ce qui concerne T_1, la construction complexe, les constructions simples sont "dans le corpus" (plus précisément, ces modèles abstraits sont réalisés ou réalisables.). De même pour T_2 : C_1 et C_2 sont "dans le corpus". Il n'en est pas de même avec T_3 et T_4 :

1. - S.S formalise l'analyse en "constituants immédiats" (I.C), c'est-à-dire la décomposition progressive de la phrase en constituants continus. Ce type d'analyse, en conséquence, ne convient pas aux cas de "discontinuité" : soit, en effet, deux éléments, a et b, qui, par certains critères (en partie, sémantiques, bien qu'on ne le dise pas), paraissent appartenir au même constituant, mais qui sont non-adjacents dans l'énoncé. Pour traiter cette situation embarrassante, la solution va consister à poser un schème qui n'est jamais réalisé comme tel :

   (a b) x

   qui vit dans un monde idéal et à effectuer une opération.

   Celle-ci nous livre l'ordre de succession observable :

   a x b

   a et b **devraient** être adjacents; ils ne le sont pas; l'opération ("Affix hopping") résout magiquement cette contradiction. La complexité de la construction anglaise :

   have be en open ing

   a disparu : (have en), (be ing) sont, à un certain niveau, des constituants dont les éléments sont adjacents. Entre ce niveau et la "surface", **en be, ing open** ont subi une métathèse.

---

[3] Mouton (1957); en français, Seuil-Points (1969).

Affix hopping ressemble à une opération phonologique ([4]). Qu'on songe au zoque, par exemple, où

-y + C → Cy

(+ = frontière de morphème; C = consonne ([5]))

Dans le cas de Affix hopping, ce qui déclenche l'opération, ce sont, non des traits phonologiques, mais des traits morphologiques : **have, be, open** ont le trait [v], en et ing le trait [affixe];

La configuration af v, à un niveau, est convertie automatiquement en v af et à un autre.

Avec ce type de transformation (T_3), on introduit l'idée paradoxale évoquée plus haut : une phrase a plusieurs représentations syntaxiques.

2. - Cp

Jean a évoqué ses souvenirs

* Jean a évoqué (* = mal formé)

Jean a éternué

* Jean a éternué son nez

V_1 (évoquer) requiert un NP à sa droite,

V_2 (éternuer) requiert l'absence d'un NP à sa droite.

* Qu'est-ce que Jean a éternué ?

V_2 est incompatible avec un Q initial;

V_1, c'est le contraire :

Qu'est-ce que Jean a évoqué ?

Mais notez que

* Qu'est-ce que Jean a évoqué ses souvenirs ?

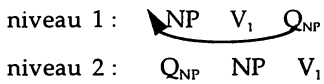
---

[4] Cf Lasnik pour une remarque similaire (in *Minimalist Analysis* p. 105 Blackwell 1999). (Il y a, cependant, une différence : la règle de métathèse en zoque, pour bizarre qu'elle soit, est imposée par les données, Affix hopping par la volonté de généraliser l'analyse en I.C.)

[5] Cf W.L. Wonderly : "Zoque phonemics and morphonemics" Ijal vol 17 1951. Exemple : **Poy** (courir), **Pa** (présent), **Popya** (il court). le zoque est une langue amérindienne parlée au Mexique dans l'État de Chiapas.

Ainsi, V_1 est compatible avec NP et Q, mais pas avec les deux ensemble : s'il a NP, il ne peut avoir Q; s'il a Q, il ne peut avoir NP.

Tout s'éclaire si on suppose que Q est un NP et donc qu'à un **niveau**, ce (Q)NP est à sa place à droite de V_1, mais qu'à un autre, une opération l'a déplacé (6) :



(NB : l'exemple est meilleur en anglais où "John evoked what ?" n'est tolérable que si on a mal entendu ou, métaphoriquement, pour exprimer la stupéfaction).

T_4 — comme T_3 — postule l'existence de structures syntaxiques invisibles.

S'il y a (cf T_3 et T_4) deux niveaux syntaxiques, si la structure visible d'une phrase en dissimule une autre, cette caractéristique si spéciale des langues naturelles (on ne trouve rien de semblable dans les langages artificiels inventés par les logiciens et les mathématiciens) doit, évidemment, être généralisée aux exemples de T_2. Dans le cas du passif, par exemple, alors que Harris ne se proposait que d'expliciter une **relation** entre des constructions (quitte à donner à l'une d'elles une sorte de priorité), maintenant nous poserons à un niveau "abstrait" une structure "sous-jacente" distincte de toutes les représentations de "surface", même si, comme dans le cas de l'actif, la représentation sous-jacente et la représentation de surface sont factuellement similaires.

Notez que ni T_3 ni T_4 n'étaient absolument irrecevables pour l'establishement linguistique des années cinquante aux États-Unis à

---

6 Pour un développement similaire, cf van Riemsdijk et E. Williams : *Introduction to the theory of grammar* (Foris 1986).

condition de ne voir dans les représentations sous-jacentes que des fictions destinées à favoriser la description. On y reviendra.

Ce qui constitue l'innovation majeure de S.S n'est ni l'invention de $T_{3,4}$ ni — ce qui, pourtant, a le plus frappé les lecteurs de l'époque — la formalisation de l'analyse en I.C (et l'effort pour situer les langues naturelles dans le cadre plus large des langages formels). Curieusement, c'est un aspect de l'ouvrage qui — sans doute pour des raisons tactiques — est présenté de façon extrêmement discrète. Appelons cela un changement de paradigme ou une révolution idéologique.

Personne n'a jamais nié que les informateurs "connaissent leur langue", c'est-à-dire qu'ils peuvent parler et comprendre, accepter ou refuser les productions vocales que le descripteur leur propose en manipulant des items lexicaux et grammaticaux.

Ce savoir — ajoutait-on — est un savoir-faire et non une connaissance que l'informateur pourrait transmettre à la façon dont on transmet des données historiques, physiques etc. Il est donc vain de l'interroger directement. Ce qu'il faut, c'est analyser les "textes" qu'il émet et accepte, qu'il reçoit et accepte et dégager des régularités que, peut-être, il n'a pas remarquées. Quand l'informateur propose (ce qui n'est pas son rôle) une analyse, il n'est qu'un descripteur amateur et son analyse est rarement adéquate. Bref, sans nier que l'informateur "a une grammaire" conçue comme un ensemble d'**habitudes** ([7]) fondées sur l'observation et l'imitation, voire certaines extensions analogiques, c'est sur les "textes" qu'il faut se pencher.

Tel était le discours ordinaire des linguistes, en particulier des linguistes américains (les "Bloomfieldiens" ([8])) dans les années cinquante du siècle précédent.

Le renversement mentionné plus haut consiste à mettre l'accent, non plus sur les **textes**, mais sur le **sujet**. Certes, il ne s'agit nullement de prendre en compte les explications de l'informateur, mais on insiste

---

[7] Cf Quine pour un exposé de ce point de vue.

[8] Bloomfield et son ouvrage monumental, *Language* (1933) ont exercé une influence profonde sur la linguistique américaine pendant plus de vingt ans.

sur l'idée que la capacité qu'ont les sujets à accepter et à refuser des **suites** (c'est-à-dire des énoncés composés de termes appartenant au vocabulaire de leur langue) — même s'ils ne les ont jamais entendus auparavant — présuppose une connaissance extrêmement complexe, bien que tacite et qu'on ne peut réduire à des habitudes. Comme cette connaissance n'affleure pas à la conscience des sujets, le linguiste, qui n'en observe que les effets, n'a d'autre option que de proposer un **modèle** doté des mêmes capacités, un "mécanisme" qui soit, de façon explicite, en mesure de faire ce dont les sujets sont capables : accepter/refuser une quantité illimitée de suites.

Il y a des suites (généralement) compréhensibles qui évoquent des états de choses possibles et, en outre, sous une forme que l'expérience linguistique du sujet devrait inciter à juger acceptable (par analogie avec d'autres suites qu'il accepte pleinement) et qui, pourtant, déterminent en lui un sentiment de **malaise**. Un exemple bien connu serait :

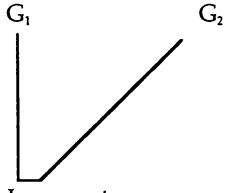
a. - je crois que Jean a rencontré Marie
b. - je fais l'hypothèse que Jean a rencontré Marie
c. - qui croyez-vous que Jean a rencontré ?
d. - * qui faites-vous l'hypothèse que Jean a rencontré ?

L'informateur (qui peut être le linguiste lui-même, s'il travaille sur sa propre langue) refuse à qu'il comprend, qui "a l'air" bien formé, que tout lui suggère d'accepter — et il ne sait absolument pas pourquoi ([9]).

---

[9] De telles phrases constituent, en effet, une énigme fort intéressante sur laquelle on reviendra. Il y a, cependant, des cas (l'un d'eux sera discuté plus loin) où les sujets paraissent en mesure d'expliquer pourquoi ils refusent une suite, même si, pour le faire, ils ne disposent pas d'un vocabulaire technique adéquat. Le lecteur doit comprendre que, dans ce passage, j'adopte délibérément le point de vue de la grammaire générative, en particulier, le thème si fréquemment développé de "l'énorme complexité" de la compétence et de son caractère absolument inconscient (Cf, par exemple, P.M Postal dans "Underlying and superficial linguistic structure" p. 200 dans *Language* Oldfield and Marshall ed. (Penguin 1968)).

La tâche du linguiste, dans cette nouvelle perspective, n'est donc plus l'analyse du texte (plus seulement l'analyse du texte), mais la construction d'un modèle de la "compétence", c'est-à-dire de la "connaissance" tacite qui détermine les jugements des sujets :



Le sujet a une connaissance (G_1) qui lui permet d'accepter/refuser des suites; G_1 est inconsciente et inobservable.

G_2 — le mécanisme construit par le linguiste — est, idéalement, doté de la capacité à accepter/refuser ce que le sujet accepte/refuse.

Le schéma ci-dessus est susceptible de deux interprétations :

1) G_2 fait ce que fait G_1. Par exemple, en le faisant fonctionner, il est impossible d'engendrer

    * Qu'est-ce que Jean a évoqué ses souvenirs ?

    que, précisément, le sujet refuse.

    Pour obtenir le correct

    Qu'est-ce que Jean a évoqué ?

    le mécanisme engendre avec des "règles syntagmatiques" (RS) et du vocabulaire :

    Jean a évoqué quoi

    une transformation (de type $T_{2\text{-}3\text{-}4}$ — c'est désormais le même) donne, avec quelques ajustements supplémentaires :

    Qu'est-ce que Jean a évoqué

    que le sujet accepte.

    Ceci ne signifie en aucune manière que G_1 a la même structure que G_2 ni que l'organisation de G_2 [RS + T]

reproduit des opérations que l'inconscient du locuteur a effectuées/que l'inconscient de l'auditeur reconstitue. Plus généralement, on dira que le sujet ne connaît pas les règles (de G_2), mais que celles-ci expriment ([10]) ce qu'il connaît.

2) Certes, G_2 ne prétend pas reproduire les démarches concrètes de l'inconscient du locuteur/auditeur dans telle circonstance déterminée, mais on estime que la forme générale de G_1 est analogue à celle qu'on a donnée à G_2. En particulier, la distinction de deux niveaux et de deux types de règles correspond à quelque chose de "psychologiquement réel".

On a suggéré un compromis entre ces deux interprétations en disant que G_2 est un "langage" qui traduit G_1 "dans des termes accessibles à notre pensée consciente" ([11])

On pourrait objecter, cependant, que l'usage du mot "langage", dans ce contexte, manque de précision. Dans un cadre génératif, la grammaire est une machine idéale dont la **performance** est conforme aux effets de la **compétence** des sujets.

Par exemple, puisque les sujets acceptent l'impératif (anglais) :

(1) Wash yourself !

et refusent (2) Wash you !, le mécanisme doit pouvoir engendrer (1) et être incapable d'engendrer (2).

"En général, les phrases anglaises requièrent un sujet explicite. Une classe fait exception : les impératifs... L'analyse la plus simple serait de considérer les phrases impératives comme dépourvues de sujet. Ceci violerait ce qui paraît être une généralisation sur la structure des phrases anglaises. En soi, ce n'est pas trop grave. Mais attendez la suite : il y a, en anglais, des phrases où le sujet et l'objet sont coréférentiels. Dans ce cas, le NP objet est obligatoirement remplacé par un pronom réfléchi (Pronom + SELF). Tant que le sujet figure dans la

---

[10] Comme on le verra ci-dessous, le terme "exprimer" n'est lui-même pas absolument adéquat dans cette perspective.

[11] D. Pesetsky : *Zero syntax* p. 1 MIT Press (1953).

structure de surface pour déclencher la réflexivisation, il n'y a pas de problème.

Mais considérez (1) : wash yourself !

Le pronom réfléchi objet n'est en relation de co-référentialité avec aucun NP visible.

La solution la plus simple en apparence consisterait à voir là un cas spécial, mais... Cette décision rend impossible l'expression de généralisations importantes et complique la grammaire." (12)

L'auteur cité poursuit en indiquant qu'"une autre possibilité consiste à attribuer à la structure sous-jacente de la phrase impérative un sujet pronom de deuxième personne (**you**). La règle de réflexivisation s'appliquerait à ce point. "Plus tard", le sujet est effacé".

La forme sous-jacente serait donc

IMP you_1 wash you_2

Pourquoi IMP ? IMP, un élément grammatical, dépourvu de contenu phonétique, confère à la phrase le statut d'impératif (on pourrait le paraphaser par : "je vous ordonne de..."). En outre, sa présence est nécessaire pour déclencher l'effacement de $\mathbf{you_1}$, qui, précisément, ne se produit qu'à l'impératif.

Dérivation :

	S-j	IMP you_1^i wash you_2^i	
	(i signale la co-référentialité de $\mathbf{you_1}$ et $\mathbf{you_2}$)		
T_1	you_2^i	=>	you (r) self/you_1^i x—
T_2	you_1^i	=>	ϕ/IMP —
	surface		wash yourself

Pour inverser la citation de Pesetsky, on peut dire que cette dérivation (les éléments postulés en représentation s-j, les règles, leur ordre d'application) met le mécanisme en état d'engendrer la forme correcte et elle seule, c'est-à-dire qu'on a adapté les faits linguistiques pour les rendre "accessibles" aux possibilités de la machine, une

12 Robin Lakoff : "The way we were" p. 942 et suiv. Journal of pragmatics 13 (1989).

machine très simple qui réagit par une opération quand elle perçoit certains symboles (IMP, ^{i}).

Par exemple, il est impossible de lui faire comprendre que l'**absence** d'un sujet là où il figure en général **signifie** qu'il s'agit de donner un ordre et non d'exposer un fait; la machine doit **voir** le déclencheur de T_2, il doit être "physiquement" présent dans la suite à un certain niveau.

Interrogez maintenant un informateur; il dira : "bien sûr, "**you** wash the baby" est ok, mais, pour donner un ordre, on enlève **you**. C'est comme ça qu'on reconnaît ce que vous, les grammairiens, appelez un impératif". Et à propos du réfléchi : "Si Mary lave sa fille, on peut dire : "Mary washes her", mais, si Mary lave Mary — et si les deux noms désignent la même personne, on ajoute —SELF".

On lui fait alors remarquer le contraste :

Mary washes herself

et wash yourself !

c'est-à-dire l'absence d'un you_1 co-référentiel, et il répond : "quand on donne un ordre, on s'adresse à quelqu'un; c'est comme si on disait : "je veux que **vous**..."""; et s'il a lu les philosophes anglo-saxons : "il y a un **vous** présupposé".

Bref, une forme comme

wash yourself !

peut être justifiée rationnellement par l'informateur (ce n'est pas toujours le cas) et il s'agit d'un compromis entre

- il n'y a pas de you_1, puisque là réside le procédé qui signale l'impératif;
- il y a un you_1 implicite, inhérent à la notion d'impératif;
- puisque le **you** fantôme et le **you** visible sont co-référentiels, il est naturel d'ajouter SELF au deuxième.

La performance de la machine (malgré ses possibilités assez rudimentaires) est donc bien conforme aux effets de la compétence des sujets, mais elle n'en est nullement le **reflet**. Ceci nous oriente vers

l'interprétation 1 évoquée plus haut, alors que, au moins de facto, la plupart des auteurs semblent avoir adopté l'interprétation 2.

Remarquez que je ne veux pas dire qu'une machine est, par nature, inapte à modéliser notre "compétence", nos choix, nos décisions, nos compromis; je n'en sais rien et je n'ai parlé ici ni de l'avenir ni même, peut-être, du présent; j'ai seulement voulu dire que cette machine-ci en est incapable.

La grammaire classique était largement fondée sur le sens, c'est-à-dire que les concepts grammaticaux étaient dérivés de notions sémantiques. Les linguistes, en particulier les Bloomfieldiens, n'ont pas eu de peine à montrer que les considérations sémantiques en syntaxe étaient circulaires ("pour préciser les circonstances où une action a été réalisée, utilisez un complément circonstanciel"), quand elles n'étaient pas erronées ("le sujet désigne l'agent du procès dénoté par le verbe. Exemple : "Jean reçoit une gifle""). Ils en ont conclu que, dans la mesure du possible, l'analyse linguistique doit être effectuée en mettant le sens entre parenthèses. Cet effort pour construire une linguistique dite "formelle" était jugé choquant et paradoxal par les non-linguistes et, en particulier, les grammairiens traditionnels.

S.S défend avec vigueur ce point de vue "formaliste" : "on a déployé des efforts considérables pour tenter de répondre à la question : "comment pouvez-vous construire une grammaire sans faire appel au sens ?" La question, cependant, est mal posée, puisqu'elle implique que l'on peut, évidemment, construire une grammaire en **faisant appel** au sens, affirmation que rien n'étaie. On pourrait tout aussi bien demander : "comment pouvez-vous construire une grammaire sans connaître la couleur des cheveux des locuteurs ?"([13]).

Mais — ajoute-t-on (Harris déjà, Chomsky après lui) — une analyse linguistique menée indépendamment du sens contribuera à résoudre certains problèmes de sémantique.

---

[13] S.S p. 106; édition française.

Bref, s'il est impossible de fonder la syntaxe sur la sémantique, la syntaxe peut éclairer la sémantique.

Une phrase n'est pas seulement un assemblage licite de mots, elle a aussi, bien sûr, une interprétation, parfois plusieurs. Ainsi

Jean a demandé à sa mère de sortir

On pourrait se contenter de dire : cette construction est licite; sémantiquement, elle n'indique pas qui va (peut-être) sortir. L'auditeur, par un effort de réflexion et en se fondant sur les circonstances, choisit l'une des deux interprétations possibles ou échoue dans sa tentative.

Maintenant, supposez que nous adoptions le schéma proposé par S.S et que, pour des raisons d'économie à la Harris, nous enlevions cette construction de notre liste, celle des constructions engendrées par les RS. Nous proposons les dérivations :

	A	B
niveau 1	Jean demande à sa mère [sa mère sortir]	Jean demande à sa mère [Jean sortir]

(notez que A et B sont le résultat d'une transformation de type T_1. C'est sans importance ici)

T **Jean, sa mère** (enchâssés) => ϕ (plus insertion de **de**)

	AB
niveau 2	Jean demande à sa mère de sortir

On a, en quelque sorte, "expliqué" un fait sémantique, à savoir l'ambiguïté de la "forme de surface", mais on a aussi profondément remanié la notion d'interprétation.

Tout à l'heure, l'interprétation était présentée comme une démarche active opérant sur une structure syntaxique désespérément vague.

Ici, le point de vue est tout autre : en ce qui concerne le dispositif interprétatif, la forme de surface A-B est ininterprétable, il lui faut

postuler A ou B — des structures **syntaxiques** — pour procéder à une interprétation. Bref, le dispositif interprétatif ne peut interpréter que ce qu'il **voit**, ce qui, à un certain niveau, figure dans la représentation **syntaxique**. La représentation syntaxique (à un certain niveau) **détermine** l'interprétation (une interprétation "passive").

Le point de vue ci-dessus, généralement adopté dans S.S ([14]), a des conséquences multiples : si comprendre une phrase, ce n'est pas tenir compte de sa forme de surface, mais de sa forme sous-jacente, ce qui est applicable au schéma l'est aussi au schéma . Par exemple, il n'y a rien d'étonnant à ce que deux phrases, l'une active, l'autre passive, comportant, à deux exceptions près, le même lexique, aient, en général ([15]), la même interprétation, puisqu'elles ont la même représentation sous-jacente.

Si, comme on l'a dit plus haut, certains bloomfieldiens pouvaient accepter l'idée de structures "abstraites" (à condition qu'il soit bien entendu qu'il ne s'agissait que de fictions destinées à faciliter la description), le "mentalisme", discrètement suggéré dans S.S, plus manifeste dans le compte-rendu d'un ouvrage du psychologue behavioriste, Skinner ([16]), était, pour eux, beaucoup moins acceptable (le déplacement de l'intérêt du texte sur le sujet; G_1 comme réalité psychologique complexe et inobservable etc.)

---

[14] Il est vrai avec des réserves et beaucoup de prudence. S.S insiste surtout sur les avantages "formels" d'une analyse transformationnelle; le fait qu'elle permet de rendre compte de certaines ambiguïtés est présenté comme un sorte de "bonus".

[15] L'auteur indique, cependant, que ce n'est pas toujours le cas, en particulier, si des quantificateurs figurent dans la phrase active et sa contre-partie passive. Le problème sera longuement débattu par la suite. Ici, l'auteur termine, curieusement, le paragraphe par une déclaration "formaliste" et anti-sémantique difficilement conciliable avec l'esprit de l'ouvrage dans son ensemble : "cela montre que même la plus faible relation sémantique... ne tient pas en général entre le passif et l'actif" (p. 114).

[16] Cf Chomsky : "Review of Skinners's *Verbal behavior*", Language 35 1957. En français dans "Psycho-linguistique et grammaire générative" (Dir. J. Mehler) Langages 1969.)

Tout le monde admettait que le comportement (y compris verbal) d'un organisme est déterminé par l'environnement et des propriétés internes.

Pour les behavioristes, celles-ci étaient relativement triviales et le rôle de l'environnement majeur, ici, on soutient que les propriétés internes jouent un rôle essentiel et que celles de l'organisme humain et, singulièrement, la "faculté du langage", sont hautement spécifiques. La reconnaissance de la complexité de la "compétence" linguistique est, ajoute-t-on, la preuve que toute théorie de l'acquisition fondée sur l'imitation, l'analyse et l'espoir d'être gratifié de chocolat chaque fois qu'on émet cho-co-lat se révélerait insuffisante. À ce stade, Chomsky adopte encore la métaphore classique de la "construction" : l'enfant construit sa grammaire sur la base des données avec lesquelles il entre en contact, mais la grammaire est si complexe et la construction si rapide qu'on peut soupçonner qu'il est guidé dans cette tâche par des **prédispositions** innées.

L'acceptation et le refus, bref les jugements portés sur des suites manifestent l'existence de lois qui n'affleurent pas à la conscience et qui s'imposent à celle-ci du dehors d'elle-même, même si le "dehors" est aussi un "dedans" auquel elle n'a pas accès. Ces dispositions **innées**, dont le jeune Chomsky suggère encore timidement l'existence, ne peuvent être que des déterminations que l'organisme impose au traitement des données (y compris verbales) de l'environnement et dont les behavioristes ont minoré l'importance. Une conséquence de ce "kantisme matérialiste" est que ces déterminations (à moins d'élaborer une théorie des races) doivent être universelles et donc, même à ce stade de la pensée chomskyenne, la grammaire (G_1) comporte une part d'universel.

Il est intéressant de montrer que le point de vue, d'une certaine manière, "asémantique" de S.S va — vers 1964 — être réinterprété de

façon radicale par certains partisans de la "nouvelle linguistique" ([17]) — et que Chomsky lui-même ([18]), du moins dans ses écrits "populaires" de la deuxième partie de la décennie soixante, va paraître accepter cette réinterprétation.

Si la structure syntaxique détermine l'interprétation (évidemment cette part de l'interprétation qui ne dépend pas du lexique), si celle-ci ne peut interpréter que ce qui se trouve dans la structure syntaxique, il va de soi — pour reprendre notre exemple ci-dessus — que l'interprétation ne regarde pas A-B, mais A ou B, les représentations sous-jacentes. Comprendre un énoncé, c'est se fonder sur sa (ses) structure(s) sous-jacente(s).

Il est facile de voir les conséquences qui devaient, inévitablement, être tirées de ce qui précède :

1) S_1 et S_2 — deux représentations de surface — ont la même interprétation; c'est donc qu'elles ont la même représentation sous-jacente. Certes, en 1964, on ne va pas encore aussi loin (on dit, "peut-être", "probablement", "s'il y a, en outre, des arguments syntaxiques pour le penser"). Mais, bientôt, au moins de facto, on retournera la formule : "même représentation sous-jacente/même interprétation" en "même interprétation/même représentation sous-jacente", puisqu'il faut bien, n'est-ce pas, si l'interprétation est déterminée par la structure, qu'une même structure (à un niveau) soit commune à S_1 et à S_2. Mais le vocabulaire de S_1 et de S_2 est différent ? Eh bien, il faut cesser de croire à la nécessaire identité du vocabulaire sous-jacent et du vocabulaire de surface.

   Pour le moment, il ne s'agit encore que de différences catégorielles, un verbe ici correspond à un nom là, mais on ira bientôt beaucoup plus loin (par exemple, dans un article bien

---

[17] Cf J. Katz et P.M. Postal : *An integrated theory of linguistic description* (MIT Press 1964).

[18] Cf N. Chomsky : *Cartesian linguistics* (MIT Press 1966).

connu ([19]), un auteur proposera la même représentation sous-jacente pour **avec** et **se servir de**, du reste sans préciser quelle est cette représentation);

2) une interprétation "active", par exemple, celle qui se contenterait d'examiner A-B pour "faire du sens" ne donnerait aucune indication sur la forme de ce sens ni sur les démarches qui le relient à A-B; par contre, une interprétation "passive", étroitement dépendante de la structure, doit relier celle-ci à une autre structure, nécessairement similaire à la première et, sans doute, pas à pas, en allant du simple au composé. L'interprétation est, en somme, une traduction d'une représentation dans une autre. Il y a donc quelque chose que nous appellerons "représentation sémantique".

Le "tournant sémantique", qui commence (discrètement, d'abord) en 1964 constitue bien un changement par rapport aux positions de S.S, mais un changement très naturel et presque inévitable.

En 1965, Chomsky publie : *Aspects d'une théorie de la syntaxe* ([20]) (désormais, *Aspects*). Cet ouvrage se présente comme une version améliorée, amendée sur certains points et **définitive** de la théorie esquissée dans S.S (on parlera de "théorie standard" et, plus généralement, du "modèle Aspects"). Une brève comparaison s'impose ici :

1) S.S :

La syntaxe a deux composants :

a) un composant syntagmatique : les RS engendrent les structures sous-jacentes de ce que nous appellerons les phrases "élémentaires";

b) un composant transformationnel : les structures S.j des phrases élémentaires et ces phrases elles-mêmes sont

---

[19] G. Lakoff : "Instrumental adverbs and the concept of deep structure" Foundations of language 4 (1968).

[20] *Aspects of the theory of syntax* (MIT Press).

soumises à des transformations. Celles-ci peuvent être classées en fonction de trois critères :

1. T généralisées/T singulières : c'est-à-dire T_1 (création d'une phrase complexe par enchâssement de phrases élémentaires) par opposition à $T_{2.3.4.}$ qui altèrent **une** structure S.j;
2. T obligatoires/T facultatives : par exemple, Affix hopping par opposition à T passif et, bien sûr, à toutes les T généralisées;
3. T qui modifient le sens /T qui ne le modifient pas : ainsi, c'est l'insertion de **not** qui, appliquée à la structure S-j.

   John like s...

   entraîne l'insertion de **do** et le mouvement de **s**; par contre, l'application de T passif à la structure S.j à la phrase active et à la phrase passive ne modifie pas le sens (en général, cf plus haut).

Si certaines T ajoutent des informations, certaines en retranchent (ambiguïtés).

D'une façon générale, nombre de transformations ont un effet de "brouillage" : Affix hopping rompt l'unité des constituants "Parfait" et "Progressif"; le mouvement de QNP l'arrache à la position où le rôle de son référent est spécifié etc.

2) Aspects :

Aspects modifie profondément l'architecture de la grammaire. En particulier, les transformations généralisées (T_1) disparaissent. La "récursivité" (la possibilité de créer des phrases aussi complexes qu'on voudra) est maintenant l'affaire de la "Base" (du composant syntagmatique : application des RS, insertion du vocabulaire) dont la sortie est la "structure profonde" (dS). Cette décision est justifiée en termes de cohérence et de simplicité.

Dans le modèle précédent, la tâche des transformations généralisées était tout à fait différente de celle des transformations singulières (tandis que les T singulières déformaient **une** structure initiale, les T généralisées construisaient une structure complexe à partir de structures simples). Dans le nouveau modèle, la répartition des tâches entre les deux composants est claire : les RS, plus les opérations d'insertion lexicale, engendrent la structure profonde que les transformations altèrent pour aboutir aux structures de surface (SS).

Déjà, dans le modèle précédent, on avait remarqué que les T opèrent, en général, dans un certain ordre, imprévisible et qui doit être spécifié. La postulation de cet "ordre extrinsèque" est nécessaire (par exemple, si l'application de T accord en nombre précédait celle de T passif, le résultat serait incorrect) ([21]) et a des conséquences importantes : deux langues, dotées des mêmes représentations S-j et des mêmes T, mais qui ne présenteraient pas le même ordre d'application de ces T, auraient des représentations de surface différentes.

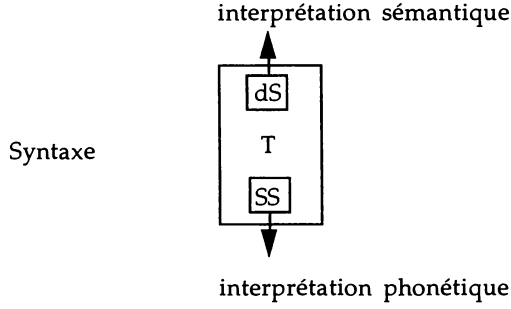
À cette notion d'ordre extrinsèque, *Aspects* ajoute celle d'application **cyclique** : dans une phrase complexe où plusieurs S sont enchâssées à l'intérieur de la grande S, les T s'appliquent (dans leur ordre) d'abord dans la S la plus profondément enchâssée; ceci fait, on passe au niveau d'enchâssement immédiatement supérieur et un nouveau cycle commence, ainsi de suite jusqu'à S° (la phrase complexe). Cette application cyclique entre en interaction avec l'ordre extrinsèque : supposez que T_x précède T_y, mais qu'au cours de la dérivation. T_y soit applicable au cycle n et T_x au cycle n+1; si on prend

---

[21] Une T s'applique à une suite si la structure de celle-ci le permet (sa "description structurale" ou Sd), mais ceci ne suffit pas, comme vous allez le voir : la structure S-j de "les souris ont été poursuivies par le chat" est quelque chose comme (en ne tenant compte que de l'aspect linéaire) [chat-def-Sg parfait poursuivre souris - def-Pl], structure à laquelle T_a accord en nombre et T_b passif sont applicables, mais il faut encore savoir que l'ordre est T_b-T_a et non l'inverse. Par chance, T passif crée une structure à laquelle T accord est également applicable.

en compte l'ensemble des opérations effectuées au cours de la dérivation, T_y précède T_x.

Représentons l'architecture de la grammaire par un schéma (rudimentaire) :



et ajoutons une brève citation : "une grammaire contient un composant syntaxique, un composant sémantique, un composant phonologique. les deux derniers sont purement interprétatifs; ils ne jouent aucun rôle dans l'engendrement récursif des structures phrasales.

Le composant syntaxique consiste en une Base et un composant transformationnel.

La Base contient un sous-composant catégoriel et un lexique. Elle engendre les structures profondes. Une structure profonde pénètre dans le composant sémantique et reçoit une interprétation sémantique. Elle est reliée par les règles transformationnelles à une structure de surface qui reçoit alors une interprétation phonétique par les règles du composant phonologique." (22)

Quelques remarques :

1) les composants périphériques sont "dans la grammaire" au sens large. Le texte cité n'utilise pas, cependant, les expressions de

22 *Aspects* p. 241.

"représentation phonétique" ou de "représentation sémantique". ces composants contiennent-ils des représentations "linguistiques", c'est-à-dire des unités discrètes assemblées selon certaines règles ? Une phrase a, sans nul doute, une "représentation phonétique" formée d'unités discrètes et qui n'est pas le signal. Par ailleurs, si le texte dit, curieusement, "la structure profonde pénètre dans le composant sémantique", on parle, en général, à cette époque de "règles d'interprétation sémantique" reliant une représentation (dS) à ce qui semble bien être une représentation.

On pourrait comprendre aussi : les composants interprétatifs ne comportent pas de représentations "linguistiques", l'un est le signal (les phénomènes acoustiques et articulatoires), l'autre la "pensée", mais alors la phonologie serait à l'intérieur du composant central, ce que le texte rejette absolument et les composants périphériques ne seraient pas "dans la grammaire" contrairement à ce qu'il affirme clairement.

Tout porte donc à croire que le texte cité, à côté des représentations syntaxiques proprement dites, assume l'existence de deux autres représentations "linguistiques" et c'est ce qu'on admet très généralement : "la grammaire générative est fondée sur l'hypothèse spécifique que le son et le sens sont médiatisés par les représentations syntaxiques... Ces **trois types de représentation** (NB : du sens, syntaxique, du son) existent dans toutes les langues naturelles" ([23]).

2) Le texte précise que le seul composant **génératif** est le composant central. À cet égard, la citation de Webelhuth n'est pas, du point de vue d'*Aspects*, rigoureusement exacte. Tout se passe comme si la syntaxe était un dispositif dont la seule fonction est d'engendrer des structures. Il **se trouve** simplement que les structures syntaxiques d'un certain niveau sont soumises à un

---

[23] Webelhuth in *Government and binding theory and the minimalist program;* Webelhuth ed. p. 5 (Blackwell 1995).

type d'interprétation, celles d'un autre niveau à un type différent. Cette remarque aura son importance plus loin.

3) Le texte adopte sous sa forme stricte ce qu'on appelle l'"hypothèse Katz-Postal" (désormais K.P), à savoir l'hypothèse selon laquelle la structure profonde contient et est seule à contenir ce sur quoi opèrent les règles d'interprétation sémantique.

Il est facile de montrer que, à ce stade de la théorie, l'adoption est très naturelle et même inévitable et ceci pour deux raisons :

a) désormais, dS contient (à l'exception de quelques éléments grammaticaux, vides de sens, qu'une T peut introduire) **tout** le vocabulaire dont la phrase a besoin. Par exemple, il n'y a plus de T négation qui introduirait **not** dans une structure comme [John like s...];

b) Il y a une raison plus profonde et qui est au cœur de la théorie : si la structure syntaxique détermine l'interprétation, si celle-ci n'interprète que ce qu'elle voit, elle ne peut se fonder sur la structure de surface dont *Aspects* souligne la fréquente opacité, le caractère "unrevealing" ([24]); elle se fondera nécessairement sur la structure profonde. Dans *Aspects*, plus nettement que dans S.S, c'est le recours à la notion de structure profonde qui permet de répondre à la question : "Qu'est-ce que comprendre une phrase ?" et donc, évidemment, le composant sémantique n'est relié qu'à ce niveau.

Imaginons un instant à quoi ressemblerait la grammaire d'une langue (sa modélisation par un linguiste) si elle ne contenait que des règles syntagmatiques (l'inverse d'une analyse en I.C, des règles comme

VP → V NP; NP → Det N etc.)

---

[24] *Aspects* p. 24.

vous devinez la suite : une énorme quantité de constructions indépendantes (il n'y aurait aucune relation entre, disons, [NP V NP] et [QNP NP V]), des difficultés considérables à engendrer

John has be en open ing...,

à formuler les règles d'accord etc.

Peut-être même y a-t-il des formations dont il n'est pas seulement difficile et inélégant, mais **impossible** de rendre compte sans avoir recours à une règle transformationnelle. On a soutenu que c'était le cas en anglais ou, si vous préférez, en français pour les constructions avec **respectivement**, en mohawk pour traiter les phénomènes d'incorporation. Ces hypothèses ont été contestées depuis. Par contre, on a montré, plus récemment (semble-t-il de façon convaincante) qu'il existe en suisse allemand et en bambara des constructions dont on ne peut rendre compte si l'on n'utilise que des règles syntagmatiques. ([25])

Aspects, qui, comme on vient de le voir, insiste sur le caractère inadéquat d'une grammaire limitée à des règles syntagmatiques et donc l'opportunité (voire la nécessité) d'adopter un format transformationnel, contient simultanément, une réflexion **critique** sur la notion de transformation. Cette réflexion critique, qui s'amplifiera au cours des années suivantes, paraît liée à un changement de perspective : S.S se demande quels sont les mécanismes formels aptes à engendrer, dans une langue donnée, les suites bien formées et elles seules — et ceci de la façon la plus simple et la plus élégante. On propose des RS **et** des T.

L'ensemble [RS+T] est supposé adéquat pour cette tâche. Une GT (grammaire transformationnelle) peut — pense-t-on — atteindre l'objectif ci-dessus.

---

[25] Cf G.K. Pullum in *The great Eskimo vocabulary hoax* (The University of Chicago Press 1991).

Mais — et c'est là un point capital — une GT peut faire bien davantage. Si on examine un certain nombre de langues pour lesquelles ou des fragments desquelles des analyses transformationnelles ont été proposées, on s'aperçoit que la machinerie est "sous-employée" de façon frappante. Il y a une infinité de transformations concevables dont les langues ne paraissent pas faire usage, ne paraissent pas **pouvoir** faire usage et la théorie ne dit pas pourquoi.

Dans une langue imaginaire X, ABCDE..., par exemple, est une phrase déclarative; ..... EDCBA, sa contre-partie interrogative.

Puisque nous admettons maintenant que les T n'ajoutent pas d'éléments dotés d'un contenu sémantique, proposons un élément abstrait Q(="je pose une question") — une pratique courante, cf IMP plus haut — qui déclenche une opération, soit en représentation sous-jacente (linéaire) :

Q A B C D E...

Il est aisé de formuler la transformation qui relie la forme S-j à la forme de surface : dans le contexte /Q —,

1 2 3 4 5 etc. => ... 5 4 3 2 1

On ne trouve pas de situation de ce type (de langue où ...EDCBA serait la contre-partie interrogative de ABCDE...) et on peut faire l'hypothèse raisonnable qu'on n'en trouvera jamais, non par hasard, mais parce que les langues naturelles ne sont pas "comme cela".

Bref, une GT est trop "puissante", elle peut rendre compte de phénomènes inobservés et, intuitivement impossibles : "La grande faiblesse de la théorie de le grammaire transformationnelle est son énorme pouvoir descriptif". (26)

La position de Chomsky, relativement aux règles transformationnelles, est, désormais, ambivalente (plus nettement encore vers 1967 ou 1969) :

---

26 N. Chomsky : *Studies on semantics in generative grammar* p. 125 (Mouton 1972 : la citation ci-dessus date de 1969.

a) une GT est adéquate en ce qu'elle peut engendrer les phrases des langues naturelles, plus généralement, rendre compte des phénomènes observés, y compris ceux qui concernent les relations syntaxe-sémantique,
b) mais ce succès — soupçonne-t-on — tient peut-être au fait qu'une grammaire de ce type peut engendrer n'importe quelle structure à partir de n'importe quelle structure. (On verra plus loin qu'il est possible, à la fois, d'accepter b et de contester a).

Si la question qui paraît, désormais, la plus fondamentale est : "Pourquoi les langues sont-elles **comme elles sont** ?", il semble que les transformations — telles qu'elles sont conçues et utilisées depuis S.S — échouent à cet égard, c'est-à-dire qu'elles ne réussissent pas à caractériser étroitement les langues naturelles.

Une autre source d'inquiétude est liée au problème de l'acquisition du langage par l'enfant. Dans ces années là, on s'en souvient, Chomsky semble professer un innéisme modéré, essentiellement formel : l'enfant **construit** sa grammaire sur la base des données auxquelles il est confronté et à l'aide de certains mécanismes innés. Concrètement, cela signifie (ce qui, soit dit en passant, suggère que la relation G1/G2 est conçue en termes "réalistes") que l'enfant doit se doter d'un équivalent de la machinerie du linguiste : représentations S-j, RS, T, l'ordre d'application des T sans oublier le cycle. Compte tenu de ce qu'on appelle "la pauvreté du stimulus" (le caractère très limité et souvent dégradé — en raison d'erreurs de performance — des données), il n'est pas vraisemblable qu'il soit en mesure d'accomplir cette tâche et si rapidement. Si, dans un cadre behavioriste, l'acquisition est incompréhensible, elle ne l'est pas moins — à ce stade de la théorie — dans un cadre génératif.

Quels que soient les doutes et les hésitations suggérés dans *Aspects*, rien ne laissait attendre les positions défendues dans

"Remarques sur les nominalisations" (désormais, "Remarques"), publiées en 1970 ([27]), mais basées sur des conférences datant de 1967.

"Remarques" a souvent été vu (en tout cas à l'époque de sa publication) comme une attaque contre le développement hérétique à l'intérieur de la grammaire générative dont il sera question plus loin, à savoir la "sémantique générative" (GS).

Ceci semble factuellement inexact et, ici, quelques explications sont nécessaires : "Remarques" est une critique de l'ouvrage de R. Lees : *The grammar of English nominalizations* (1962) ([28]). Lees était l'auteur du premier compte-rendu de S.S (1957, dans Language), un compte-rendu élogieux qui avait largement contribué à attirer l'attention sur l'ouvrage. Puis Lees avait écrit une thèse sous la direction de Chomsky dont le livre de 1962 — présenté comme une application directe du programme esquissé dans S.S — est la publication. D'où le caractère surprenant des critiques contenues dans "Remarques".

Écrit dans un cadre qui inclut encore les transformations généralisées, le travail de Lees porte sur les processus de nominalisation. Ces processus ont le pouvoir de modifier les catégories grammaticales au cours de la dérivation.

Ainsi une phrase comme :

1) the citadel was destroyed by the enemy, obtenue par T passif peut être nominalisée et enchâssée dans une phrase "matrice", ce qui donne
2) the people regretted [the citadel's **destruction** by the enemy], une phrase qui peut, elle-même, subir T passif,
3) the citadel's destruction by the enemy was regretted by the people

---

27 In Jacobs and Rosenbaum (ed) : *Readings in English transformational grammar,* reproduit dans Chomsky : *Studies on semantics in generative grammar* (Mouton 1972).

28 Indiana Univ. Press : plusieurs fois réédité.

Tout cela est dans la droite ligne de S.S et même d'*Aspects*.

La thèse défendue dans "Remarques" — une thèse qu'on appellera plus tard "lexicaliste" pour l'opposer à un point de vue "génératiiviste", comme celui de Chomsky 57-65 et de Lees — est la suivante : certaines nominalisations sont le résultat d'une transformation (par exemple, "I object to **his smoking**"), mais pas **toutes** : il est erroné d'engendrer, syntaxiquement, par une T, 2) à partir de 1). Une distinction est faite entre les "nominaux gérondifs" ("smoking") et ce que l'auteur appelle, assez curieusement, les "nominaux dérivés ou DN (entendez : dérivés dans le lexique, pas dans la syntaxe). Les DN, donc, ne sont pas engendrés dans la syntaxe, mais à l'intérieur d'un composant **lexical**. Il y a, dans le lexique, un item, disons X, un ensemble de traits sémantiques, phonétiques etc. Mais X n'est ni V ni N ou, plutôt, son "entrée" se divise en une branche verbale ("destroy") et une branche nominale ("destruction").

Les conséquences de cette position sont considérables (je n'indique pas sur quels arguments, essentiellement liés à la notion de productivité, elle se fonde). En effet, donnés

(a) que la citadelle ait été détruite est regrettable
(ou si vous préférez : il est regrettable que la citadelle ait été détruite)

et

(b) la destruction de la citadelle est regrettable

a et b — synonymes — n'ont pas du tout la même structure sous-jacente, mais des structures très différentes et il n'y a aucun moyen de les mettre en relation.

Or il semblait clair depuis S.S — et même depuis Harris — que l'intérêt principal de toute l'entreprise, sa raison d'être, était qu'elle permettait de mettre, de façon explicite, des phrases **en relation** — ce qui n'est plus le cas ici.

Et les lecteurs de s'étonner et de s"indigner : "qu'est-il arrivé à Chomsky ?"

Mais la réponse, nous la connaissons : il a pris nettement conscience du pouvoir sans limites des transformations et il s'efforce de réduire, (ici) non pas leur pouvoir, mais, curieusement, les domaines où elles interviennent.

Si "Remarques" a été mal accueilli en 1970, la méthode mise en œuvre sera largement reprise dans les années qui suivent le déclin de la sémantique générative (vers 1975). Il s'agit toujours de restreindre le champ d'action d'un traitement transformationnel. Un exemple caractéristique serait : "on a postulé une transformation (T Datif) pour relier :

(1) he gave a doll to Jane
(2) he gave Jane a doll,

mais notez que :
(3) he donated money to the church
(4)* he donated the church money

Donc il n'y a pas de T Datif !"

Bref, on passa plusieurs années à jeter le bébé avec l'eau du bain, mais c'est que, même "réfutée", même abandonnée de tous, la GS faisait encore peur, la racine du mal était — croyait-on — "son usage désordonné des transformations".

C'est donc l'aventure de la GS qu'il faut, maintenant, évoquer rapidement.

DEUXIÈME ÉPISODE

Les GS-istes (les linguistes qui ont développé le modèle appelé "sémantique générative") sont d'abord de bons lecteurs : ils ont lu *Aspects* avec soin (certains passages plus que d'autres) et en ont tiré toutes les conséquences; mais tirer du modèle Aspects toutes les conséquences qui en découlent, c'est le détruire et le remplacer par un autre.

La structure de surface ne peut être celle que scrute le composant interprétatif. En effet, "il est clair que la façon dont les éléments sont combinés en surface est, en général, presque totalement non-pertinente pour l'interprétation sémantique" ([29]). Il faut donc adopter l'hypothèse K.P : "Les relations grammaticales exprimées dans la structure profonde abstraite sont, bien souvent, précisément celles qui déterminent le sens de la phrase" ([30]). Ces citations contiennent en germe l'essentiel de la GS (à condition, peut-être, d'éliminer "en général" et "bien souvent", des formules qui, suggérant la prudence du vrai savant, sont caractéristiques du style de l'auteur).

S'il en est ainsi, il était facile de montrer que les structures profondes que proposait *Aspects* ne l'était pas assez.

Ainsi, dans le cadre Aspects, la dS de

il ne bat pas sa femme parce qu'il l'aime

ne diffère pas sensiblement de la SS et est donc aussi ambiguë que celle-ci (en ce qui concerne la portée de la négation). Si K.P est prise au sérieux, la dS style Aspects est donc incorrecte et il faut en proposer deux autres, plus "abstraites".

---

[29] *Aspects* p. 162.
[30] Ibid.

Mais il y a plus : considérez les phrases (1) et (2) dont le lexique est différent :

(1) John strikes me as pompous

(2) I regard John as pompous

et lisez ce passage d'*Aspects* : "il est clair qu'il y a une relation sémantique — on pourrait dire paraphrastique — dans ces exemples. Cette relation, on ne peut l'exprimer en termes transformationnels (NB : c'est-à-dire dans des termes compatibles avec les notions de structure profonde et de transformation telles qu'elles sont conçues par le modèle Aspects)... En un certain sens, la relation de **John** à **strike** est le même que celle de **John** à **regard**... Nous ne disposons d'aucun mécanisme pour exprimer ce fait... Il semble donc que, par delà les notions de structure de surface et de structure profonde, il y a une notion plus abstraite encore de "fonction sémantique" qu'on ne sait pas encore exprimer" ([31]). Le seul moyen d'y parvenir est de ne plus tenir pour indiscutable l'inaltérabilité du lexique au cours de la dérivation. Le vocabulaire de la dS — pas de la dS telle qu'Aspects la conçoit, bien sûr — n'est pas nécessairement identique à celui qui figure en surface.

Puisque l'interprétation est déterminée par la structure (syntaxique), puisque la SS est opaque, puisqu'en conséquence K.P est vraie (en quelque sorte, par définition), la dS — source de l'interprétation — doit être bien différente de celle qu'assume le modèle Aspects. Elle doit représenter "toutes les facettes du sens d'une phrase" et, en particulier, être absolument dépourvue d'ambiguïté. On est donc inexorablement "amené à postuler des structures profondes de plus en plus abstraites" ([32]).

Voici un exemple intéressant à cet égard :

I

Albert thinks he is a great cook

---

[31] *Aspects* p. 263.

[32] F.J. Newmeyer : *Generative linguistics* p. 102 et suiv. (Routledge 1996).

cette phrase ne semble pas ambiguë au premier abord. Cependant, son ambiguïté (et donc le fait qu'elle dérive de deux structures sous-jacentes distinctes) se révèle si on la continue avec

II

and so does Bill (a)

(b)

Bill se croit-il aussi bon cuisinier ou croit-il, comme Albert, que ce dernier est bon cuisinier ?

Si on choisit l'interprétation (a), il y a une propriété [se croire b.c] attribuée à Albert et à Bill.

Si on choisit l'interprétation (b), il y a une propriété [croire Albert b.c] attribuée à Albert et à Bill.

Dans le premier cas, la structure s.j de la portion I de la phrase est schématiquement :

$[X_1$ C [X2 b.c]]

X_2 est une "variable liée" relativement à X_1, c'est-à-dire que, quelle que soit la valeur de X_1, X_2 a la même.

Dans le deuxième cas, la structure S-j de la portion I est :

$[X_1$ C [Albert b.c]]

De cet exemple ([33]), on peut tirer deux leçons :

1. La portion I a deux représentations sous-jacentes, elle est potentiellement ambiguë, une ambiguïté qui se révèle si on ajoute II.
   Si on se limite à I, les deux représentations S-j **distinctes** ont la même signification, pourrait-on dire, "pratique" : puisque X_1 a Albert pour valeur, il est équivalent de dire que la propriété de "se croire bon cuisinier" est vraie d'Albert et de dire que la propriété de "croire Albert bon cuisinier" est vraie d'Albert.

---

[33] Cet exemple est emprunté à un article assez récent : "The innateness of co-reference and binding" de Y. Grodzinsky et T. Reinhart (Linguistic Inquiry 1993), un article qui, notons-le, ne porte nullement sur la question discutée ici, à savoir le caractère "abstrait" de la dS.

2. Si on se limite à I, l'ambiguïté potentielle qu'elle recèle ne peut être mise en évidence par des représentations S-j distinctes à l'intérieur du modèle Aspects. À

Albert thinks he is a great cook

correspondrait une représentation S-j unique :

Albert thinks Albert is a great cook

Non seulement, au cours de la dérivation, les catégories grammaticales peuvent se modifier (par exemple — précisément ce que "Remarques" conteste — un verbe devenant un nom etc.), mais, en outre, il n'y a aucune raison de croire que les catégories S-j soient les même que celles de la surface.

Au niveau le plus "profond" ou "abstrait", il n'y a que deux catégories, plus de prépositions, d'adjectifs etc., seulement nom et verbe ou, pour mieux dire, argument et prédicat. Du reste, les arguments ne sont peut-être que des prédicats nominalisés.
(NB : L'influence de Port-Royal a joué un rôle ici ([34]) et, bien sûr, les discussions des logiciens contemporains ([35]).

Quand je dis :

le caillou est bleu

il semble que j'attribue une propriété à un objet. Il est intuitivement attrayant de placer **être-bleu** et, disons, **dormir** ou **marcher**, bref les adjectifs et les verbes de surface, les "conféreurs de propriétés", dans une même catégorie.

Mais que dire des noms (communs) ?

Il semble que **être-caillou**, c'est, pour un individu, posséder un ensemble de propriétés, celles précisément, qui, en face de cet individu là, me permettent de m'écrire : "ceci est un caillou, ceci a toutes les qualités d'un caillou". En conséquence :

---

[34] Cf Emmon Bach "nouns and noun phrases" dans *Universals in linguistic theory*, Bach and Harms ed. p. 104 (Holt, Rinehart and Winston 1968).

[35] Comme le note Huang dans Webelhuth (1995) p. 131, "l'idée qu'il existe un niveau linguistique dont les représentations ressemblent aux formules du calcul des prédicats" est caractéristique de la sémantique générative.

le caillou est bleu

affirme qu'un même individu est-caillou et est-bleu en deux "temps" :

X est-caillou

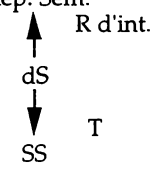
Cet X là est-bleu

Le côté intrigant de cette analyse, qui fait d'une phrase simple une phrase complexe (le X (qui est-caillou) est bleu), qui, d'un point de vue ontologique, distingue des individus et des universels, est qu'elle est fondée, précisément, sur cette notion mystérieuse d'"individu", un être indicible puisqu'on ne peut en parler qu'en termes des universels qu'il instancie, un être contradictoire, puisque, à la fois, il n'est que la somme de ses propriétés et, pourtant, au delà d'elles.)

De même, puisque le vocabulaire n'est plus inaltérable, certains items lexicaux sont — au cours de la dérivation — introduits, remplaçant, par une opération qui ressemble à une transformation, un constituant.

Bref, le lexique S-j n'est pas identique au lexique de surface, même s'il n'en est pas totalement disjoint; pour la raison qu'on vient d'évoquer, mais aussi parce qu'il contient des éléments significatifs abstraits, non dotés de traits phonétiques, exprimant ces "concepts fondamentaux" auxquels *Aspects* (p. 160) fait déjà allusion.

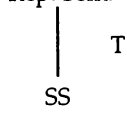
Si on adopte K.P et si les règles d'interprétation convertissent la représentation S-j (syntaxique) en une autre représentation, sémantique celle-là, il est clair que ces règles sont triviales. Les deux représentations sont isomorphes et leurs éléments en relation de bi-univocité. Mais alors le schéma d'*Aspects*



perd de sa crédibilité.

Faisons appel au rasoir d'Ockham et, par un argument similaire à celui que Halle avait utilisé pour éliminer le niveau phonématique (bloomfieldien) ([36]), concluons que dS est un niveau superflu.

D'où un autre schéma :



Il y a là un retournement singulier, mais inévitable : si on subordonne la sémantique à la syntaxe, si la structure syntaxique détermine l'interprétation, on doit opérer avec une structure syntaxique bien différente de la représentation de surface, virtuellement identique avec la représentation sémantique et, alors, bien entendu, cette structure "syntaxique" devient superflue, la flèche est inversée et la sémantique absorbe la syntaxe. Dans cette perspective — celle de la GS — si la syntaxe est absorbée par la sémantique, celle-ci est **conçue comme une syntaxe** : "(NB : pour la GS), il n'y a pas d'aspect du sens qui ne puisse être représenté sous une forme arborescente" ([37]).

(NB : Newmeyer a montré de façon convaincante que l'acceptation de K.P a joué un rôle déterminant dans le développement de la GS.

Cependant — estime-t-il — "on aurait pu facilement imaginer un modèle comportant K.P dans lequel les structures profondes auraient été proches de la surface ("quite shallow") et auraient été reliées à leurs interprétations par un ensemble bien fourni ("a rich set") de règles interprétatives" ([38]).

On a argumenté plus haut que, dans une perspective où, comme le suggère ici Newmeyer, les règles d'interprétation joueraient un rôle

---

[36] Dans *The sound pattern of Russian* (Mouton 1959).
[37] Newmeyer : *Linguistic theory in America* p. 139 (Academic Press 1980).
[38] Newmeyer : *Generative linguistics* p. 104 (Routledge 1996).

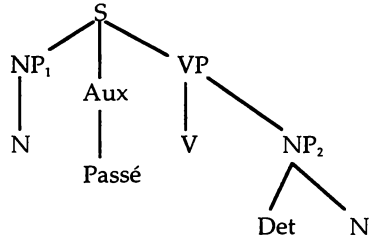
fondamental, il ne serait plus nécessaire de poser des représentations sous-jacentes et des transformations (sauf, peut-être, des ajustements morphologiques comme accord). Ce qu'on a appelé plus haut une "interprétation active" opérerait directement sur les structures de surface.

D'autre part, si, d'une certaine manière, le composant sémantique est "dans la grammaire", les règles d'interprétation sont des règles grammaticales et on ne voit pas ce qu'on gagne à postuler des représentations S-j peu profondes et des règles (grammaticales) les reliant aux représentations sémantiques; c'est l'argument GS-iste du niveau superflu.)

Un exemple est classiquement évoqué pour illustrer le contraste entre les représentations sous-jacentes style Aspects et les représentations sous-jacentes façon GS. Il s'agit d'une phrase déclarative transitive, bien innocente d'apparence, à savoir

Floyd broke the glass

Dans la ligne d'Aspects, sa représentation S-j serait probablement :

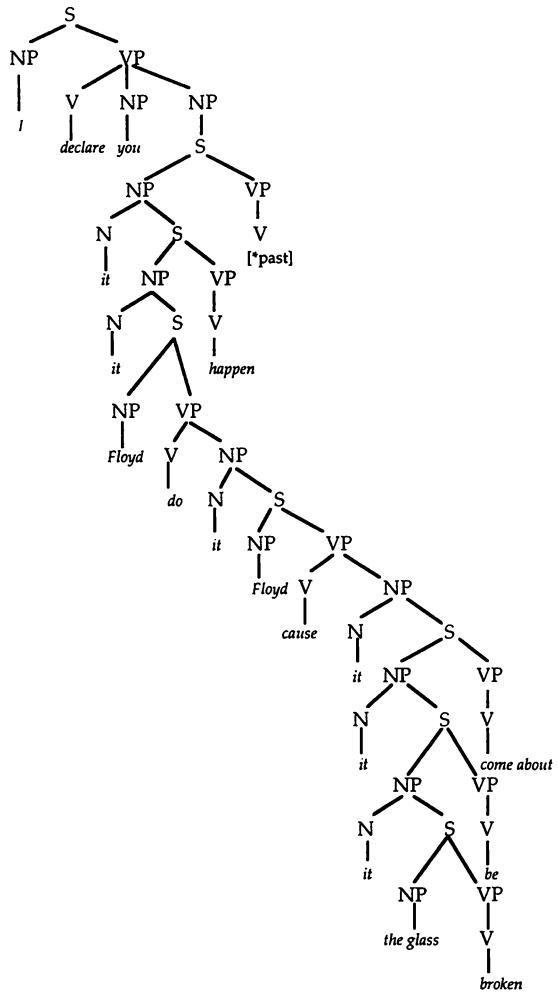


une dS virtuellement identique à la SS correspondante. La position de Aux mise là pert, une position sans doute modifiée au cours de la dérivation par affix hopping, la structure est celle que nous proposerait

une analyse en I.C appliquée à la forme de surface. Une représentation S-j, on s'en souvient, est supposée entretenir une étroite relation avec la façon dont une phrase est comprise. Si c'est le cas, la place de **passé** est en contradiction avec nos intuitions sémantiques (on a le sentiment que le temps a l'ensemble de la proposition dans sa portée).

Enfin, le schéma ne met pas en évidence les multiples inférences que l'on tire implicitement de cette communication.

Le schéma GS-iste, proposé originellement par Ross, vise à pallier ces insuffisances (j'en présente une version simplifiée) ([39]) :



Reproduction de Newmeyer *Generative linguistics* p. 103

[39] Reproduite de Newmeyer : *Generative linguistics* p. 103.

Puisque, pour la GS, la syntaxe est sémantique et la sémantique syntaxique, appelez cette représentation l'"entrée" de ce qui aboutira finalement à la SS. Pour être adéquate, elle doit contenir visiblement, c'est-à-dire en termes de lexique et de configuration, tout le sens de la phrase, tout ce que l'on sait en recevant cette émission vocale.

On a un ensemble de petites propositions enchâssées les unes dans les autres. On peut, par commodité, les concevoir comme se succédant à l'intérieur d'un discours :

Le verre est cassé
c'est un fait
Ce fait s'est produit
Floyd en est la cause etc.

Il est évident qu'une autre disposition et que d'autres éléments lexicaux auraient pu être choisis. Ainsi, on part de l'"état" **broken** et **break**, qui n'apparaît pas dans la représentation, remplace en surface :

cause be(come) broken

mais, bien sûr, on aurait pu poser **break** et dériver **broken** (comme en thaï) ([40]) de

a subi (l'action) casser

En outre, les termes choisis pour exprimer la façon dont la phrase est comprise, des sortes de "primitifs" leibniziens, sont particulièrement mystérieux (**cause, do, happen**). **happen** est si fuyant qu'on ne peut le rendre en français que par des métaphores ("arriver" — d'où ? —, "(se) passer", "avoir **lieu**" etc.).

Soyons plus précis ; la GS fait une distinction entre les "primitifs" : HAPPEN, DO, CAUSE (qui n'ont pas nécessairement de correspondants en surface, mais peuvent en avoir) et **happen, do, cause**, qui sont des mots de l'anglais, la réalisation superficielle de ces primitifs.

Un instant de réflexion nous persuade, cependant, que [CAUSE BECOME dead], qui se réalise **kill** n'est une expression dotée de sens

---

[40] L'équivalent thaï de "l'enfant a été mordu par le chien" retraduit littéralement en français est [enfant subir chien mordre].

que par rapport à **cause** et **become**, des mots ordinaires, qui ont des **emplois**, des emplois divers comme tous les mots. Si CAUSE ne doit son sens qu'à **cause**, il est naïf de lui attribuer une **essence**, d'y voir un **concept** unifié, un primitif authentique.

Remplacez l'arbre par un discours en langage ordinaire : on aura une sorte de description générale du monde ("il y a des objets, des faits, des événements") et si on nous demande d'expliquer ce que nous voulons dire par là, nous nous heurtons à d'incroyables difficultés (le gagne-pain des philosophes); nous ne pourrons, sans doute, que donner des **exemples** comme, précisément **cette** phrase d'où nous sommes partis.

Nous pouvons aussi proposer d'obscures métaphores : "le verre est cassé", il **a**, **possède** une **propriété** (première métaphore) ou — deuxième métaphore — il est **dans** un **état** (est-il **dans** l'état ou est-ce l'état qui est **en** lui ?), un état paradoxal, puisqu'un verre cassé n'est plus un verre etc.

L'arbre de Ross est un effort héroïque pour dire le monde, notre monde. Pour dire ce qu'en un sens nous **savons**, dans un format linguistique d'un type un peu particulier. À la question "que comprenons-nous quand nous entendons ou lisons [Floyd broke the glass] ?", il semble qu'on y a substitué une autre, aussi difficile : "que comprenons-nous quand nous lisons ce spécimen du dialecte GS ?"

Un mot sur la syntaxe de ce dialecte : ce qui frappe, c'est l'extrême simplicité de la structure interne des propositions : en général, deux (voire trois) termes côte à côte (même si l'un d'eux peut abréger une quantité indéfinie d'autres propositions), comme si, au fond, il n'y avait pas de "structure syntaxique", la proposition élémentaire n'étant qu'une juxtaposition (le plus souvent) de deux termes dans le même espace, la question (qui préoccupait Russell ([41])

---

[41] En effet "l'unité (NB : d'une proposition) garde à ses yeux quelque chose d'incompréhensible". Que l'énoncé [Jean aime Marie] soit traité comme le reflet d'une proposition ou d'un entre-croisement de propositions, les termes de cet énoncé, si on le considère naïvement, c'est-à-dire sans présupposés, sont simplement "côte à côte". Ce qui confère à cette juxatposition une unité ou une unité d'unités est "ineffable".

étant de savoir comment il se fait que cette juxtaposition est perçue comme une unité et, à cette question, on ne nous donne aucune réponse.

Résumons nous :

1. On a soutenu que la démarche inaugurée par S.S menait très naturellement, presque inévitablement, au "retournement sémantique" de 1964 et, plus spécifiquement, à l'adoption de l'hypothèse K.P; que l'adoption de cette hypothèse (Cf Chomsky, 1965) conduit très naturellement, presque inévitablement, à fusionner la dS et la "représentation sémantique", une représentation d'"allure syntaxique", c'est-à-dire comportant des termes formant des constituants enchâssés dans des constituants, bref à adopter le schéma GS général.
2. Cette notion de "représentation sémantique" a souvent été tenue pour un travestissement pseudo-linguistique des notations utilisées par les logiciens. Pour ces derniers, comme on l'a noté plus haut, logique et linguistique sont distinctes et il n'est donc pas question de proposer un algorithme qui relierait, pas à pas, les représentations logiques aux formes ordinaires du langage. Or, par définition, puisqu'elle travaille à l'intérieur de la grammaire générative, c'est, précisément, ce que la GS est tenue de tenter et on a souvent signalé le caractère arbitraire et généralement non formalisé des dérivations qu'elle propose.

Tel est, si on met en regard 1. et 2., le paradoxe de la GS : elle peut passer, à la fois, pour l'aboutissement inévitable de toute l'entreprise et sa reductio ad absurdum.

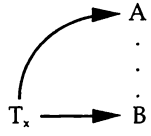
Rouilhan que je paraphrase ici (Cf *Russell et le cercle des paradoxes* p. 46 P.U.F. 1996) décèle chez Russell, malgré sa fameuse rupture avec l'hégélianisme britannique, "une influence persistante de Bradley. "Pour ce dernier, il y a quelque chose d'éminemment paradoxal et même de tragique dans l'activité langagière qui, d'une certaine façon, ne peut dire le réel (l'expérience) qu'en l'altérant profondément.

Les années soixante-dix ont été marquées par un débat sur la nature des règles en syntaxe. En particulier, les GS-istes attirèrent l'attention sur des situations dont il était, apparemment, impossible de rendre compte en termes transformationnels classiques.

Comme on le sait, au cours de la dérivation, une T ne peut s'appliquer à une structure que si celle-ci remplit certaines conditions (si la "description structurale" ou Sd de la représentation, à ce stade, satisfait les conditions d'application de la T). Or, on a découvert des cas où, pour être applicable, une T doit tenir compte, **en outre**, de la Sd à un stade **antérieur** de la dérivation. Par exemple, on a soutenu qu'en grec classique, "l'accord casuel est effectué par une règle, qui s'applique tard dans la dérivation, mais doit, en plus, "regarder vers le haut" pour discerner quelles étaient les relations grammaticales à une étape antérieure de la dérivation" (42).

On appelle une règle transformationnelle de ce type une "règle globale" ou RG et on parle, à ce propos de "contrainte dérivationnelle".

Bref, une règle globale est une transformation sensible, simultanément, à (au moins) deux Sd situées à des points distincts de la dérivation :



Les GS-istes ont souvent insisté sur le fait que l'introduction de ces règles d'un type nouveau est bien conforme à l'esprit de la grammaire générative tout au long de son histoire : dans les années soixante, on avait montré que les règles syntagmatiques, adéquates à certains égards, étaient trop **faibles** pour rendre compte de toutes les régularités (par exemple, de la relation entre l'actif et le passif) et les transformations furent intégrées à la panoplie. Aujourd'hui — ajoute-

42 Newmeyer : *Linguistic theory in America* p. 147. L'exemple est discuté dans G. Lakoff "global rules" Language 1970, reproduit dans P. Seuren ed. *Semantic syntax* p. 144 (Oxford Univ. Press 1974).

t-on — on s'aperçoit qu'il y a des situations qui ne sont pas traitables en termes transformationnels et on propose les règles globales. Un peu plus tard, aux règles globales trop faibles ici ou là, il faudra ajouter un autre mécanisme, les "contraintes transdérivationnelles" ([43])

Notons que, alors que les RS et les T sont d'un type radicalement différent, il est possible de placer les T et les RG dans une même classe, les T "simples" constituant une sorte de cas limite : ce sont des règles transformationnelles qui ne sont sensibles qu'à **une** étape de la dérivation et non à plusieurs.

Si on se souvient des inquiétudes exprimées par Chomsky (la puissance excessive des règles transformationnelles) et des efforts entrepris dans "Remarques" pour en restreindre le champ d'application, on comprendra aisément qu'il ait été hostile à cet enrichissement de la panoplie. Pour lui, le problème n'est pas de proposer de nouveaux types de règles, mais, au contraire, de faire en sorte que les mécanismes existants ne puissent rendre compte que des phénomènes attestés dans les langues naturelles et non de situations intuitivement impossibles.

Certes, la globalité peut être vue comme une contrainte restreignant l'applicabilité d'une transformation : T_x n'est applicable que si la Sd de la représentation à ce stade a certaines caractéristiques **et** si la Sd d'une **autre** représentation à un stade plus précoce de la dérivation a certaines caractéristiques, une restriction supplémentaire (d'où l'expression de "contrainte dérivationnelle"). On voit donc qu'une RG n'est nullement plus puissante que toute autre T. Ce sont les T, en général, qui ont "un énorme pouvoir descriptif".

Mais si la globalité restreint l'applicabilité d'une règle, il est vrai qu'elle accroît considérablement le nombre des grammaires possibles à partir des mêmes représentations S.j, des mêmes T, du même ordre extrinsèque. Ceci est incontestable et les GS-istes l'admettent aussi : les

---

[43] "Alors qu'une règle globale met en relation deux arbres non-contigus appartenant à la même dérivation, une contrainte transdérivationnelle met en relation deux arbres figurant dans des dérivations différentes" (R.A. Harris : *The linguistic wars* p. 181 Oxford Univ. Press 1993).

RS étaient trop faibles, il a **fallu** introduire des T; les T sont trop puissantes, il **faut** les soumettre à des contraintes; dans certaines situations, les T se révèlent trop faibles, il **faut** donc introduire des RG; les RG sont trop puissantes, proposons des contraintes pour réduire cette puissance.

Au fond, il y a accord entre tous les participants sur une double exigence :

1) Proposer des mécanismes qui puissent rendre compte des phénomènes des langues naturelles,
2) mais qui ne puissent rendre compte **que** de ceux-là.

Pour les GS-istes, la postulation des RG est simplement une **nécessité**, s'il est vrai, comme ils le pensent, qu'il y a des phénomènes attestés dont on ne peut **absolument** pas rendre compte dans un cadre transformationnel classique. La question n'est donc pas de savoir s'il faut des RG, mais de déterminer quelles contraintes il faut leur imposer (par exemple, on pourrait stipuler que le seul niveau antérieur qu'une règle est en droit de prendre en compte est la représentation S-j elle-même), exactement comme on doit le faire pour les transformations classiques (dans la ligne des travaux du GS-iste Ross qui, à cette époque, a proposé un ensemble de contraintes générales sur leur applicabilité).

Certes, dans la perspective d'une globalité sans contraintes, l'enrichissement de la machinerie pose des problèmes du point de vue de l'acquisition : l'enfant doit décider si une règle est ou non globale et s'il "estime" qu'elle l'est, quel stade antérieur de la dérivation elle prend en compte. Mais, dans une perspective classique, la tâche essignée à l'enfant est déjà — on l'a vu — incroyablement difficile.

Au vrai, les critiques que Chomsky adresse à la GS — une machinerie si puissante qu'elle peut relier arbitrairement n'importe quoi à n'importe quoi — atteignent aussi bien le modèle développé dans *Aspects*. Dans cet ouvrage et dans les publications qui ont suivi immédiatement, Chomsky se livre à une double critique contre lui-

même : il dit ici (Cf *Aspects* p. 163) que le modèle est trop faible et il offre des suggestions qui contiennent virtuellement le programme GS, mais il dit là qu'il est trop puissant et, en conséquence qu'il manque son objet : la caractérisation des langues naturelles.

La GS a connu une évolution interne. On a parlé ici de la première phase (GS_1), parlons maintenant de la deuxième (GS_2), la plus dramatique, car elle a été perçue comme la mise en doute de la possibilité même d'une théorie syntaxique.

La représentation (sémantique-syntaxique), à l'entrée de la dérivation, contient, par définition, "tout le sens" et (en principe), pas à pas, la dérivation adapte ce sens à des conditions de sortie. K.P est au cœur du modèle et ne peut être affaiblie en aucune façon.

Le problème qui se pose, un problème qui avait été reconnu très tôt est que K.P est, dans de nombreux cas, empiriquement contestable. Il y a, en effet, des exemples où, de façon très nette, l'application d'une transformation (apparemment) facultative ou la non-application d'une transformation obligatoire a un effet sémantique.

1. À partir d'une structure S-j qu'on peut grossièrement paraphraser par

   (0) [that Julius Caesar was honest] struck me

   On peut dériver :

   (1) it struck me that Julius Caesar was honest

   et, en appliquant T montée ("raising") :

   (2) Julius Caesar struck me as honest

   Ces deux phrases ne sont pas **appropriées** dans les mêmes circonstances et (2) en dit plus que (1) :

   - (1) ne donne aucune précision sur le type de contact (livresque ? direct ?) que le locuteur a entretenu avec César;
   - (2) implique un contact personnel avec l'entité dénotée par le NP qui a subi Montée.

Bref, (2), appropriée dans la bouche de Catilina ne l'est pas dans celle de Plutarque (à supposer que l'un et l'autre s'expriment en anglais).

Appelons P la caractéristique sémantique contenue dans une phrase comme (2). Il est clair que l'application de Montée est responsable de cette caractéristique. Plus généralement, cet exemple illustre "un trait des langues naturelles à savoir le **lien** entre certaines applications d'une règle et certaines présuppositions" (44).

Ceci paraît affaiblir K.P. Mais, précisément, dans la perspective de la GS, K.P, vraie par définition, ne **peut** être affaiblie. Tout se passe donc comme si l'entrée comportait une proposition supplémentaire et la présence de cette proposition fantôme **a des effets sur la dérivation**. On y reviendra.

D'autre part, la postulation d'une telle proposition fantôme peut rendre correcte une phrase a priori non-grammaticale. Par exemple, la phrase

John is a Republican and the car dealer is honest **too**

semble non-grammaticale en raison d'un usage incorrect de l'élément **too**, tant qu'on n'introduit pas dans l'entrée la maxime : "Les Républicains sont honnêtes".

Notez que si on fait appel, comme c'est la pratique en grammaire générative, aux jugements des sujets, ils refuseront ou accepteront cette phrase en fonction des **croyances** qu'ils attribuent au locuteur. Les jugements des sujets — l'instrument principal du linguiste — résultent donc d'un ensemble de facteurs où interviennent, par delà le respect ou le viol de certaines conditions de sortie (*[this is a book interesting], dans la bouche d'un francophone, par exemple), les croyances et les intentions attribuées au locuteur, le contexte situationnel etc.

Cette approche suscite immédiatement des objections évidentes : "ce que vous dites est trivialement vrai, mais non-pertinent. Il

---

44 Exemple et citation dans P.M. Postal : *On raising* p. 357 suiv. (MIT Press 1974).

va de soi que de multiples facteurs interviennent dans la **félicité** relative d'une phrase, mais ce n'est pas un problème dont un pur syntacticien doit se préoccuper". Paraphrasant Bever, on ajoute : "vous déformez la théorie grammaticale en incluant dans ses objectifs une théorie complète de l'acceptabilité ([45])" c'est-à-dire que "vous confondez la compétence (la connaissance de la grammaire) et la performance (l'usage qu'on en fait). Il faut maintenir bien distinctes les notions de **grammaticalité** et d'**acceptabilité**".

Mais c'est, précisément, le caractère absolu, voire même, bien souvent, la relevante de cette dichotomie que la GS conteste : une phrase est grammaticale **par rapport à un sens donné** (et, bien sûr, si, en outre, elle satisfait certaines conditions de sortie). Voici un exemple ([46]) :

il est clair que [*I like me] est mal formée.

Pourtant, considérez :

(1) if I were you I'd hate **myself**

(2) if I were you I'd hate **me**

(2) qui ne contient pas l'effet de la T (obligatoire) réflexivisation devrait être mal formée. Or, dans une certaine interprétation, elle est ok. Notez bien : pas "non grammaticale, mais acceptable". Pour exprimer ce qu'elle cherche à transmettre, disons X, il faut **ne pas** appliquer T Réfl. Il n'est même pas possible de dire que la non-application de T Réfl. — comme, tout à l'heure, l'application de Montée — **ajoute** une information supplémentaire; pas du tout; (1) et (2), tous deux "grammaticaux", ont du sens, mais ce n'est pas le même :

- (1) = "si j'étais ce que vous êtes, si j'étais "à votre place", étant ce que je suis, je détesterais ce personnage là".

---

[45] Cité par Newmeyer dans *Generative linguistics* p. 122 d'après Katz et Bever (1976).

[46] Emprunté à "Conversation with G. Lakoff" dans G.J. Huck and J.A. Goldsmith : *Ideology and linguistic theory* p. 122 (Routledge 1995).

Prenons un exemple au hasard, un débat dans les années soixante-dix entre un "générativiste", c'est-à-dire un GS-iste fanatique et un "lexicaliste" admirateur de "Remarques" : c'est le générativiste qui parle : "Vous professez le lexicalisme; si moi qui trouve cette position absurde, une véritable trahison de l'esprit de la grammaire générative, j'étais vous, c'est-à-dire si je professais le lexicalisme, je me mépriserais".

- (2) = "je suis ce que je suis, vous êtes bien différent. Si j'étais vous avec vos convictions, vos modes de pensée, je me détesterais".

Par exemple, "vous êtes lexicaliste, je suis générativiste; vous devriez, étant ce que vous êtes et moi ce que je suis, me détester; or, curieusement, vous me traitez avec bienveillance. Je vous assure que si j'étais un lexicaliste comme vous, je haïrais le générativiste que je suis".

On voit que même une règle aussi fondamentale, aussi élémentaire que Réfl. ne s'applique pas aveuglément et (ici) que son application ou sa non-application dépend du sens qu'on veut faire passer, un sens qui concerne une notion complexe et peut-être incohérente, celle d'identité personnelle.

Il semble donc que les reproches adressés, plus haut, à GS2 ne sont pas fondés.

Cependant, à regarder les choses de plus près, on s'aperçoit qu'elle débouche sur une contradiction : il faut (par définition) mettre le sens à l'entrée (dans sa **totalité**, y compris ce qui, prima facie, semble un apport de l'application — ou de la non-application — d'une transformation).

D'autre part, par définition également, ce sens doit être **représentable** par une structure d'"allure syntaxique". Sans cela, il est impossible de dériver la sortie de l'entrée, pas à pas, par des opérations. Or, précisément, c'est ce qui ne semble pas faisable.

La GS, à la fin de sa brève existence paraît (du moins, dans l'esprit de certains GS-istes ([47])) avoir reconnu cette contradiction. D'où, comme on l'a souvent remarqué, un passage insolite d'un rationalisme à la Leibniz à un empirisme sceptique : tous les concepts opératoires utilisés par les linguistes (représentations S-j abstraites, transformations, règles globales etc.) ne sont que des **fictions** (commodes), une façon d'évoquer les multiples techniques par lesquelles nous faisons "passer du sens".

Cette phase terminale de la GS — la GS suicidaire — est souvent tenue pour une **preuve** du caractère erroné de l'entreprise elle-même : on finit par renoncer à construire la théorie syntaxique au profit d'"une simple description des incroyables complexités du langage" ([48]), on se borne à "an exuberant cataloguing of facts" ([49]). ceci est tout à fait exact. J'ai seulement cherché à montrer que, partant d'une réflexion sur le modèle Aspects, il n'y avait pas moyen de faire autrement, que la fin découlait logiquement des prémisses.

Ajoutons à cela une conséquence inattendue : si — en finale — la grammaire est conçue comme un répertoire (ouvert ?) de techniques qui servent à faire passer du sens, la notion quasi-kantienne d'un ensemble fixe de principes formels et substantiels spécifiques que nous imposerions au traitement des données linguistiques auxquelles nous sommes confrontés perd de sa crédibilité. Tout porte à croire que nous abordons le monde linguistique en utilisant les astuces et les stratégies dont nous faisons usage dans d'autres domaines de l'expérience.

2. Un lecteur qui connaît quelque chose de l'histoire de la grammaire générative n'acceptera pas l'idée d'une inévitabilité de l'hypothèse K.P sous la forme stricte assumée par la GS. En effet, pour échapper aux conséquences fâcheuses de la GS,

---

[47] Lakoff, en particulier.
[48] Newmeyer : *Generative linguistics* p. 121.
[49] Newmeyer : *Generative linguistics* p. 121.

Chomsky et, plus généralement, les "interprétivistes", ont soutenu qu'il fallait renoncer à K.P sous sa forme la plus forte : la structure de surface (pour trompeuse qu'elle soit) contribue — ont-ils dit — pour une part à l'interprétation sémantique.

Reprenons l'exemple de l'honnêteté de César et des deux phrases dont l'une (2), mais pas l'autre (1), suggère un contact direct; considérons (2); il y a deux possibilités :

a) l'entrée contient X (ce qu'il y a de commun, sémantiquement parlant, à (1) et à (2)) **et** P (suggestion d'un contact direct). P détermine l'application de Montée; c'est la solution GS.

b) l'entrée ne contient que X. Au cours de la dérivation, Montée — une T facultative — s'applique à une structure dont la Sd permet cette application

Pour comprendre la phrase, le dispositif interprétatif doit regarder, simultanément, l'entrée (qui le renseigne sur X) et la sortie (qui l'informe de P).

Il est amusant de remarquer que la règle d'interprétation est conçue ici comme une règle **globale** : "mon interprétation est Z, si on a, simultanément, une structure à un niveau, une autre structure à un autre niveau". On y reviendra.

La question qui se pose est celle-ci : parvenu à un certain point de la dérivation, le dispositif génératif est libre d'appliquer Montée ou de ne pas le faire. Puisque P ne figure pas dans l'entrée, son choix est arbitraire; il y a seulement deux dérivations licites possibles. Il se trouve que, si (par hasard) il applique Montée, alors (par hasard) l'interprétation ne sera pas la même que s'il ne l'avait pas appliquée.

Cette conception, qui peut apparaître étrange, a un avantage certain : si l'entrée contient X et P, on ne sait pas trop comment le représenter, alors qu'il est plus facile de le faire si elle ne contient que X.

D'autre part, on se souvient que, dans la perspective GS, l'entrée contient **tout**, y compris les conditions de félicité de la phrase (et

ce "tout" n'est guère représentable). Si le dispositif interprétatif prend **aussi** en compte la surface, il peut être conçu comme un ensemble de sous-dispositifs, l'un d'eux "purement linguistique", un autre "pragmatique" etc. Nous avons (nous l'espérons) échappé à l'enfer de la GS.

Reste la globalité. Comment s'en débarrasser ? Introduisons la notion de **trace** : quand un constituant se déplace, il laisse une marque, invisible phonétiquement, visible syntaxiquement. On obtient ainsi les bénéfices de la globalité sans globalité. La structure de surface porte le souvenir de tout ce qui s'est passé avant. De cette façon, le dispositif interprétatif ne prend plus en considération que celle-ci. Y a-t-il là quelque chose de plus qu'une astuce notationnelle ? Par exemple,

(b) les gâteaux ont été mangés t
dérive (peut-être) de
(a) quelqu'un a mangé les gâteaux

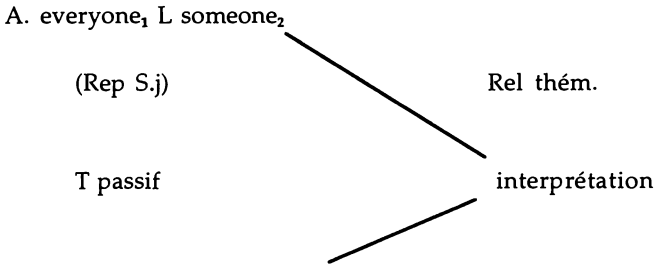
et t n'est rien d'autre que **gâteaux** à un autre stade de la dérivation. À moins, comme c'est, de fait, souvent le cas, de le traiter comme une sorte de pronom fantôme, il n'y a aucun sens à dire qu'**il figure** en b, on ne fait rien d'autre que d'**indiquer** en b la place qu'**occupait** le NP en a.

Il aurait été fâcheux de supposer que l'information est distribuée au hasard entre la représentation S-j et la structure de surface. Aussi, fut-il stipulé que la structure S-j contient les informations sur les relations "thématiques" ("qui a fait quoi ?"); la surface donne d'autres indications, en particulier sur la portée relative des quantificateurs (notons les : Q).

Ceci ne va pas, du reste, sans difficultés :

cp (1) everyone loves someone
(2) someone is loved by everyone

Le schéma qui — avant l'introduction de la notation "trace" — rendrait compte de l'interprétation la plus normale de (2) serait :



On dit classiquement : A précise les relations thématiques (Q_1 : "experiencer", Q_2 : "thème"), B les relations de portée.

Mais si les informations thématiques précisent les relations entre les entités dénotées, ce ne sont pas les même entités qui sont évoquées en A et en B. Après l'application de passif, le **someone** de B est, **notionnellement**, différent du **someone** de A.

En B, Q_2 désigne un individu déterminé auquel on confère une propriété; en A, Q_2 couvre une vaste zone depuis autant d'individus qu'on voudra (à l'intérieur d'une classe) jusqu'à un seul (auquel cas, les deux **someone** coïncident, mais alors il est plus naturel d'utiliser B).

Notez qu'en fait, ici, on ne parle pas de A (supposé être la représentation S-j), mais de A', c'est-à-dire des conséquences d'une **non-application** de T passif. On voit donc que la distinction proposée entre "informations fournies par la représentation S-j" et "informations fournies par la surface" ne va pas de soi.

NB : le problème évoqué superficiellement ici a été l'objet de nombreuses discussions ([51]). Une solution à la GS consiste à poser deux représentations S-j distinctes, A et B. Comme dans le cas de l'honnêteté de César, B suggère fortement (mais n'impose pas absolument) l'application de T passif, alors que A suggère fortement (mais n'impose pas absolument) la non-application de T passif.

---

[50] >= a portée sur.

[51] Cf G. Lakoff : "A derivational constraint involving quantifiers" (1971) reproduit dans P. Seuren ed *Semantic syntax* (Oxford Univ. Press 1974).

TROISIÈME ÉPISODE

À partir de 1981, Chomsky et beaucoup d'autres avec lui développent un nouveau modèle (la "théorie du Gouvernement et du Liage", désormais GB), qui sera largement accepté et restera le modèle prévalent pendant plus de dix ans.

Entre 1975 (approximativement, la mort de GS) et 1981 (la naissance de GB), la situation de Chomsky ou, plus généralement, "l'état du jeu" est peu satisfaisant. Durant cette période, comme on l'a déjà indiqué, l'attitude des linguistes travaillant dans un cadre génératif, est paradoxale : ils ont pris conscience du fait que la démarche GS-iste mène nécessairement à l'abandon du programme inauguré par S-S (séparer, à l'aide de règles explicites, les suites grammaticales des suites agrammaticales) et débouche même sur un scepticisme radical et le renoncement à tout projet syntaxique général. L'erreur commise par les GS-istes — estime-t-on — résulte d'"un usage désordonné des transformations". C'est pourquoi, durant cette période, nombre de linguistes vont consacrer la majeure partie de leur activité à montrer que, problème après problème, il convient, à l'instar de Chomsky dans "Remarques", de renoncer à un traitement transformationnel. À la limite, la langue — comme dans la linguistique pré-générative — est traitée comme un répertoire de constructions, les items lexicaux étant classés en fonction des constructions dans lesquelles ils peuvent figurer. D'une façon générale, les représentations S-j (quand on a encore recours à la notion de transformation) sont proches de la surface ("shallow") et l'accent est mis sur les règles syntagmatiques et les idiosyncrasies lexicales.

En ce qui concerne Chomsky lui-même, il est particulièrement soucieux de ne plus faire dépendre l'interprétation de la dS. En effet, l'exemple de la GS a montré que le schéma Aspects se prêtait aisément à un retournement avec, inévitablement, l'élimination ockhamienne

de la dS et les fâcheuses conséquences que l'on sait. D'où le développement de la théorie des traces et l'idée que la SS — enrichie de traces — est le locus de l'interprétation.

Chomsky accepte la critique, générale à cette époque, contre l'abus des transformations, mais il va l'étendre en y incluant une critique des règles syntagmatiques. On se souvient, en effet, que, désormais, les problèmes majeurs lui paraissent être :

1) Pourquoi les langues naturelles sont-elles **comme elles sont** ? Par exemple, si on se donne le pouvoir des transformations, pourquoi certaines transformations concevables, aisément spécifiables, ne sont-elles jamais nécessaires et semblent, intuitivement, impossibles ?
2) Pourquoi, même si on fait l'hypothèse qu'ils sont dotés de certaines dispositions innées, les enfants réussissent-ils à apprendre si rapidement la grammaire de leur langue ? En particulier, alors qu'ils n'ont probablement pas été en contact avec des données "cruciales", comment peuvent-ils déterminer les conditions et, plus encore, l'ordre (imprévisible) des transformations ?

En ce qui concerne la première question, la solution ne peut, comme c'est la pratique à l'époque, consister à remplacer, lorsque c'est possible, les règles transformationnelles par des règles syntagmatiques. En effet, si rien, dans la théorie, n'interdit telle transformation supposée "impossible", rien n'interdit non plus de concevoir des règles syntagmatiques tout aussi "impossibles" comme

$S \rightarrow PP\ PP$ ou $S \rightarrow V\ adj.\ V$

(PP = syntagme prépositionnel)

Donnée une fourniture lexicale, n mots ou morphèmes, il y a, comme on le répète souvent depuis les années quatre-vingt, deux façons de concevoir la notion de "grammaire" :

1. ou bien comme un ensemble de **règles** qui stipulent que tel assemblage est licite, tel assemblage illicite;
2. ou bien comme un ensemble de **contraintes** qui imposent des restrictions aux assemblages. Tout assemblage est licite s'il n'enfreint pas une contrainte.

Si on se limite à cela — par exemple, si on n'envisage pas la possibilité de contraintes conflictuelles et donc d'une hiérarchie des contraintes, Cf O.T ([52]) — il n'y a peut-être entre 1 et 2 qu'une différence d'expression.

Quoi qu'il en soit, c'est le deuxième terme de l'alternative qui va être choisi (à partir de 1981) : il n'y a pas de règles ni transformationnelles ni (jusqu'à un certain point) syntagmatiques, il n'y a que des contraintes.

Certes, en 1981, cette notion n'est pas nouvelle en syntaxe, mais, jusqu'à cette date, les contraintes étaient conçues **par rapport** aux transformations dont elles limitaient l'applicabilité; maintenant, les transformations (réduites, du reste, à des déplacements) vont, comme on va le voir, jouer un rôle secondaire ou dérivé. Tous les phénomènes vont être traités en faisant appel à un petit nombre de contraintes, appelées des "**Principes**".

Un Principe n'est pas une règle supposée engendrer une construction déterminée. Les constructions observées ne sont que les résultantes de l'interaction de Principes indépendants.

Examinée aujourd'hui, avec le recul du temps, cette démarche (de 81) en évoque une autre : le développement de la "théorie de l'optimalité" à partir de 1993.

Ce rapprochement est suggéré quand on considère la façon dont opèrent les GB-istes dans la **pratique** de leur travail. Donnée une certaine fourniture lexicale, le linguiste essaie tous les arrangements possibles, ceux qui sont licites et ceux qui ne le sont pas et met ce

---

[52] Ou "théorie de l'optimalité", développée à partir de 1993 Cf A. Prince et P. Smolensky : *Optimality theory* (Rutgers Univ. 1993).

caractère illicite en rapport avec la violation d'une ou de plusieurs contraintes. On a là un protocole qui annonce celui de O.T :

Génération — Appel à des contraintes — Sélection, l'assemblage licite étant celui qui ne viole aucune contrainte ([53]). Bien que — contrairement à OT — GB ne présente pas de théorie explicite d'une hiérarchie des contraintes, il semble que la violation de certaines d'entre elles est plus grave que la violation de certaines autres.

Mais, bien sûr, il y a une différence fondamentale entre les deux approches : en ce qui concerne O.T, la génération de toutes les possibilités et la comparaison constituent la grammaire elle-même, alors que, dans la perspective GB, il ne s'agit que de la **pratique** des linguistes; le dispositif (la grammaire) ne compare rien : à partir d'une entrée, il procède, pas à pas, en effectuant des démarches qui **visent** à satisfaire des contraintes : bien-formée à dS, la structure [is beaten Belgium] ([54]) (sous-jacente à "Belgium is beaten") ne l'est pas à SS. Entre dS et SS, le NP se déplace pour occuper la position où la contrainte : "tout NP doit recevoir un Cas" peut être satisfaite.

Une autre interprétation a été proposée : dans le cadre GB, "les opérations... s'appliquent librement... Si la dérivation ne viole aucun principe, elle est grammaticale... C'e n'est que dans un sens métaphorique que les opérations s'appliquent **pour quelque chose** : un NP se déplace "pour recevoir un Cas", mais ceci signifie simplement que le NP se déplace et qu'il reçoit un Cas" ([55]).

Il est exact que le dispositif ne **compare** pas les dérivations possibles pour choisir celle qui est correcte; il est, également, exact que les déplacements sont "libres" ou gratuits" ("free") en ce sens qu'ils ne rendent pas une dérivation plus "coûteuse" (deux traits qui distinguent GB de son successeur actuel, le "Programme minimaliste" ou MP dont il sera question plus loin).

---

[53] Il y a, cependant, une différence majeure : la forme X, façon GB, est absolument bonne, façon OT, elle n'est que la meilleure possible.

[54] Exemple dans L. Haegeman : *Introduction to Government and binding theory* (Blackwell 1991).

[55] A. Marantz "the minimalist program" dans Webelhuth ed. : *Government and binding theory and the minimalist program* p. 352 (Blackwell 1993).

Cependant — Cf certaines citations plus bas — il semble clair que, dans notre exemple sur les malheurs de la Belgique, à un certain stade de la dérivation, le NP "sait" qu'il **doit** recevoir un Cas et se déplace "dans ce but", c'est-à-dire pour satisfaire cette contrainte.

Donnons quelques indications extrêmement sommaires sur la composition et la structure du modèle :

1.

Il y a un nombre fini de principes (désormais, P); certains d'entre eux sont actifs au cours de toute la dérivation, d'autres interviennent à des **niveaux** déterminés.

Ces P sont universels, ils constituent des aspects de UG (la "Grammaire universelle"). Ceci correspond à la conviction commune à tous les artisans de la grammaire générative d'une profonde unité du langage humain en dépit de la diversité superficielle des langues.

Les P sont universels parce qu'ils sont innés, des propriétés de l'espèce. On voit que c'est aller bien au delà des "dispositions" dont parlait le compte-rendu sur l'ouvrage de Skinner. Notez qu'il ne s'agit absolument pas des aptitudes cognitives générales qui nous sont utiles dans d'autres domaines (faire la cuisine ou jouer aux cartes), mais de principes spécialisés qui ne vivent qu'à l'intérieur du petit monde linguistique. Cette conception, certainement adoptée de longue date par Chomsky, a longtemps été sous-estimée par les philosophes et les psychologues intéressés par l'entreprise générative dans la mesure où ils y voyaient un effort pour explorer l'"esprit humain" par le biais du langage et il faut avouer, comme on l'a déjà noté, que, dans ses écrits populaires "cartésiens", Chomsky a entretenu cette illusion.

La postulation de ces principes innés et l'importance qu'on leur accorde apportent une solution au problème de l'acquisition. Si l'apprentissage est, largement, le développement automatique d'un "bio-programme" (pour reprendre une expression bien connue ([56]), il

---

[56] Cf Bickerton dans *Roots of language* (Karoma 1981).

n'est pas surprenant qu'il soit si rapide, si parfait et si peu dépendant de l'expérience. Bref, on estime que "l'apprentissage de leur langue maternelle n'est pas quelque chose que **font** les enfants, mais que leur **arrive**" ([57]).

Puisque les P sont innés, ils ont des corrélats physiologiques. Ces corrélats sont inconnus et on attend avec patience les découvertes que les biologistes ne manqueront pas de faire dans l'avenir.

Dans la mesure où ces principes reflètent des déterminations physiologiques inconnus, il est vain de chercher à les expliquer. En particulier, il faut rejeter les justifications de type fonctionnaliste, par exemple : "la grammaire tend à écarter les constructions difficiles à encoder ou décoder". Il a été suggéré dans cette veine que

a

* qui faites-vous [l'hypothèse que Jean a rencontré ?

(exclue par la "contrainte de Ross", 1968) est mal formée à cause de la similarité entre a et des formations comme

b

voici [l'hypothèse que Jean a formulée]

(= Jean a formulé une hypothèse)

NB : il est curieux de constater que la "contrainte de Ross" est d'autant moins "fatale" que, dans une structure comme

Q NP V [NP_a C [NP V —]]

(C = complémenteur : **que, that** etc.), le lien entre V et NP_a est plus étroit (s'ils forment un idiome) :

Qui as-tu l'impression que Jean a rencontré ?

est ok.

Rejetant les explications de type fonctionnaliste, Newmeyer argumente ainsi : dans l'hypothèse où la contrainte de Ross s'expliquerait par des difficultés "processuelles" ou perceptuelles, elle devrait être universelle (nos aptitudes processuelles-perceptuelles étant évidemment indépendantes des langues que nous parlons). Or —

---

[57] J.Y. Pollock : *Langage et cognition* p.13 (P.U.F. 1997).

poursuit-il — on a montré que cette contrainte n'existe pas en suédois. Ceci prouve l'"autonomie" de la syntaxe. ([58]).

L'argument est singulier puisque de telles contraintes sont, généralement, tenues pour universelles, universelles parce qu'innées, c'est-à-dire déterminées physiologiquement. Indépendantes de nos aptitudes cognitives ou perceptuelles générales, elles dépendent d'un module spécialisé de l'"esprit-cerveau", l'"organe du langage".

Comment, donnée l'universalité des principes, rendre compte des différences entre les langues ? Pour cela, il faut faire appel à la notion de "paramètre". Dans la version originelle de cette notion (que l'on présente aujourd'hui d'une manière quelque peu différente), "la variation est associée à des principes universels qui spécifient, "à l'avance", un ensemble, étroitement délimité, d'**options** possibles" ([59]). Il s'agit le plus souvent d'options **binaires** : le paramètre X a (selon les langues) la valeur a ou la valeur b. C'est la combinaison de ces paramètres (en nombre fini) qui rend compte de ce qui apparaît d'abord comme une diversité sans limite.

Si les enfants n'ont pas à apprendre les principes, ils doivent, évidemment, apprendre par l'expérience, la **valeur** de tel ou tel paramètre dans leur communauté, la valeur, mais non le **paramètre** lui-même, qui, lui aussi est inné. L'idée d'une détermination physiologique qui n'impose pas, disons, "X" mais "**ou bien** X **ou bien** Y" est, biologiquement parlant, tout à fait insolite. Par ailleurs, si le choix opéré par l'enfant s'explique par son expérience et ses contacts, l'homogénéité du choix au sein d'une communauté reste inexpliquée.

Vous vous attendez sans doute à ce que je vous donne la liste exhaustive des Principes et des Paramètres avec leurs options. Je ne le ferai pas, entre autres parce que, durant toute la carrière du modèle, la "théorie des Principes et des Paramètres" est restée largement programmatique. Certains Principes — les plus généraux, par exemple, le "Principe de Projection", qui dit, simplement, que les relations

---

[58] Cf Newmeyer : *Grammatical theory* p. 105 suiv. (Univ. of Chicago Press 1983)
[59] Neil Smith : *Chomsky* p. 81 (Cambridge Univ. Press 1999).

thématiques restent inaltérées tout au long de la dérivation — n'ont pas subi de modification, d'autres — les plus spécifiques — ont été amendés, voire remplacés.

Dans un texte de 1989 (republié en 1996), Newmeyer ([60]) se livre à des spéculations sur l'avenir de GB : si tout se passe bien — dit-il — "les Principes devraient devenir de plus en plus généraux en absorbant des faits dont on avait, jusque là, rendu compte par des règles uniquement valables pour les langues particulières... De son côté, la paramétrisation serait circonscrite dans les limites bien définies".

À l'inverse, "dans un scénario catastrophique, la variation paramétrique de langue à langue et le nombre des options possibles pour chaque paramètre deviendraient si considérables que la notion de paramètre perdrait tout sens, une "option paramétrique" n'étant plus que le nom donné à une règle particulière".

Le modèle ayant été, comme on le verra, abandonné ou, en tout cas, profondément altéré à partir de 1991-1993, de telles estimations n'ont plus, aujourd'hui, qu'un intérêt spéculatif.

Bien que les Principes soient, théoriquement, indépendants les uns des autres (ou répartis dans un petit nombre de "modules" distincts), il ne prennent sens qu'à l'intérieur d'un cadre général et donc l'acceptation d'un Principe présuppose souvent celle de beaucoup d'autres notions. Ainsi,

(1) Which car did John say that the mechanic fixed t

est ok, parce que la contrainte ECP ("empty category principle") est respectée. Elle stipule que les traces doivent être "gouvernées proprement" et c'est le cas ici (t est "gouvernée proprement" par le verbe). Par contre,

(2) * Which mechanic did John say that t fixed the car

est mal formée : il n'y a pas de verbe qui gouverne la trace et celle-ci n'est pas, non plus, gouvernée par son antécédent, le complémenteur, **that**, faisant écran.

---

[60] Dans *Generative linguistics* p. 64 et suiv. (Routledge 1996).

Il est clair que ce Principe, l'ECP, présuppose les notions de trace et de "gouvernement" (sous deux formes distinctes).

NB : la SS de (2) a été présentée sous une forme simplifiée, la notion de "trace intermédiaire" ayant été passée sous silence.

L'ECP, qui rend compte de l'"asymétrie sujet/objet" constatée plus haut est tenu pour un Principe universel de UG.

Curieusement, cependant, alors que

(1) * Who do you think that — came ?

est mal formée en anglais, son homologue est bien formé en islandais [61] :

(2) hver sagðir θú að — væri kominn ?

(who did you say that — had come)

- ce qui suggère le scénario catastrophe évoqué par Newmeyer.

De même, comme on le verra plus en détail tout à l'heure, si la structure sous-jacente [was believed that John had left] devient correctement à SS :

it was believed that John had left,

des Principes universels interdisent absolument :

* it was hit John

à partir de [was hit John].

Malheureusement, le russe présente une construction équivalente à la suite mal formée ci-dessus (avec le NP à l'accusatif [62]).

2.

Le fait qu'aucune langue n'a de règle syntagmatique comme

S → V Adj V,

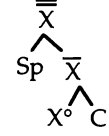
qui était seulement constaté dans l'étape précédente, résulte de contraintes générales et universelles sur les formations syntagmatiques possibles : tout syntagme a une "Tête" (qui appartient à l'une des catégories tenues pour universelles : N, V, Adj, P); cette Tête, X°, se "projette" en deux temps : elle forme un constituant avec un

---

61 Cf Newmeyer : *Grammatical theory* p. 107 (The Univ. of Chicago Press 1983).

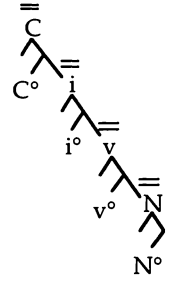
62 Cf E. Williams : "Theta theory" dans Webelhuth : ouvrage cité p. 115.

"complément", , et ce constituant en forme un autre ("Projection maximale" : ou XP, P pour "Phrase", c'est-à-dire, en français, "syntagme") en se combinant avec un "spécifieur", ce qui donne :



Cette théorie des syntagmes dont la première esquisse remonte à "Remarques", suivie des travaux de Jackendoff (1977) est connue sous le nom de "théorie X-barre". (Notez que, si l'organisation à deux niveaux et la nature des éléments sont tenues pour universelles, leurs positions respectives gauche-droite font l'objet d'options paramétriques).

Le "complément" étant lui-même un XP, une phrase déclarative, transitive (en anglais ou en français) a la structure :



(C = complémenteur comme **que** ou **that**; on suppose que toute phrase comporte un CP, même si aucun matériel lexical n'occupe les positions; i="inflexion", c'est-à-dire temps, mode etc.)

Le NP objet est le complément de V°, le NP sujet, longtemps conçu comme occupant, à dS, la position Spec/IP, est considéré, en général, aujourd'hui comme occupant, à dS, la position spec/VP.

Comme on le voit, la théorie X-barre a l'heureux effet de restreindre considérablement les configurations syntagmatiques

possibles (une règle syntagmatique "impossible" comme S → V Adj V est, désormais, écartée par principe).

La notion de "spécifieur", qui — et de plus en plus — joue un rôle crucial, est difficile à définir :

a

Cp (1) [very] fond of chocolate

b

(2) [the man who lives in the house which overlooks the river

which...] is my cousin

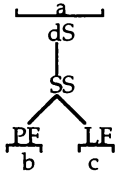
a et b, le premier, membre d'un répertoire limité, le second, incluant potentiellement une infinité de phrases enchâssées, occupent tous deux la position de "spécifieur". D'où cette remarque dans un manuel récent : "bien que la notion de spécifieur soit **centrale** dans les développements actuels de la syntaxe, il est difficile de dégager un ensemble de propriétés communes aux spécifieurs et permettant de les **identifier**" (63).

3.

GB est, avant tout, une théorie des **niveaux** et des **contraintes** qui doivent être satisfaites à chacun d'eux.

Ces niveaux sont dS, SS, PF, LF

(PF = "phonetic form"; LF = "logical form") et l'architecture se présente ainsi :



- a est la fourniture lexicale qui va être utilisée pour la génération de la phrase;

63 A. Radford : *Syntactic theory and the structure of English* p. 90 (Cambridge Univ. Press 1997).

- b, l'interprétation de PF par le système articulatoire-perceptif, plus tard appelé AP;
- c, l'interprétation sémantique; c sera appelé plus tard le système CI (= "conceptuel-intentionnel").

Quelques remarques :

1. Une innovation majeure par rapport au modèle Aspects est la postulation du niveau LF. La question qui se pose est celle du passage de LF à c, son interprétation que, de façon anticipée, nous désignons par CI. Une interprétation raisonnable du schéma ci-dessus serait celle-ci : de même que PF — une représentation linguistique (des unités phonétiques discrètes arrangées selon certaines règles) — débouche sur AP, un système externe non linguistique, de même LF — une représentation linguistique (syntaxique) — débouche sur CI, un système externe non linguistique. D'une certaine manière et en dépit de différences importantes, LF peut être et a été rapprochée de la "représentation sémantique" (plus exactement, syntactico-sémantique) de la GS (de GS_1).
   Comme le note James Huang, dans un exposé classique sur la nature et les caractéristiques de LF : "l'idée qu'il y a un niveau *linguistique* dont les représentations ressemblent aux formules du calcul des Prédicats (NB c'est-à-dire aux notations utilisées par les logiciens) remonte à un stade plus ancien de la littérature générative et, en particulier, aux travaux des GS-istes" ([64]). On verra, cependant, plus loin, que le même auteur, sans doute fidèle en cela à l'esprit général de GB, ne traite pas de façon consistante le système externe CI comme non-représentationnel et que ses arguments en faveur de

[64] James Huang : "Logical form" p. 131 dans Webelhuth : ouvrage cité.

l'existence de LF reposent sur l'idée que ce niveau linguistique constitue la *médiation* nécessaire entre SS et ce qui paraît bien être une représentation.

2. a — la fourniture lexicale de départ — joue, dans ce modèle, un rôle fondamental. En effet, pour que le résultat soit une phrase bien formée, a doit comporter un Prédicat et, au moins, un Argument (je passe sous silence le temps, le mode etc.). Certains prédicats requièrent un Argument, d'autres deux, voire trois. Les Prédicats ont la particularité de conférer des Rôles (appelés "thetas" ou θ) à leurs Arguments. Ainsi, **courir** confère à son unique Argument (un NP) le theta : **Agent** ([65]); **frapper** exige deux Arguments (NP). Il confère **Agent** à l'un d'eux, **Patient** à l'autre. Ces relations thématiques sont inaltérables et restent inchangées tout au long de la dérivation. Pour aboutir à [Marie frappe Jean], il nous faut le Prédicat, les θ qu'il confère (ainsi que les catégories avec lesquelles il est compatible), les deux Arguments, le choix des attributions θ/Argument (ici, θ_1 Agent choisit **Marie**, θ_2 Patient **Jean**) soit

   Prédicat, θ_1 NP, θ_2 NP (non ordonné)

   Antérieurement à l'insertion de la fourniture dans une structure syntaxique, un des Arguments porte une marque

   (ici) **Marie**

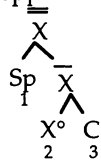
   qui signale à l'avance (en relation avec le θ que le Prédicat lui confère) la place qu'il occupera dans la structure. On appelle cet Argument, l'"Argument externe".

   Il faut préciser que les θ, s'ils sont, évidemment, associés à un contenu notionnel (vague), sont des objets linguistiques et appartiennent à un répertoire fini.

   La fourniture est insérée dans une **configuration** syntaxique déterminée. Négligeant les projections CP et IP

[65] Je ne tiens pas compte de formations comme "courir le cent mètres".

(qui sont toujours présentes) et anticipant des développements récents, ne parlons que de VP :



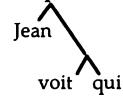
En français et en anglais (il y a des différences paramétriques entre les langues) l'Argument externe (celui qui est associé à θ Ag) occupe la position 1, le Prédicat la position 2, l'Argument "interne" (θ Patient ou "Thème") la position 3.

Nous avons donc, après placement des unités lexicales, la d-structure de la phrase qui exprime de façon configurative, en respectant le schéma X-barre, les relations thématiques entre le Prédicat et ses Arguments.

Ici ('l'exemple est toujours [Marie frappe Jean]) de dS à SS, il ne se passe pas grand chose (encore une fois, je laisse de côté le problème de l'inflexion). Cependant, un développement important est l'attribution du Cas (toute les langues ont des Cas qu'ils soient ou non visibles morphologiquement).

C'est la position qui permet, en général, de déterminer l'attribution de tel ou tel Cas à tel ou tel Argument. Ici, le Prédicat qui "gouverne" le NP **Jean** lui assigne Accusatif, $\overline{X}$ assigne Nominatif à **Marie**, son spécifieur.

Entre dS et SS, il peut y avoir des mouvements et ces mouvements laissent des traces dans SS. Ainsi, à d, on a, par exemple, [Jean voit qui] :



une structure bien formée à ce niveau; **qui**, gouverné par le verbe, reçoit Accusatif. Cependant, [Jean voir qui-Accusatif] est mal formée à SS : **qui** doit se déplacer et occuper la position (chroniquement vide à dS) du Spécifieur de CP.

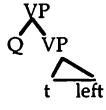
Grâce aux traces, SS préserve l'inaltérabilité des relations thématiques, telles que dS les a mises en forme : dans qui Jean voit t, la "chaîne", qui ... t, est, en un sens, un seul élément.

3. Disons un mot des **quantifieurs** (NB : à partir de maintenant, pour éviter des confusions, je désignerai des éléments comme **qui** par WH, de l'anglais **who, what** etc., réservant Q pour les quantifieurs : **quelqu'un** (**someone**), **tout le monde** (**everyone**) etc.)

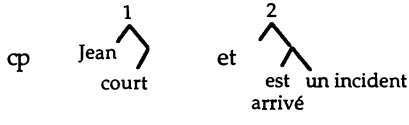
   Soit un énoncé comme

   everyone left,

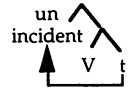
   de dS à SS, il n'y a pas de mouvement (je laisse toujours de côté la question de l'inflexion), Q est le "sujet" (Spec/VP). Or, comme on le verra tout à l'heure plus en détail, entre SS et LF, les Q doivent se déplacer et s'"**adjoindre**" à la projection où ils étaient insérés. (Commettant volontairement une inexactitude) j'écrirai :



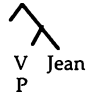
4. Il y a deux sortes de Prédicats à un Argument, disons, **courir** et **arriver** : **courir** assigne θ Ag à son Argument, **arriver** θ Thème :
   - trois personnes arrivèrent
   - un étrange incident est arrivé



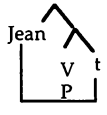
en 1, **Jean** est l'Argument externe;
en 2, **un incident** est l'Argument interne. Comme on le voit, à d, la position Spec/VP est inoccupée. 2, correct à dS, ne l'est pas à SS. En effet, un verbe de ce type est "défectif" en ce sens qu'il ne peut assigner de Cas (ici, Accusatif) à son unique Argument (interne). Or, tout NP doit recevoir un Cas. D'autre part, la place Spec/VP est vide. Or, cette place doit toujours être occupée à SS. D'où



Quand un verbe à deux Arguments comme **frapper** reçoit la "morphologie passive", son comportement est, à certains égards, similaire à celui d'un verbe de la classe **arriver** : la dS de [Jean est frappé] est



et sa SS



(66)

---

66 Une question qui se pose immédiatement est celle-ci : comment, à côté de [un incident est arrivé], rendre compte de [il est arrivé un incident] ? Une possibilité serait la suivante ; la place Spec/VP est, à SS, occupée par l'explétif **il**; il ... un incident est une chaîne (comme un incident... t, dont la tête (**il**) porte un Cas et le Pied (**un incident**) un θ. (Cette solution semble en contradiction avec le Principe selon lequel un NP porte nécessairement un Cas.
Par ailleurs, ce traitement n'est pas applicable aux formations passives : à partir de [was hit John], on a bien [John was hit t], mais non *[it was hit John] avec **John** dépourvu de Cas.
D'autre part, comme on l'a signalé plus haut, au moins une langue, le russe, présente une formation paraphrasable en anglais par
it was hit John — Accusatif
(Cf E. Williams "theta theory" dans Webelhuth p. 115), ce qui contredit la "généralisation de Burzio" (1986) d'après laquelle "un verbe qui n'a pas

Pour nous résumer : à chaque niveau, des contraintes doivent être satisfaites :

1) "avant la syntaxe" : le Prédicat doit être accompagné du nombre et du type d'Arguments qu'il requiert et il doit "décharger" les θ qui le caractérisent, le choix de l'Argument externe doit être correct;
2) à dS : les éléments doivent être correctement placés dans la configuration X-barre;
3) à SS : les Cas doivent être assignés (chaque Argument portant un Cas et un seul), la position Spec/VP doit être occupée; dans certaines langues, pas dans toutes, les WH doivent occuper Spec/CP;
4) à LF : les Q se déplacent et s'adjoignent; dans les langues où les WH restent in situ à SS, ils se déplacent en route vers LF.

Il y a, semble-t-il, deux façons de concevoir ce modèle :

1) On peut le voir comme essentiellement syntaxique ou, si l'on préfère, "formel" : à partir d'une fourniture lexicale, le dispositif se propose de construire un objet bien formé. Si tout se passe bien, c'est-à-dire si, au cours de la dérivation, les contraintes à chaque niveau sont satisfaites, on atteint le niveau syntaxique terminal, LF et **alors** cet objet linguistique bien formé reçoit une interprétation.
   Contre la GS, qui, comme on l'a souvent dit, "confondait la pensée et le langage", on a restauré l'"autonomie de la syntaxe".
2) Il y a, cependant, à voir les choses de plus près, une façon bien différente d'interpréter ce modèle : "avant la

---

d'Argument externe est incapable d'assigner un Cas (l'Accusatif) à son Argument interne". (Cf Haegeman p. 298.)

syntaxe", nous avons déjà une structure, bien que non-ordonnée. Appelons la la "phrase pré-syntaxique", quelque chose comme

(0) frapper, θ_1 Marie, θ_2 Jean

Les relations thématiques sont déjà exprimées et les θ peuvent être considérées comme les marques qui précisent les rôles de Marie et de Jean. Notez que (0), d'un point de vue cognitif général, est parfaitement interprétable :

- il y a une occurrence de "frappage";
- Marie y joue le rôle d'Agent;
- Jean celui de Patient.

On peut se demander pourquoi les langues ne se contentent pas de cette représentation, qui ressemble, de façon frappante, à la structure profonde postulée dans une grammaire à la Fillmore ([67]). Pour que (0) soit une structure de surface lisible, il suffirait de donner aux θ des corrélats phonétiques (quelconques : particules, flexion, conventions d'ordre etc.). Par ailleurs, on sait que le tagalog et, plus généralement, les langues philippines, ont, en surface ou à un niveau peu profond, des énoncés dont la structure ressemble à celle de (0).

Mais non, ce n'est pas possible ! Dans la perspective GB, il **faut** insérer (0) dans une configuration X-barre.

Pourquoi ? apparemment parce que, contrairement à nous (à ce qui est requis par nos aptitudes générales), le dispositif interprétatif CI a une exigence très particulière : il ne peut **voir** (0) et donc l'interpréter tant qu'il n'a pas subi une mise en forme syntaxique, c'est-à-dire tant qu'il n'a pas été intégré à une configuration X-barre.

---

[67] En 1968, dans "The case for case", Fillmore a présenté une théorie universelle des structures S.j dont le schéma général est

V, particule + NP, particule + NP

Cf. Bach and Harms : *Universals in linguistic theory* (Holt, Rinehart and Winston 1968).

On a présenté tout à l'heure la nécessité — entre dS et SS — d'assigner le Cas comme une contrainte syntaxique. En réalité, ce sont les besoins de CI qui rendent cette assignation indispensable : CI — comme chacun de nous — doit savoir quels rôles jouent, respectivement, Marie et Jean dans cette affaire, rôles signalés par θ1 et par θ2. Mais CI est ainsi fait qu'il ne peut décoder [θ NP] que si le NP porte un Cas. Le Cas a une fonction, une fonction pour CI, lui permettre de **voir** le θ.

Cette exigence se retrouve dans la génération des phrases passives : on se souvient qu'un verbe porteur de la "morphologie passive" est incapable d'assigner le Cas à son complément. Si on en restait là, CI ne pourrait interpréter ce qu'on lui présente : faute de Cas, le rôle de l'entité dénotée par le NP ne serait pas perçu.

Il y a une position, miraculeusement disponible où, sans aller trop loin, le NP complément peut recevoir le Cas. Le NP se déplace, s'ancre sous cette position, reçoit le Cas. La structure est, désormais, interprétable par CI, qui, cependant, doit, simultanément, regarder vers la gauche et vers la droite. Puisque le NP et sa trace sont les deux extrémités de la même chaîne, CI, bien que le Cas soit ici et le θ là bas, n'a, apparemment, aucune difficulté de perception.

Une brève citation : "Les NP requièrent un Cas... un verbe passif perd la capacité d'assigner un Cas à son complément. Le seul moyen de **sauver** (une phrase de ce type) est de **faire en sorte** que le complément reçoive un Cas dans une autre position. La position Spec/VP "est disponible parce que l'argument externe du Prédicat n'a pas été assigné à un NP dans cette position. Le NP complément est donc déplacé en position de sujet où il reçoit un Cas... Le mouvement du NP est **nécessaire** (NB :

puisque les NP requièrent un Cas); il est rendu **possible** parce que la position sujet est vide" ([68]).

Dans cet exemple comme dans l'exemple précédent, la fonction du Cas est de rendre **visible**, pour CI, le θ conféré au NP par le Prédicat (dès avant l'entrée en syntaxe).

Pourquoi les Q doivent-ils, entre SS et LF, s'échapper de la position où leurs θ et la notation X-barre les ont placés ? Ouvrons ici une courte parenthèse :

Cp (1) John saw Bill

(2) John saw everyone

(1) et (2) ont la même structure grammaticale de surface (et, en fait, la même structure à SS). Nous savons, par ailleurs, que la similarité de la représentation est trompeuse. On ne peut paraphraser (2) en disant : "Prenez l'entité à laquelle **everyone** fait référence et assignez lui la propriété d'avoir été vue par John" ([69]), alors que, bien sûr, on ne peut le faire pour (1).

Une paraphrase intuitivement acceptable de (2) serait : "Pour tout individu quel qu'il soit (s'il s'agit d'un humain), c'est le cas que John a vu cet individu", soit en notation logique :

$(\forall x : x \text{ est humain})(\text{Jean a vu } x)$

Huang ([70]) a une discussion intéressante à ce propos; il considère :

(1) John flunked (a échoué à son examen)

(2) every student flunked

et commente : "La projection de (1) sur sa structure logique est relativement directe. Le Prédicat dit quelque chose de l'individu John et une règle simple interprète cette phrase comme vraie si et seulement si cet individu a échoué, fausse autrement". Il ajoute qu'à cet égard, "la

---

[68] L. Haegeman : *An introduction to Government & Binding theory* p. 172 (Blackwell 1991).

[69] L. Haegeman : ouvrage cité p. 442.

[70] J. Huang : "Logical form" dans Webelhuth p. 125 et suiv.

structure logique de (1) ne diffère pas de sa structure linguistique de façon essentielle".

Il n'en est pas de même pour (2) : il n'y a pas d'individu nommé "every student". Les conditions de vérité de (2) "sont exprimées par la formule logique :

(∀x : x est étudiant)(x a échoué)

où "le sujet du VP figure sous la forme d'une variable liée par un quantifieur universel". Appelons cette formule : $(2)^{LN}$, (2) en notation logico-sémantique.

Pour qu'une phrase comme (2) soit correctement interprétée, sa S-structure doit être "envoyée sur la structure sémantique (NB : notre $(2)^{LN}$). Dans le modèle GB, on admet que ce passage de la syntaxe à la sémantique est **médiatisé** par LF".

En particulier, depuis les travaux de R. May (1985), on postule une règle QR ("Montée du quantifieur") : Q, comme on l'a déjà indiqué, s'adjoint. La LF-structure obtenue est ainsi :

[every student$_i$ [t_i flunked]]
VP VP

Appelons cette représentation : $(2)^{LF}$ et continuons notre lecture : "la trace **correspond** à la variable x de $(2)^{LN}$, le QP... **correspond** au quantifieur universel". On voit que "tout ce qui est contenu dans $(2)^{LN}$ est **déjà** dans $(2)^{LF}$... La majeure partie de ce qui est nécessaire pour passer d'une structure linguistique à sa structure logique est déjà présent dans la syntaxe elle-même, au niveau LF". Et l'auteur conclut : "Si on se donne LF comme niveau **syntaxique**, le passage de la syntaxe à la sémantique est relativement trivial" ([71]).

Animé de préoccupations qui rappellent celles des GS-istes, l'auteur se demande si LF ne pourrait pas être tenue pour un niveau superflu : "il serait possible — dit-il — de se contenter de proposer des règles qui convertiraient directement la S-structure en structure sémantique". (NB : c'est la solution GS-iste !).

---

[71] Huang p. 129.

Mais non, et il présente deux arguments favorisant notre croyance dans l'existence de LF :

1) "La représentation LF est dérivable par des processus qu'il **faut**, de toute façon, postuler dans d'autres parties de la syntaxe (NB : des adjonctions) et il n'y a donc aucune **coût** supplémentaire";
2) "Puisque LF représente plus fidèlement la sémantique de certaines phrases que la syntaxe visible, la postulation de ce niveau réduit la complexité des règles qui relient la syntaxe à la sémantique" ([72]). Dans une problématique très proche de celle des débats des années soixante-dix, l'argument paraît singulier. On se souvient, en effet, que c'est, précisément, la trivialité des règles d'interprétation reliant leurs structures profondes (très profondes) à la représentation sémantique qui avait conduit les GS-istes à identifier ces deux niveaux.

Après cet intermède, revenons à notre question : Pourquoi Q se déplace-t-il entre SS et LF ? La réponse, bien sûr, est : pour satisfaire les exigences de CI. Si QR n'existait pas, si le QNP restait en place, CI **croirait** qu'il dénote une entité.

La structure à SS :

[QNP V]

suggère cette interprétation, alors que la structure à LF : [QNP_i [t_i V]] garantit une interprétation correcte.

Le mouvement de Q est invisible (= il n'a pas d'effet sur PF). Il n'en est pas de même de celui de WH. Pourquoi WH doit-il toujours se déplacer, visiblement ici, "furtivement" là (selon les langues), c'est-à-dire tantôt à SS, tantôt à LF ? Parce que WH est une variété de Q : on peut paraphraser [qui Jean voit t] par

"Pour quel x est-ce le cas que Jean voit x"

---

[72] Huang p. 130.

ce qu'on a dit de Q est donc applicable à WH.

Ce qui précède montre bien que, si la dérivation vise, effectivement, à satisfaire, à chaque niveau, des contraintes, celles-ci sont, pour l'essentiel, des **exigences** attribuées à CI, le dispositif interprétatif.

Mais celles-ci ne sont pas toutes de la même nature: appelons les unes "cognitives" et les autres "idiosyncrasiques" :

1) La notation logique $(2)^{LN}$ exprime l'intuition qui est la nôtre quand nous recevons (2) ([73]) nous savons que le QNP ne dénote pas une entité. Le raisonnement est alors : puisque la structure syntaxique détermine l'interprétation, il y a (à un certain niveau) une structure syntaxique $(2)^{LF}$ virtuellement identique à $(2)^{LN}$.

---

[73] Un instant de réflexion nous convainc, en effet, que le langage est "mal fait" en ce sens que **every student** (auquel, grammaticalement, on peut substituer **John**) "a l'air" de dénoter une entité, alors que ce n'est pas le cas. Mais le langage est aussi éminemment flexible : une paraphrase, assez lourde, menée en langage ordinaire ("pour tout individu quel qu'il soit (s'il s'agit d'un étudiant), c'est un fait que cet individu a échoué") corrige le défaut ci-dessus. (Il est, bien sûr, inutile de préciser que "tout" ne concerne que le fragment du monde que le locuteur et l'auditeur se sont convenus de prendre en considération). Cette paraphrase peut être abrégée en utilisant un code (la notation logique). Huang et d'autres semblent concevoir ce codage (pratique) comme un énoncé dans le "langage de la pensée" et, pour faciliter la **traduction** entre la formulation banale et trompeuse (mais qui, précisément, ne trompe personne) [every student flunked] et la notation logique, ils proposent la médiation LF. La difficulté est que LF doit être virtuellement identique à la notation logique tout en étant engendrable à partir de SS par une opération syntaxique vraisemblable (ici, l'adjonction). Ce que les auteurs ne voient pas, c'est que la formule logique ne prend sens que par référence à la paraphrase en langage ordinaire qu'elle abrège en appliquant certaines conventions, alors que la notation LF ne prend sens que par référence à la phrase de départ [every student flunked] sur laquelle on a effectué une opération. Considérant

[every student$_i$ [t$_i$ flunked]]

CI (qui verrait dans t une sorte de pronom) constaterait seulement que le QNP a été topicalisé (un procédé fréquent dans la parole, accompagné d'une intonation caractéristique : "Marie ! Elle en a vraiment assez"). Il n'apprécierait pas à sa juste valeur l'intention du grammairien, qui est d'exprimer métaphoriquement la notion de **portée**. (C'est la métaphore du balcon — Cf Haegeman — soutenue par une référence inconsciente à l'intonation : le quantifieur est, à la fois, à l'extérieur et "au dessus" de ce sur quoi il porte).

2) CI exige aussi, afin d'être en mesure de comprendre, que la mise en forme syntaxique respecte le schéma X-barre, que les Arguments soient porteurs des Cas, qui rendent leurs θ visibles etc. Il s'agit là d'exigences idiosyncrasiques. Si CI n'était pas constitué comme il l'est, on s'attendrait à ce qu'il puisse interpréter ce que j'ai appelé la "phrase pré-syntaxique".

Dans une perspective à la Fillmore, la "phrase pré-syntaxique" ou "fourniture lexicale", postulée par GB (Prédicat, θ, Arguments, associations tel θ/tel Argument) correspond à la "structure profonde = sémantique" du modèle. La dérivation, en fonction d'impératifs morphologiques et phonologiques, se dirige vers PF. Plus généralement, dans la linguistique générative Pré-GB, la structure profonde (qu'elle soit ou non identifiée à la représentation sémantique), relativement transparente, est **déformée**, au cours de la dérivation afin de satisfaire des conditions de sortie (PF).

Dans le cadre GB, la fourniture initiale, déjà structurée, transparente pour tout autre observateur que CI (tel qu'il est conçu) est aussi déformée (certes en direction de PF et AP, mais surtout en direction de LF et CI). Il est important de noter

a) que cette déformation est compensée par l'existence des traces ([Jean est frappé t]);
b) que c'est, précisément, cette déformation (le déplacement dans une position casuelle) qui assure la **lisibilité** de la structure (par CI, tel qu'il est conçu).

Le caractère très particulier de ce modèle s'explique peut-être par une motivation très forte : ne pas mettre à l'entrée la représentation sémantique ou, en tout cas, une représentation sur laquelle porte l'interprétation.

Tout se passe comme si, tout en tâchant de préserver certaines intuitions pré-théoriques (l'idée d'une dérivation, c'est-à-dire d'une

modification de la structure d'un point de départ à des points d'arrivée), on cherchait le moyen d'échapper à Aspects et à son prolongement naturel, la GS. La solution (mettre l'interprétation "tout en bas") a ceci de surprenant qu'elle fait dépendre le décodage des relations thématiques des altérations qui, a priori, paraissent les obscurcir.

GB a permis à l'entreprise générative de surmonter la crise des années soixante-dix et de restaurer la confiance (sapée par GS_2) dans la possibilité d'une théorie syntaxique. Puisque, pas en droit, mais en fait, la liste des Principes et des Paramètres, est ouverte, la construction de la théorie (remplacer un Principe par un autre ou une autre formulation du même Principe, proposer un paramètre nouveau etc.) a pu se poursuivre pendant des années et aurait pu se poursuivre ad infinitum. C'est peut-être ce qu'on veut dire quand on parle de la "fécondité" de cette théorie.

Par ailleurs, GB — du moins en ce qui concerne les Principes, moins clairement pour les Paramètres — apporte une réponse au problème de l'acquisition, une réponse, en quelque sorte, "héroïque" ou radicale : le problème de l'acquisition est résolu dans la mesure où il n'y a pas d'acquisition du tout, où — les options paramétriques mises à part — tout est là, dès l'origine, en puissance, prêt à se développer.

QUATRIÈME ÉPISODE

GB avait été la modèle prévalent pendant une dizaine d'années. À partir de 1991-1993, un changement de paradigme intervient : le "Programme minimaliste" (MP) se substitue à GB. On discutera plus loin des similarités et des différences entre MP et son prédécesseur : s'agit-il d'un "prolongement logique" ([74]) ou d'une rupture radicale ? Il faut noter que, si GB a mis fin à la crise qui a suivi la publication d'*Aspects*, la situation en 91 était différente : GB n'était pas en crise et son développement aurait pu se poursuivre (en fait, il se poursuit aujourd'hui à travers de nombreux travaux) ([75]). L'abandon d'un modèle et son remplacement par un autre ont donc ici quelque chose d'énigmatique et on se penchera sur cette énigme.

Une présentation, même sommaire, de MP, parce qu'il ne s'agit, comme son nom le suggère que d'un programme et non d'une "théorie" proprement dite ([76]), est difficile, une difficulté accrue par l'extrême variabilité des hypothèses avancées depuis 1991 ([77]).

Pour des raisons qui seront plus claires par la suite, nous allons, dans un premier temps, oublier GB, sa complexité et son extrême élaboration et nous tourner vers des considérations tout à fait traditionnelles et, en quelque sorte, de "bon sens" :

(1) Distinction morphologie/syntaxe :

- la morphologie étudie les propriétés — et, éventuellement, la structure des mots;
- la syntaxe, la façon dont les mots se combinent pour former des syntagmes et des phrases.

---

[74] H. Lasnik : *Minimalist analysis* p. 1 (Blackwell 1999).

[75] Les plus intéressants étant peut-être ceux de Mark Baker. Cf, en particulier, son ouvrage monumental : *The polysynthetic Parameter* (Blackwell 1996).

[76] H. Lasnik : ouvrage cité p. 1.

[77] S. Lappin : "A critique of the Minimalist Program" p. 277 Linguistics & Philosophy 20 (1997).

(2) Les mots ont des propriétés phonétiques, sémantiques et grammaticales.

Ces dernières ont un statut ambigu :

1) contrairement aux propriétés sémantiques, elles appartiennent à des répertoires très réduits, formant de "petits systèmes" (par exemple, singulier : pluriel, présent : passé etc.); d'autre part, elles ont un caractère d'**obligation** très net : on peut, au choix, parler de chat, de casserole ou de maison, mais (si la langue est le français) il **faut** — quelle que soit la référence — introduire singulier **ou** pluriel.

Les propriétés grammaticales sont souvent ressenties par les locuteurs comme des contraintes dont ils se passeraient bien ("les roses que j'ai prises").

En anglais, il est obligatoire d'utiliser un pronom au nominatif dans

I expect **she** will win,

à l'accusatif dans

I expect **her** to win,

une différence "formelle", qui n'altère pas la signification.

Si elles sont souvent dépourvues de valeur sémantique, les contraintes grammaticales ont, cependant, parfois, une fonction "quasi-syntaxique" dans la mesure où elles participent à la constitution de ce "ciment" qui — dit-on — distingue une phrase d'une suite de mots. Ceci est très net dans les langues flexionnelles où l'ordre des mots est relativement libre :

Cp dominus puellam amat

et dominum puella amat

un phénomène fréquent est l'accord en nombre sujet-verbe, un phénomène que Sapir taxait d'"irrationnel" : [les chats dorment] (X) peut être analysée d'un point de vue logique :

(X') [chat-groupe dormir]

Le pluriel affectant le nom donne une information, mais pas le pluriel affectant le verbe. Il n'y a aucune relation logique entre le fait de dormir et le nombre des dormeurs ([78]). (Soit dit en passant, (X') est aussi la traduction littérale de la phrase correspondante en thaï.)

2) Si, comme on vient de le voir, certaines propriétés grammaticales sont vides de sens ou ne donnent que des informations redondantes, on ne peut généraliser ces constatations, car "nombre d'entre elles ont un contenu sémantique évident" ([79]) (la portion -s de **chat-s** en français graphique — un celle de **cat-s** en anglais phonique et graphique);

3) Pour traduire X en X' (supposée représenter la proposition logique qui lui correspond) il faut **éliminer** la seconde occurrence de pluriel;

4) Une phrase devrait donner des informations non-contradictoires :

(X") [le chat dorment]
| |
il n'y en a qu'un il y en a plusieurs

(**dorment**, qui n'apporte aucune information en (X), en apporte une — fâcheuse — en (X")).

Considérez un autre exemple :

* Them sleep (Cp they sleep)

sleep, le verbe, impose une restriction à son sujet (avoir [nominatif] et non [accusatif]).

---

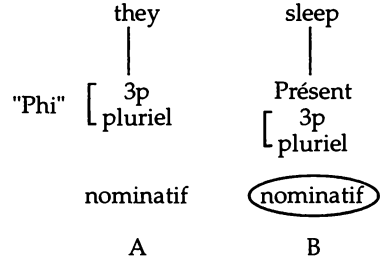
[78] Cf Sapir : *Language* p. 95 (1921).

[79] A. Radford : *Syntactic theory and the structure of English* p. 172 (Cambridge Univ. Press 1997).

On voit donc que "les propriétés grammaticales posent deux types de problèmes :

1) (NB : si, dans la tradition de GB, on postule un niveau **linguistique**, LF, la "forme logique", qui, à certains égards, ressemble à la façon dont les logiciens représentent les propositions et si nous dérivons LF de SS par des opérations), comment éliminer les propriétés sans contenu sémantique ?
2) (NB : si nous adoptons le schéma X-barre pour représenter [they sleep], V étant la Tête et NP son spécifieur), comment s'assurer que les spécifieurs ont bien les caractéristiques que leur impose la Tête ?" ([80])

Donné [they sleep], écrivons les caractéristiques grammaticales des deux termes :



(1)

Colonne A : le groupe [3p, pl] — les propriétés dites "Phi" — a un contenu sémantique; le cas [nom] conféré par le V n'en a pas.

Colonne B : [Présent] a un contenu sémantique;

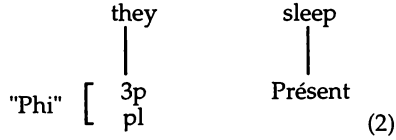
Les Phi — imposés par le NP — n'en ont pas.

Pourquoi avoir écrit [nom] sous V ? Le verbe "n'est pas au nominatif", mais il confère [nom] au NP. Le [nom] sous NP dépend du [nom] sous V, comme les Phi sous V dépendent des Phi sous NP.

---

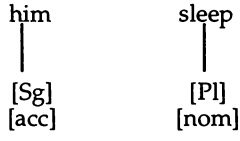
[80] Radford : ouvrage cité p. 174.

Passons de la forme syntaxique de surface à la "forme logique" et effaçons les caractéristiques dépendantes (Phi de B, [nom] de A) **et** les caractéristiques sans valeur sémantique ([nom] de A et de B). D'où



(2)

Mais (2) peut **aussi** s'interpréter comme un contrôle de la non-contradiction des informations contenues dans la phrase. En effet, considérez l'énoncé [*him sleep] en n'écrivant que les **divergences** entre A et B :



(3)

Le Phi **Nombre** de B, dépendant du Phi **Nombre** de A a (contradictoirement) la valeur [Pl]; le cas de A, conféré par le verbe, a[acc] au lieu de [nom] qu'il devrait avoir.

C'est, précisément, parce que les caractéristiques figurant les colonnes A et B sont incohérentes que nous n'avons pas pu effacer les valeurs dépendantes (Phi de B, [nom] de A et de B).

On voit donc que **effacer** (passer à la "forme logique") et **vérifier** (s'assurer de la cohérence de la forme de surface) sont considérées comme les deux faces de la même pièce.

Il est remarquable que tout ce qui précède (une présentation — il est vrai, très simplifiée — de la "théorie de la **vérification**", centrale dans MP) est fondé sur des considérations qui paraissent évidentes et que tout le monde accepterait.

5) Le même souci de ne pas attribuer à la théorie syntaxique plus qu'il n'est absolument nécessaire se retrouve partout dans cette approche.

Une phrase — répète-t-on rituellement — "relie du sens et du son", c'est-à-dire qu'elle comporte une représentation que l'appareil vocal interprète et une représentation qui donne lieu à une interprétation cognitive.

Remarquez que cette représentation n'est pas la forme de surface : on n'interprète pas "les chats dorment" :

[chat-groupe dormir-**groupe**]

L'expression ci-dessus ("relier du sens à du son") n'est que partiellement exacte : "faire une phrase", c'est choisir un certain vocabulaire et, avec lui, aboutir à deux représentations complètement disjointes l'une de l'autre (l'interprétation cognitive de **dormir** n'a aucune relation avec la réalisation de l'instruction : "commencez par appliquer la pointe de la langue contre les dents en faisant vibrer les cordes vocales").

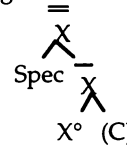
Le **minimum** dont nous avons besoin pour caractériser une phrase est constitué de la fourniture lexicale initiale (a) et des deux représentations (b+c) évoquées ci-dessus. La question est de savoir comment, partant de a, le dispositif atteint b et c.

Parvenu à ce point, il me faut prévenir le lecteur que tout ce qui suit est scandaleusement sommaire et même erroné à certains égards.

Ceci dit, représentons-nous le travail du dispositif opérant sur la fourniture : **les, chats, dorment**, étant bien entendu que les mots ne sont, en fait, que des conglomérats de traits phonétiques, sémantiques, grammaticaux, pour aboutir à une double représentation, PF et LF. Ce sont ces deux représentations qui seront interprétées, respectivement, par AP (le système non-linguistique "articulatoire-

perceptif") et par CI (le système non-linguistique "conceptuel-intentionnel").

Une phrase est composée de syntagmes. Par commodité, empruntons à GB le schéma X-barre et supposons que tout syntagme a la structure :



Le Tête (X°) **dorment** se "projette" pour former un $\overline{\overline{X}}$ ou XP, "une projection maximale", ici un VP. La position C reste vide, puisque **dormir** n'a pas d'Argument interne, mais la position Spec doit être occupée.

Par ailleurs, on construit le syntagme [les chats], un NP. Ici aussi C est inoccupé, mais on aurait pu avoir "du dentiste" ou "qui aiment le lait". Spec est occupée par un déterminant.

Maintenant, plaçons [les chats] dans la position Spec du XP dominant [dorment] et, si on nous pardonne de multiples simplifications et, même, inexactitudes, on admettra que nous avons obtenu une phrase.

Par définition, si — encore une fois — on souhaite écarter tout ce qui n'est pas indispensable, à l'entrée il n'y a rien que des éléments de vocabulaire, des items lexicaux avec leurs triples caractéristiques, pas de "structure profonde", pas de "représentation sémantique", pas même ce que nous avions appelé la (non-officielle) "phrase pré-syntaxique" de GB.

Aux sorties, on a, d'un côté, une suite de symboles phonétiques et, de l'autre, ce qui est nécessaire à une interprétation cognitive (plus précisément, cet aspect de l'interprétation qui ne se fonde que sur des indices linguistiques).

La dérivation ne se contente pas d'insérer des syntagmes dans des syntagmes (cela s'appelle MERGE, c'est-à-dire "fusionnez"). Il faut aussi — on s'en souvient — satisfaire une double exigence :

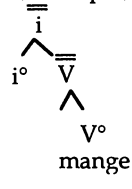
1. Veiller à la cohérence de l'ensemble;
2. Éliminer ce que la fourniture lexicale contient, mais que l'interprétation ne prend pas en compte — ou, pour mieux dire, ce que les systèmes externes, AP et CI ne savent pas interpréter.

Or on a vu aussi que cette double exigence est satisfaite par la même Procédure, à savoir **Vérifier-Effacer**. En examinant à nouveau (1) et (2) ci-dessus, on voit que **Vérifier-Effacer** est effectuée en confrontant des caractéristiques : les Phi de V, identiques aux Phi de NP, sont effacés; les deux [nom], celui de V et celui de NP, identiques, sont effacés **tous les deux**, parce que **Cas** est toujours sémantiquement vide.

Considérez (3) : les Phi de A et ceux de B, le cas de A et celui de B divergent. Il a donc été impossible d'effacer les Phi de B et le Cas. La dérivation échoue, la "forme logique" n'est pas atteinte.

6) Une distinction traditionnelle oppose les éléments lexicaux : **mange-** et les éléments grammaticaux : **-ait**, d'où **mange-ait**.

Il est, également, traditionnel, cette fois dans le cadre de la grammaire générative, de postuler un stade de la dérivation où **mange-ait** s'écrit : (i="inflexion", c'est-à-dire "mode", "temps", "accord" etc.) :

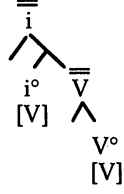


i° est la Tête d'une Projection grammaticale (dite "fonctionnelle") comme V° est la Tête d'une Projection lexicale.

Pour aboutir à **mange-ait**, on a supposé qu'un **mouvement** intervient au cours de la dérivation, soit une "descente" de **-ait**, soit une "montée" de **mange-**, s'adjoignant à la Tête fonctionnelle.

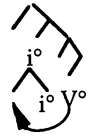
Dans la perspective classique de la grammaire générative, le verbe est nu; c'est son association avec i° (quel que soit le processus considéré) qui confère à **mange-ait** le sens de "manger-dans-le-passé" et sa forme phonétique terminale. Il y a donc un mouvement, mais celui-ci reste inexpliqué. Nous allons maintenant proposer une hypothèse qui permettra d'en rendre compte et, même, qui nous fournira la raison d'être du mouvement syntaxique **en général** : ces mots que le dispositif extrait du lexique pour "faire une phrase" sont dotés, bien sûr, de leurs propriétés phonétiques et sémantiques, mais aussi de leurs propriétés **grammaticales**. Ainsi, le **mot mangeait**, extrait du lexique, "a" des propriétés de temps, de mode etc. Appelons les [V] (NB : un symbole entre crochets signale un ou des **traits**).

En même temps, dans la tradition de la grammaire générative, on va **aussi** postuler une projection fonctionnelle "inflexion" ou IP, qui, également, "a" les propriétés [V], soit



il faut vérifier que les propriétés [V] de i° et celles de V° ne sont pas divergentes. Mais — ajoute-t-on — la vérification ne peut avoir lieu que dans certaines positions ou, mieux,

configurations, en général, spécifieur/Tête, ici, position adjointe/hôte, et, donc, V° monte et s'adjoint à i° :



La confrontation des deux [V] a, pour conséquence l'effacement de l'un d'eux, celui qui appartient à la Tête fonctionnelle.

Quand tout va bien, quand la phrase est cohérente, i° ne contient pas seulement un homologue des propriétés [V] de V°, mais aussi des homologues des Phi et du Cas de l'item qui occupe la position de spécifieur de VP (le "sujet") et celui-ci monte à Spec/IP à des fins de vérification.

Plus généralement, ce sont les Têtes fonctionnelles qui permettent la vérification des caractéristiques grammaticales des Têtes lexicales. "Leurs tâches de vérification remplies" ([81]), leurs propres caractéristiques homologues sont effacés; celles des Têtes lexicales, maintenant **validées**, se maintiennent si elles ne sont pas vides de sens (si elles contribuent à l'interprétation de la phrase).

À l'opération MERGE, qui combine les syntagmes entre eux, il faut donc ajouter l'opération MOVE ("Déplacez") rendue nécessaire pour mettre en œuvre **Vérifier-Effacer**.

Notez que MERGE ne précède pas MOVE; les deux opérations sont "entrelacées" lors de la construction de la phrase.

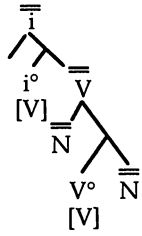
7) Considérez deux phrases, respectivement, française en anglaise :

(1) Jean lave sa voiture

[81] Lasnik : ouvrage cité p. 76.

(2) John washes his car

et le schéma désormais familier :



comme on le sait, V° porte les traits [V] qu'il faut vérifier en les confrontant avec ceux de i°.

Par ailleurs, il y a une divergence bien connu entre le français et l'anglais :

(1a) Jean lave **souvent** sa voiture

(2a) John **often** washes his car

En anglais, l'adverbe est à l'extérieur du VP (au sens traditionnel); en français, à l'intérieur, c'est-à-dire qu'en français, V°, pour vérifier ses traits [V] s'est adjoint à i°, d'où (1b) Jean lave souvent t sa voiture.

En anglais aussi, il a fallu vérifier et, donc, déplacer les [V] de V°.

N'oubliez pas que ce sont les **traits** qui doivent être vérifiés et donc se déplacer. En français, les traits [V] ont entraîné avec eux l'item lexical où ils résident; en anglais, il est resté, comme on dit, "in situ". Bref, les traits voyagent avec leur hôte ou bien seuls; il y a là deux modes de déplacement.

Dans ce modèle — par opposition à GB où ils sont gratuits — les déplacements sont **coûteux**. On ne se déplace que si c'est nécessaire.

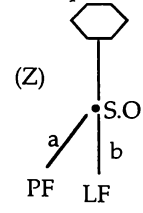
Encore faut-il faire une différence : se déplacer avec son hôte est beaucoup plus coûteux que de se déplacer sans lui. Mais, alors, pourquoi le français est-il comme il est ?

Examinez à nouveau le schéma ci-dessus : en français, i° est "**fort**", en anglais, il est "**faible**" et c'est là toute le différence.

Mais, ici, quelques explications sont nécessaires :

1) La dérivation, partie du choix lexical initial, se dirige vers PF et vers LF; jusqu'à un certain point (on l'appelle "**spell out**" ou S.O), les opérations voient les mots avec toutes leurs propriétés, phonétiques et grammaticales-sémantiques.

   Arrive un moment (S.O) où la dérivation se divise en deux branches. Les opérations de la branche a ne perçoivent et ne manipulent que les propriétés phonétiques des items lexicaux, celles de la branche b que leurs propriétés grammaticales-sémantiques. C'est dire qu'une opération sur la ligne S.O → b (par exemple, un déplacement) est, phonétiquement sans conséquence :



   C'est ce qui se passe en anglais : le déplacement des traits [V] de V° est dit "furtif", parce qu'il a lieu après S.O.

2) i°, en français, est "fort". Quand une Tête fonctionnelle est "forte", les traits qu'elle contient, bien que non-phonétiques, survivent jusqu'à PF (sont visibles à PF), s'ils n'ont pas été effacés auparavant.

   Supposez que **Vérifier-Effacer** ait lieu, en français, **après** S.O. Au moment où S.O intervient, les traits [V] de i° sont intacts. Comme la Tête est "forte", ils

vont figurer dans la représentation phonétique. Or une telle représentation, pour être interprétable par AP, ne doit contenir que des objets "légitimes" (des instructions à l'appareil vocal). Ce n'est pas le cas et la dérivation est un échec.

Si **Vérifier-Effacer** a lieu **avant** S.O, en se déplaçant, les traits [V] de V° entraînent avec eux leur hôte avec toutes ses propriétés. Ce déplacement est coûteux, mais il permet d'effacer les traits [V] de la Tête i° — une forte Tête, vous vous en souvenez — et donc PF sera interprétable.

En anglais, i° est "faible", c'est-à-dire que les traits qu'elle contient peuvent subsister jusqu'à PF, car ils y sont **invisibles.**

Pour des raisons de coût, on a intérêt à effectuer **Vérifier-Effacer** après S.O (le déplacement des traits n'entraîne pas celui de leur hôte) **à moins** que la Tête fonctionnelle ne soit forte. Si c'est le cas, il faut opérer avant S.O, afin de sauver la dérivation (à PF).

8) Comme on le voit par le schéma (Z) ci-dessus, une des conséquences de MP est qu'il n'y a aucune communication entre LF/CI d'une part et PF/AP de l'autre : "les deux niveaux (NB : LF et PF) sont très différents d'un point de vue structurel et ne sont reliés qu'indirectement" ([82]). En effet, "PF n'a pas de structure en constituants" ([83]).

(NB : Dans ce modèle, il est donc impossible de rendre compte du fait que, dans bien des cas, la structure prosodique d'un énoncé (une structure en constituants !) joue un rôle essentiel dans son interprétation sémantique. Inversement, on a montré que "des facteurs sémantiques

[82] N. Hornstein : *Logical form* p. 202 (Blackwell 1993).
[83] Hornstein : ouvrage cité p. 196.

doivent être pris en considération pour rendre compte du domaine d'application de certaines règles phonologiques segmentales" ([84]), un fait que MP ne peut traiter.)

9) Si, en finale, PF et LF ne contiennent que des objets, respectivement, AP-interprétables et CI-interprétables, c'est-à-dire prononçables et "conceptualisables", la dérivation est dite "**convergente**" (En ce qui concerne LF/CI, il faudra introduire une réserve un peu plus loin). Parti d'une fourniture lexicale, le dispositif propose aux systèmes externes des représentations interprétables.

Mais il y a plus : une dérivation convergente peut être non-grammaticale (c'est-à-dire que la phrase sera jugée inacceptable par les sujets). Comment est-ce possible ? À partir de la même fourniture lexicale, on peut imaginer plusieurs dérivations convergentes, mais c'est l'une d'elles, la dérivation "**optimale**" qui sous-tend la phrase jugée acceptable, "optimale", c'est-à-dire la meilleure possible en fonction de certaines contraintes générales d'**économie** (la dérivation la plus rapide, la moins coûteuse etc.).

À cet égard, le modèle a été décrit comme **comparatif** : "la grammaticalité d'une dérivation peut dépendre des propriétés d'une autre dérivation" ([85]).

À ce titre indicatif, mentionnons de façon informelle quelques uns de ces Principes d'Économie : par exemple, "**Shortest move**" ("N'allez pas trop loin"), qui repose sur "l'idée qu'un constituant doit se déplacer en direction de la **première** position adéquate à partir de sa position de départ" ([86]).

"**Procrastinate**", désormais Proc ("Ne vous hâtez pas") est "un Principe qui donne la Préférence aux déplacements

---

[84] Cf M. Nespor et I. Vogel : *Prosodic phonology*.
[85] A. Marantz : "The Minimalist Program" dans Webelhuth : ouvrage cité p. 351.
[86] Id p. 355.

intervenant après S.O, de telle sorte qu'ils soient sans conséquence sur PF"([87]).

Il faut noter qu'"une dérivation peut violer Proc afin de converger" ([88]). Le français, à la différence de l'anglais (Cf plus haut) enfreint Proc (la vérification des traits [V] a lieu avant S.O), mais cette violation est rendue nécessaire par la "force" de i°.

En anglais où i° est "faible" (les traits [V] de i° sont invisibles à PF), **Vérifier-Effacer** peut attendre et "Proc dit que si on **peut** attendre, alors on **doit** attendre" ([89]).

10) Comme les contraintes de convergence et les contraintes d'économie sont universelles, les langues ne peuvent différer que par leur **lexique** et, en particulier, le caractère **fort** ou **faible** des Têtes fonctionnelles.

11) Comment fonctionne le dispositif ? Agit-il au coup par coup ou a-t-il un plan d'ensemble ? Se conforme-t-il à des lois qu'il applique à l'aveugle ou, au contraire, pèse-t-il le pour et le contre à la recherche des meilleurs solutions ?

Il faut distinguer ici les contraintes de **convergence** et les contraintes d'économie :

1 - "Au cours d'une dérivation, aucune opération ne vise à éviter la violation d'une contrainte de convergence" ([90]).

Représentez-vous un univers fragmenté, peuplé d'êtres égoïstes. Ces êtres, les constituants, ont des "besoins morphologiques" qu'ils cherchent à satisfaire en fonction d'un Principe général dit GREED (ou "Principe d'Égoïsme") : "C'est seulement la satisfaction de besoins morphologiques (NB : être vérifié) qui détermine le

[87] Id p. 355.
[88] Id p. 355.
[89] Marantz p. 357.
[90] Marantz p. 354.

mouvement. Le fait qu'une absence de déplacement puisse aboutir à de l'inintelligibilité ne suffit pas à le provoquer. Bref, un élément ne se déplace que pour satisfaire ses **propres** exigences. Il ne se déplace pas afin de pouvoir satisfaire les exigences morphologiques d'une **autre** expression". Ou, pour le dire autrement : "les dérivations sont déterminées par l'exigence stricte et mécanique de la vérification, nullement par "une recherche d'intelligibilité"... Ce sont les nécessités morphologiques qui entraînent les opérations" ([91]).
Cet égoïsme, cette fragmentation des intérêts, peut avoir des conséquences paradoxales.
On s'attendrait à ce qu'une LF correcte soit toujours CI-interprétable. Il semble même que cela soit nécessaire par définition : une représentation est correcte si elle ne contient que des objets **légitimes** (c'est-à-dire interprétables par le système externe). Mais attendez la suite.

Considérez la phrase :

There is a man here

There est un élément vide de sens, c'est-à-dire CI-ininterprétable. Heureusement, **a man** a une exigence morphologique à satisfaire (vérifier son cas). Pour ce faire, il monte et s'adjoint à **there** (après S.O). À partir de ce moment, **there** est intégré au mot complexe [[a man] [there]]. "Ceci le rend invisible à l'interface LF/CI, un bon résultat compte tenu de sa vacuité sémantique" ([92]).
Mais considérez maintenant :

---

[91] N. Chomsky : "A Minimalist Program" dans K. Hale et S.J. Keyser ed. : *The view from building 20* p. 31-32 (MIT Press 1993-1994).
[92] Hornstein : ouvrage cité p. 70.

*there seems to a man that Bill left

Cette phrase est "parfaitement grammaticale, bien que déviante sémantiquement. Elle est grammaticale, car tous les traits des différents éléments ont été vérifiés. Par exemple, le Cas de **a man** est vérifié par la préposition **to**. Comme les exigences morphologiques de **a man** sont satisfaites, un mouvement n'est nullement nécessaire; s'il n'est pas nécessaire, il ne **peut** avoir lieu. En conséquence, **there** se maintient et reste ininterprétable à l'interface. La phrase est donc parfaitement grammaticale, bien qu'elle n'ait pas d'interprétation intelligible" ([93]).

Remarquez que, comme dans l'exemple précédent, **a man** aurait pu monter et absorber **there** et alors la phrase aurait été CI-interprétable. Mais ce qui détermine le mouvement, ce sont "des considérations morphologiques à courte vue (NB : l'auteur dit "myopes") et non des exigences globales d'intelligibilité" ([94]).

Le principe d'Égoïsme a été, depuis 1993, l'occasion de multiples discussions. En voici un aperçu ([95]) :

À côté de [there is a man here], on observe aussi :

soit [a man is t here], dérivant de [is a man here] (si be est tenu pour un verbe inaccusatif).

Le cas de NP doit être vérifié, mais ceci ne suffit pas à expliquer que le mouvement de NP ait lieu **avant** S.O (comme on l'a vu, une contrainte stipule que, si possible, les déplacements doivent se produire après S.O). Ce qui rend le mouvement nécessaire avant

[93] Hornstein : ouvrage cité p. 70.
[94] Hornstein : ouvrage cité p. 70.
[95] Ce passage est démarqué de Lasnik : ouvrage cité p. 75 et suiv.

S.O est le fait que i° a un trait [N] fort (NB : i° contient des traits [N], le Cas, par exemple au même titre que les traits [V]) : si NP n'était pas monté avant S.O, PF aurait contenu ce trait [N] et la présence de cet objet illégitime aurait fait échouer la dérivation. Par contre, si — comme ici — la montée a lieu avant S.O, d'une part, bien sûr, le Cas de NP est vérifié, mais, en outre, le trait [N] de i°, un trait fort, on s'en souvient, est effacé, "sa fonction de vérification une fois remplie" ([96]), ce qui évite une violation à PF.

Lasnik fait remarquer que, puisque les exigences de NP, relatives à la vérification de son Cas, auraient pu aussi bien être satisfaites par une montée post-S.O, en un certain sens, la montée pré-S.O est **altruiste**. Elle contribue à la satisfaction d'une exigence qui n'est pas la sienne et, sans cette contribution, la dérivation aurait échoué à PF. Il y a donc ici, non de l'égoïsme, mais ce qu'il appelle un "intérêt personnel bien compris" ("enlightened self-interest" ou ESI). Quoiqu'en dise la contrainte qui favorise les déplacements tardifs, il est permis de se déplacer avant S.O "pour satisfaire les exigences d'un autre" ([97]).

Revenons à

There is a man here

On se souvient que, pour Chomsky (1993), après S.O, NP monte pour vérifier son Cas, formant le mot complexe [[a man] [there]], ce qui rend le CI-ininterprétable **there** invisible et la dérivation est un succès.

---

[96] Lasnik : ouvrage cité p. 76.
[97] Lasnik p. 77.

On se souvient également que, toujours d'après Chomsky,

There seems to a man that Bill left

est, paradoxalement, grammaticale, mais inintelligible pour CI (à cause de la vacuité sémantique de **there**).

Il est important de préciser que, d'un point de vue syntaxique strict, **there** "est un objet légitime... dont toutes les propriétés morphologiques ont été vérifiées" ([98]) (sa déficience est purement sémantique).

Mais ici — note Lasnik — nous butons sur une contradiction :

1) i° (dont, on s'en souvient, le trait [N] est fort) doit vérifier le Cas de <u>there</u> avant S.O;
2) Mais alors, puisque le trait [N] de i° a été effacé au cours de l'opération ci-dessus, il n'est plus là pour vérifier le trait de Cas du NP quand celui-ci s'adjoint à **there** après S.O. La vérification sera impossible et la théorie prédit que

There is a man here

est non-grammaticale !

Puisque nous nous heurtons à une contradiction, une autre solution doit être recherchée :

1. Lasnik suppose que le mouvement de NP, s'adjoignant à **there** après S.O n'est pas induit par une exigence de vérification casuelle. NP a un Cas ("partitif") vérifié par **be** (je laisse de côté certains détails).

[98] Chomsky dans Hale et Keyser p. 33 cité par Lasnik p. 77.

2. Entre S.O et LF, NP monte bien s'adjoindre à **there** (dont, on s'en souvient, toutes les propriétés morphologiques ont **déjà** été vérifiées). Pourquoi cette montée ? Parce que — suggère l'auteur — il existe une contrainte générale qui veut qu'un "affixe libre" (**there** en est un) soit, à un moment donné, attaché à un hôte. (Cela s'appelle "stranded affix constraint" ou "contrainte sur les affixes sans domicile").

Puisque "seules les propriétés morphologiques sont le moteur des dérivations" ([99]), nous avons enfin trouvé le moteur de celui-ci.

Mais alors, nous devons renoncer au Principe d'Égoïsme : "NP ne tire aucun bénéfice personnel de son déplacement. Le déplacement ne bénéficie qu'à sa cible" ([100]). Oui, ce sont les exigences morphologiques qui déterminent les mouvement, mais "ces exigences ne sont pas nécessairement celles de l'item qui se déplace; la cible peut être le bénéficiaire" ([101]).

Alors que le Principe d'Égoïsme stipulait que seules les déficiences de l'item sujet à un déplacement étaient la cause du mouvement, alors que ESI stipule qu'il peut s'agir des déficiences de l'item déplacé et/ou celles de la cible, on a proposé, depuis, l'idée que c'est

[99] Lasnik p. 78.
[100] Id p. 79.
[101] Id p. 79.

seulement dans la cible que se trouve le **force** responsable du mouvement (Chomsky 1995).

2 - Stupide quand il s'agit des contraintes de convergence (du moins dans la version initiale de MP), le dispositif **semble** avoir des capacités cognitives lorsque, en fonction des Principes d'économie, il choisit la meilleure stratégie compatible avec les nécessités de la convergence. Comme on l'a indiqué plus haut, MP "invoque des conditions globales d'économie afin de choisir la meilleure dérivation dans un ensemble de dérivations convergentes" ([102]). Ce caractère **global** (on songe aux "contraintes transdérivationnelles" de la GS ([103]) pose des "questions de complexité computationnelle" ([104]), une complexité embarrassante que la plupart des chercheurs, travaillant dans ce cadre, s'efforcent de réduire. (NB : Je ne suis pas sûr que le dispositif compare **lui-même** les dérivations possibles (ce qui, si c'était le cas, rapprocherait — certes dans une perspective dérivationnelle — l'esprit de MP de celui de la "théorie de l'optimalité" (OT) où la comparaison est bien au cœur de la grammaire).

---

[102] S. Lappin : article cité p. 275.

[103] On a, en effet, souvent souligné (Cf Pullum) les emprunts de MP à la GS. Sans même parler de certains détails techniques comme la postulation d'un verbe abstrait (dit "léger") dans toutes les phrases transitives, qui, bien sûr, est dans la droite ligne de la GS, l'idée que — dans la recherche de la dérivation optimale — "la grammaticalité d'une dérivation peut dépendre des propriétés d'une autre" (Marantz dans Webelhuth p. 351) rappelle, de façon frappante, la notion de "contrainte transdérivationnelle" développée par la GS dans les années 70. Mais l'esprit des deux modèles est bien différent et c'est peut-être parce qu'on croit avoir définitivement exorcisé l'approche sémantique de la GS (à l'entrée, dans MP, il n'y a ni "représentation sémantique" ni même de "structure profonde". Rien qu'un paquet de mots puisés dans le lexique) qu'on n'hésite plus à lui emprunter des traits.

[104] S. Lappin : article cité p. 275.

Certaines déclarations (on en donnera un exemple plus loin) paraissent suggérer que la comparaison est l'affaire du linguiste et le "meilleur choix" celle de la Nature : c'est infailliblement, parce que le monde est ainsi fait et bien fait que les dérivations effectives (les accidents de performance mis à part) — mais pas toutes les dérivations convergentes concevables — aboutissent à la solution optimale. On va, du reste, en juger par le paragraphe suivant où l'auteur résume des textes de Chomsky (1993-1995) : considérée en bloc, la syntaxe, dans ce modèle, est caractérisée comme "le système computationnel le plus efficace pour dériver des couples PF/LF" à partir d'une fourniture lexicale initiale en ce sens qu'elle a et qu'elle a **seulement** "les propriétés nécessaires pour effectuer des dérivations optimales" ([105]). Compte tenu du matériel qu'elle traite (malgré quelques petits problèmes à l'interface LF/CI; cf plus haut), elle choisit les moyens les plus sûrs, les plus rapides et les moins coûteux pour l'acheminer vers les systèmes externes. À cet égard, elle est "parfaite" ([106]) : son "design" est optimal.

Par contre, le vocabulaire a ses imperfections et ses idiosyncrasies : "tout écart par rapport au "design" optimal de la grammaire est dû aux effets de distorsion déterminés par les traits lexicaux. Ce sont ces distorsions d'origine lexicale qui rendent intégralement compte de la variation linguistique" ([107]).

---

[105] S. Lappin : article cité p. 326.
[106] S. Lappin : article cité p. 326.
[107] Lappin p. 326.

12) Un mot sur le lexique : le lexique, tel que le conçoit MP, est un vaste répertoire où vivent des items : ceux qu'on appelle "lexicaux" au sens étroit sont des "paquets de traits", de traits appartenant aux trois catégories (phonétique, sémantique, grammaticale); ceux qu'on appelle "fonctionnels" n'ont pas de traits phonétiques et, pour certains d'entre eux, pas de traits sémantiques. Ceci dit, en prenant le mot "lexical" dans un sens large, les éléments fonctionnels sont des "items lexicaux" qui vivent dans le répertoire et attendent d'en être extraits pour prendre place dans la fourniture lexicale initiale sur laquelle opère une dérivation.

Une caractéristique très spécifique de MP est l'idée que "les items lexicaux (NB : au sens étroit) formant la fourniture lexicale initiale, sont des mots complètement formés, fléchis pour le temps, le cas etc." ([108]). À cet égard, le rôle de la syntaxe pourrait passer pour modeste, se réduisant" à une simple description de la façon dont les constituants extraits du lexique peuvent se combiner" ([109]). mais, bien sûr, ce n'est pas vraiment le cas dans la mesure où MOVE s'entrelace avec MERGE, où les exigences morphologiques doivent être satisfaites avec toutes les complications que l'on sait.

13) Les mêmes traits (quand tout se passe bien), trait pour trait, résident dans la Tête lexicale X et la Tête fonctionnelle X' : convenablement placés, les traits de X et ceux de X' constatent leur identité, les traits de X' disparaissent, ceux de X, qui ne sont pas aussi effacés, sont désormais **validés**.

---

[108] Marantz dans Webelhuth p. 360.
[109] Id p. 380.

Ici réside l'une des innovations majeures du modèle. En effet, il semblerait naturel de choisir entre deux alternatives :

a) ou bien — comme dans la tradition de la grammaire générative — les mots fléchis sont créés dans la syntaxe par la fusion entre des Têtes lexicales et des Têtes fonctionnelles;

b) ou bien ils sont extraits "tout faits" du lexique et le rôle (modeste) de la syntaxe consiste à les assembler. La notion de Tête fonctionnelle devient superflue, la "vérification" étant effectuée d'un mot à un autre en fonction de règles de redondance (s'appliquant, par exemple, entre le verbe et l'un de ses Arguments ou les deux).

La solution MP consiste à adopter simultanément a **et** b : les Têtes lexicales contiennent les traits grammaticaux que b leur attribuerait, mais cette attribution reste officieuse tant qu'ils n'ont pas été **validés**. La validation effectuée, les traits des Têtes fonctionnelles, désormais "inutiles", disparaissent ou — pour le dire autrement — si "les syntagmes se déplacent dans le **but** de satisfaire leurs exigences (NB : ils montent en salle de contrôle pour se faire enregistrer comme des voyageurs dans un aéroport), les nœuds abstraits **aspirent** à se décharger du fardeau de leurs traits" ([110]).

On ajoute à cela une idée logiquement indépendante : LF, qui est située à l'interface de CI (de CI, désigné officiellement comme un système externe non-linguistique, mais qu'en fait, comme c'était le cas dans le cadre GB, on continue à concevoir comme une notation logico-sémantique),

[110] G.K. Pullum : "Nostalgic views from building 20" Journal of Linguistics 32 (1996).

ne doit contenir que des traits grammaticaux interprétables, c'est-à-dire dotés d'un contenu sémantique et **là où ils sont**. D'où d'autres disparitions. CI est même si sensible, si aisément déconcerté que le moindre "bruit", par exemple, un mot sémantiquement vide comme **there** lui fait percevoir la **totalité** de la suite LF comme inintelligible.

14) La dérivation commence par une **sélection** : le dispositif extrait du réservoir lexical un certain nombre d'items et ceci absolument **au hasard** (puisqu'il n'y a, à l'entrée, ni "représentation sémantique", ni "structure profonde", ni ce que j'ai appelé une "phrase pré-syntaxique"). Si, par chance, il a puisé **Jean, courait** et certains éléments fonctionnels (qui sont aussi des habitants du lexique), il pourra, peut-être, "faire une phrase", mais il aurait pu puiser l'ensemble : **chat, casserole, toujours**. Il n'a aucun moyen de savoir qu'il lui faut les bons échantillons (des Verbes, des Noms, des Têtes fonctionnelles). Il essaie et, bien sûr, il échoue très vite. À cet égard, une dérivation réussie est un miracle.

À cela on me répond : non, vous avez tort, vous confondez compétence et performance : "depuis le début — m'écrit un correspondant — toutes les grammaires génératives se proposent de décrire la classe des phrases grammaticales et non les mécanismes de leur production utilisés par les locuteurs. Aussi est-ce une propriété du système, considéré abstraitement, que la sélection opère au hasard, ce qui entraîne l'échec de la plupart des dérivations".

Ainsi, probablement, on admet que, si "le système opère au hasard", ce n'est pas le cas du locuteur (il sélectionne **casserole**, s'il veut parler de casserole). Mais il y a une difficulté : s'il sélectionne la Tête lexicale X et la Tête

fonctionnelle X' avec laquelle elle doit être confrontée et si cette sélection n'est pas faite au hasard, la confrontation est inutile et il n'y a nul besoin de vérification (ni donc de mouvement). Nous aurions, avec cet ensemble de mots fléchis choisis à dessein (les éléments fonctionnels n'étant que des redondances), somme toute, l'équivalent de la "phrase pré-syntaxique" que j'ai attribuée à GB. Notez qu'elle serait totalement inintelligible pour CI et donc devrait être inintelligible pour le locuteur lui-même, si CI est tenu pour un reflet de notre compétence interprétative. Disons un mot de la petite énigme que nous avons évoquée au début de ce chapitre : pourquoi avoir renoncé à GB, si splendidement élaboré, si "fécond", une source inépuisable de travaux et de débats ?

Il semble y avoir deux raisons majeures :

1. Dans le cadre GB, de facto, contre toutes les intentions affichées, la liste des Principes et des Paramètres était **ouverte** : il ne se passait pas de semaine où des propositions nouvelles n'étaient pas formulées. En outre, il y avait tant de niveaux : donnée une contrainte X, on se demandait : est-elle active à SS, à LF, aux deux ? D'où des débats infinis.
   Avec MP, on a une liste très réduite de conditions de sortie et de contraintes d'économie, une liste virtuellement close, un petit monde, certes très idiosyncrasique, mais fermé sur lui-même ([111]).

---

111 Si ces remarques sont correctes, MP, bien que notablement différent de GB, en serait bien, pour reprendre l'expression de Lasnik, "le prolongement logique" en ce sens que ce nouveau modèle réussirait à atteindre les objectifs que son prédécesseur s'était fixé sans les réaliser complètement. Quels objectifs ? Rendre compte des phénomènes au moyen d'un nombre fini de Principes très généraux, mettre en évidence ce que Lasnik appelle : la "simplicité" cachée du langage.
Mais ces remarques sont sans doute trop optimistes : comme le montre bien le débat ci-dessus autour des expressions existentielles ([there is a man here]), le jeu qui consiste à remanier les Principes et à en ajouter de nouveaux se poursuit dans ce cadre nouveau.

Par ailleurs, l'architecture est beaucoup plus austère : plus de niveaux intermédiaires, fixés à l'avance, plus de dS (puisque la phrase se construit pas à pas, syntagme après syntagme, un retour insolite vers les transformations généralisées Pré-Aspects), plus de SS, rien qu'un choix (arbitraire) d'items et les niveaux d'interface, "inévitables", PF et LF.

2. Il est remarquable que les écrits minimalistes ne comportent jamais de critique générale à l'égard de GB. La seule critique semble être celle de Joseph II à Mozart : "Trop de notes !". Il y a, en effet, dans MP une volonté de tout remettre à plat en ne s'appuyant que sur des **évidences**, une volonté de ne se donner que ce qui est absolument indispensable, "conceptuellement nécessaire" pour reprendre l'expression de Chomsky.
   Qu'on se souvienne des considérations simples et banales d'où nous sommes partis au début de ce chapitre :
   Les chats dorment
   est redondant;
   Le chat dorment
   contradictoire.
   Qu'il soit souhaitable d'éviter les contradictions, que les redondances soient, logiquement, superflues, deux observations indépendantes (et des plus innocentes) sont associées pour donner naissance à la notion composite : **Vérifier-Effacer**,

---

Ajoutons que MP — un programme, non une théorie — est en pleine évolution. Je ne peux ici rentrer dans une description détaillée de cette évolution, notant seulement que certaines hypothèses très fortes du modèle comme l'incapacité de la syntaxe à former des mots au cours de la dérivation (ils sont extraits tout faits, avec leur flexion, du lexique), sont peut-être remises en cause.

qui devient la grande affaire de la grammaire et le principal moteur des dérivations.

La modestie de MP n'est qu'apparente : ne retenir que l'indispensable, c'est aussi viser l'essentiel et c'est bien la nature profonde du langage dont il est question ici.

Les exposés "populaires", destinés à un public assez large, ont ceci d'intéressant qu'ils condamnent leur auteur à une sorte de "grossissement" souvent très révélateur. Ainsi, dans un dialogue — fleuve d'allure socratique ([112]), Uriagereka reprend l'idée classique (probablement exacte) d'une origine lexicale de la plupart des morphèmes grammaticaux (une idée, soit dit en passant, très étrangère à l'esprit de MP pour qui la distinction lexical/fonctionnel est inhérente à la nature du langage) et d'une tendance générale à leur élimination; puis, passant de la diachronie à la synchronie, il esquisse un rapprochement entre cette tendance et les mouvements qui, en syntaxe synchronique, entraînent l'élimination de certains traits et il ajoute : "on peut supposer qu'un trait **fort** est essentiellement un mot que le système a avalé... La réaction immédiate du système syntaxique envers un intrus est de l'éliminer aussi tôt que possible" ([113]). Puis, l'auteur s'engage dans les métaphores médicales : "il faut concevoir un trait fonctionnel fort comme une sorte de "virus". Quand le système en détecte un, il doit agir immédiatement afin de l'éliminer... Le système syntaxique se comporte

---

[112] Juan Uriagereka : *Rhyme and reason* (MIT Press 1999).
[113] Uriagereka : ouvrage cité chap. 6.

comme un système immunitaire qui envoie un anticorps approprié pour s'occuper du virus" ([114]).

Mais s'agit-il seulement de métaphore ? Dans cette approche, en effet, la "grammaire universelle" est conçue comme "une faculté cognitive (NB : spécifique, absolument isolée de l'intelligence générale) qui est, fondamentalement, un organe biologique" ([115]).

S'agit-il même de biologie ? Chomsky paraît en douter : "certaines propriétés essentielles du langage sont inhabituelles dans les systèmes biologiques". Il en cite quelques unes et poursuit : "Ce sont là des caractéristiques inattendues (NB : en particulier, le nombre réduit des Principes, leur "simplicité" et leurs interactions aboutissant à des structures complexes) dans un système biologique, plus conforme à ce qu'on s'attend à trouver (pour des raisons obscures) dans l'étude du monde inorganique" ([116]).

La linguistique est donc de la physique, mais, comme le souligne Lappin, une physique très humaine : les êtres qui peuplent le monde linguistique ont (sans que nous le sachions, car tout cela se passe loin de notre conscience) des désirs, des exigences et surtout le souci constant de recevoir des autorités grammaticales des certificats de validation, des garanties, une habilitation.

La première grammaire générative menait inéluctablement à la GS, la GS à la négation de la possibilité d'une théorie syntaxique.

---

[114] Uriagereka : ouvrage cité p. *.
[115] Lappin : article cité p. 327.
[116] Chomsky dans Hale et Keyser p. 3.

GB a constitué un effort pour échapper à ces difficultés en déplaçant le locus de l'interprétation, une démarche plus illusoire que réelle : l'information est largement présente dès l'entrée; simplement, la dérivation ne vise plus à adapter cette information à des conditions de sortie phonétiques, mais aux exigences arbitraires de CI.

MP se donne à l'entrée des mots fléchis que la syntaxe n'a plus qu'à assembler. Pour étoffer ce rôle vraiment modeste, on ajoute la procédure **Vérifier-Effacer**, qui recouvre deux concepts indépendants :

1. Exigez des garanties : une phrase est un objet suspect tant que ses caractéristiques grammaticales n'ont pas reçu de validation;
2. Éliminez tout ce que CI ne peut comprendre, tout ce qui déconcerterait ce lecteur pointilleux et peu imaginatif.

Enfin, le saviez-vous, la dérivation est une sorte de **course**, soumise à des contraintes économiques très particulières, les sujets ne tenant pour acceptable que la phrase vainqueur.

Cette compétition n'existe, du reste, que dans l'esprit du linguiste qui imagine ce qui se serait passé si les choses pouvaient se passer autrement qu'elles ne se passent, car la langue est parfaite.

Dans la construction de ces univers de fantaisie, la crise des années soixante-dix a joué un rôle majeur : certaines intuitions très fortes avaient mené à un échec, il fallait trouver le moyen de sauver les intuitions en évitant l'échec. C'est à cette tâche que s'est attelée GB, que s'attelle aujourd'hui MP.

POSTFACE

En 1996, Katz a publié un article intitulé : "La révolution chomskyenne : une révolution inachevée"[117]. En effet, pour lui, si la nouvelle linguistique a aisément triomphé de l'empirisme bloomfieldien, elle n'est pas allée assez loin, se contentant de remplacer un empirisme par un autre.

Voici un résumé de l'argumentation :

1. dans une perspective bloomfieldienne, la réalité linguistique était conçue comme un ensemble d'énoncés concrets, c'est-à-dire "un ensemble de phénomènes acoustiques", la tâche du linguiste étant la mise en lumière de leur "structure distributionnelle". Or Chomsky a montré que "les catégories nécessaires pour écrire les règles grammaticales ne peuvent être dégagées des énoncés... par des procédures de segmentation et classification (en se fondant) sur des régularités de distribution"[118].
2. Déplaçant l'accent des "textes" (des énoncés, des phénomènes acoustiques) pour le reporter sur le sujet lui-même, Chomsky assigne à la linguistique une tâche nouvelle : mettre en évidence sa "compétence". Les grammaires dont les sujets ont la maîtrise sont, désormais, conçues comme "des structures de l'esprit/cerveau", la réalité linguistique comme une réalité psychologique conçue elle-même comme "une réalité biologique".

---

[117] Jerrold Katz : "The unfinished Chomskyan revolution" Mind and Language vol 11 (1996).

[118] Katz : article cité p. 271.

3. Ce faisant — argumente l'auteur — la véritable signification de la révolution anti-bloomfieldienne a été perdue de vue. Une confusion a été commise entre "la connaissance d'une langue" par les sujets, qui est du ressort de la psychologie et "la langue elle-même", c'est-à-dire l'objet visé par cette connaissance, un objet dont l'étude est absolument indépendante de la psychologie ([119]). Cette confusion montre que le point de vue, malgré les apparences, est resté foncièrement empiriste : on croit toujours que la "réalité" qu'il faut dégager est nécessairement "concrète", directement ou (comme c'est le cas ici) indirectement observable. Bref, on a récusé la notion d'une réalité "abstraite" comme objet de l'investigation scientifique ou, plutôt, on n'a pas compris que cette notion est applicable à la recherche linguistique, comme le montre à l'évidence cette citation empruntée à Chomsky ([120]) : "dans le cas de l'arithmétique, un point de vue platonicien a, au moins, une certaine plausibilité initiale dans la mesure où les vérités de l'arithmétique sont ce qu'elles sont indépendamment des faits de la psychologie individuelle... Un Platoniste soutiendrait que, même si nous savions tout de l'esprit/cerveau, nous ne disposerions encore d'aucune base pour déterminer les vérités de l'arithmétique. Par contre, il n'y a pas la moindre raison de penser qu'il y aurait, dans cette hypothèse, des vérités linguistiques dont nous ne pourrions rendre compte".

Là — poursuit Katz — réside l'erreur : Chomsky croit parler du langage, alors qu'il ne fait que parler de la connaissance qu'en ont les locuteurs. Le langage n'est pas une réalité neuro-psychologique

---

[119] Il y a là, évidemment, une approche que l'on pourrait qualifier de néo-fregeenne.

[120] Cf Chomsky : *Knowledge of language* (Praeger 1986) p. 33, reproduit dans Katz : article cité p. 287.

concrète, c'est un objet abstrait : "les phrases d'une langue naturelle sont des objets abstraits — des entités comme les nombres ou les ensembles, qui n'occupent aucune place dans l'univers spatio-temporel — et les grammaires des théories comme les théories mathématiques" ([121]). Les investigations du linguiste doivent porter sur "la structure des phrases" et, plus généralement, tenter d'élucider la nature de la "phrasité" ("sentencehood"), c'est-à-dire de ce qui fait d'une suite une suite grammaticale.

Quelques remarques :

1) Katz reprend la distinction peircienne entre **type** et **exemplaire** ("type/token"), ajoutant que "les grammaires doivent être interprétées comme des théories des **types de phrase**, c'est-à-dire comme des théories portant sur des objets abstraits" ([122]).

   Il est facile de montrer que, si c'est là ce que Katz entend par "objet abstrait", la théorie grammaticale, depuis ses origines, a toujours été "abstraite" dans la mesure où elle place les items lexicaux individuels dans des classes (nom, verbe etc.) et traite les énoncés concrets comme des exemplaires réalisant un nombre limité de "constructions".

   Ceci est vrai des Bloomfieldiens eux-mêmes pour qui l'étude du corpus doit permettre d'aboutir à un répertoire de "sentence patterns", sous-jacents aux énoncés concrets. En ce qui concerne son appréciation des Bloomfieldiens, Katz semble confondre le but (qui est, en réalité, le dégagement de schémas abstraits) et la méthode (effectivement inductive).

2) Katz, qui a joué un rôle si important au cours des premiers développements de la grammaire générative (rappelez-

---

121 Katz p. 270.
122 Katz p. 290.

vous l'hypothèse K.P !), paraît ne s'intéresser que médiocrement aux développements des vingt dernières années : il ne s'agit plus aujourd'hui, on le sait, de poser une liste de "constructions" (= de "types de phrases"), mais de dégager des contraintes. (Katz ne fait que de brèves allusions à ce tournant de la théorie).

3) Je ne suis pas certain de bien comprendre le platonisme sublime de Katz pour qui nos intuitions de grammaticalité constituent une saisie, sans doute fragmentaire et imparfaite, par laquelle nous entrevoyons les vérités éternelles de la grammaire ("La grammaticalité en linguistique — écrit-il — correspond à la vérité en logique" ([123])).

   D'un autre côté, je ne suis pas certain non plus que Katz interprète correctement Chomsky, quand il lui reproche de voir dans la réalité linguistique une réalité neurologique concrète. Il me semble que, pour Chomsky, les contraintes, qui ne sont formulables qu'en faisant appel à des notions abstraites internes à la théorie, sont elles-mêmes "abstraites", au sens de propriétés **générales** de l'espèce, voire de la vie ou même, on s'en souvient, de la matière ! Formulables en termes linguistiques — estime Chomsky — ces "lois" le sont (le seront) aussi en termes biologiques et/ou physiques ([124]).

---

[123] Katz p. 290.

[124] Pour autant que je sache, les lois de la physique peuvent être appelées "abstraites". Tout dépend du sens que l'on confère à ce terme. Le débat Chomsky-Katz est, somme toute, assez clair : pour le premier, le linguistique est une science de la nature, pour le second, dans une perspective néo-fregeenne, la linguistique explore "un domaine de la réalité distinct tant du monde physique que du monde intérieur... un "troisième monde" d'entités intemporelles et immuables existant indépendamment du fait qu'on les saisisse... ou non".
Ces citations sont empruntées à Dummett dans *Les origines de la philosophie analytique* (Gallimard 1991 p. 128 et 38).

Il faut ajouter, cependant, que, particulièrement depuis quelques années, il y a, à cet égard, dans la position chomskyenne, une étrange ambiguïté.

Le but de la linguistique, tel qu'il est présenté aujourd'hui par Chomsky et de nombreux auteurs avec lui, est la spécification de la "langue interne", c'est-à-dire "la caractérisation abstraite d'un certain état de l'esprit/cerveau de **locuteurs particuliers**... leur savoir linguistique" ([125]).

En ce sens, Katz a raison : même si la caractérisation est formulée "abstraitement", il s'agit de décrire une réalité neurologique "concrète" logée dans le cerveau de tel ou tel individu.

Si cette position est adoptée sérieusement, elle a des conséquences singulières : désormais, on ne dira plus : "cette suite est non-grammaticale", on dira : "Paul ne l'accepte pas". La première tâche est de caractériser la grammaire d'un individu particulier, Paul justement, puis celle de Marie, celle de Jean, celle d'autres individus parlant d'autres langues (c'est-à-dire ayant d'autres grammaires, puisque la notion de "langue", de "langue externe", odieusement sociale, est récusée) et ainsi de suite. Ce n'est que lorsque ce travail sera terminé (s'il peut jamais l'être) que l'on pourra procéder à des comparaisons et, inductivement, risquer quelques généralisations.

Mais il y a plus : pour que la comparaison soit valable, il faut être assuré que la grammaire de Paul et celle de Marie aient été **complètement** décrites. Paul et Marie n'ont vraiment la même grammaire que s'ils acceptent (et refusent) exactement les mêmes suites, c'est-à-dire que l'enquête doit porter sur une infinité de suites.

---

[125] Je paraphrase un passage de J.Y. Pollock : *Langage et cognition* (PUF 1997 p. 1).

Il est facile de montrer que cet hyper-empirisme est incompatible avec les autres positions chomskyennes et, en particulier, la théorie des Principes et des Paramètres. Rappelez-vous : il n'y a qu'un nombre fini de Principes universels, un nombre fini de Paramètres (du moins, on espère le montrer). Les enfants naissent avec les Principes (en un sens, avec les Paramètres eux-mêmes) et adoptent les **choix** paramétriques de leur communauté. À l'intérieur d'une communauté, tous les sujets ne peuvent donc avoir que la **même** grammaire (mis à part des emprunts erratiques à une communauté voisine caractérisée par des choix paramétriques différents et, bien sûr, des différences individuelles extra-linguistiques).

Du reste, les auteurs qui prêchent ce nouvel empirisme n'en tiennent aucun compte dans leur pratique : quand un linguiste marque une suite du * fatal, il s'attend à ce que son lecteur en demeure d'accord. Sinon, toute discussion serait impossible et les écrits linguistiques ne seraient que des confessions ou des confidences.

4) À l'appui de sa thèse de l'abstraction, Katz ajoute des arguments d'une toute autre nature et dont je ne me propose pas de discuter en détail ici.

Dans la tradition de l'ouvrage de Langendoen et Postal (L.P) : *The vastness of natural languages* (Blackwell, 1984), Katz soutient que l'ensemble des phrases à l'intérieur de chaque langue est si **vaste** que la taille de cet ensemble ne peut être exprimée par aucun nombre, fini ou transfini et donc que les langues ne sont pas des ensembles récursivement énumérables. Chomsky avait montré correctement que le nombre des phrases, à l'intérieur d'une langue, est infini (puisqu'il n'existe aucune phrase dont on peut dire qu'elle est la plus longue de la langue), mais il ajoutait que chaque phrase est un objet fini. L.P voient dans cette position une confusion entre la langue

elle-même et ce qui est affaire de performance et ils soutiennent que la plupart des phrases des langues naturelles ne sont pas des objets finis. Il est donc impossible de prouver leur grammaticalité en un nombre fini d'étapes et, en ce sens, la notion de "grammaire générative" (dans son acception technique) doit être abandonnée.

S'il en est bien ainsi, nous sommes condamnés à une vue platoniste de la réalité linguistique, une réalité que nous autres, pauvres être finis, ne pouvons contempler dans toute sa richesse.

Pour autant que je sache, les arguments qui conduisent à cette position, en dépit des objections techniques qu'ils ont suscitées ([126]), paraissent solides. Mais, bien sûr, il ne s'agit que de la phrase complexe. Si toute phrase, même une phrase simple en apparence, est analysée comme une combinaison (une succession logique) de "petites propositions" élémentaires, utilisant u répertoire lexical fini, dans la tradition de l'arbre de Ross (quelque discutable qu'il soit à certains égards), le problème devient moins angoissant : puisque le lexique est fini, que chaque "petite proposition" ne comporte au maximum qu'un, deux ou trois termes (si, à la suite des grammairiens médiévaux, nous acceptons les enchevêtrements, il est possible d'éliminer les propositions à trois termes), le répertoire général des propositions devrait être fini.

Autre remarque : au lieu de dire

[Vous avez rencontré un homme hier]
[cet homme là est mon cousin],

on peut, bien sûr, fondre ces deux énoncés en un seul : [l'homme que [vous avez rencontré hier] est mon cousin].

---

126 Cf Neil Smith : *Chomsky* p. 148 (Cambridge Univ. Press 1999) qui cite A. George (Cf, en particulier, son article : "Katz astray" Mind and Language 1996).

Supposez maintenant que je demande à propos d'un certain individu : "de qui me parlez-vous ?" et qu'on me répond :

"je vous parle de [l'homme qui habite dans cette maison qui est située au bord de cette rivière dans laquelle il y a des poissons qui...], il est clair que les explications pourraient se poursuivre encore et encore, que la longueur de cette phrase pourrait être **infinie** et que, dans ce cas, aucun locuteur réel ne serait en mesure de la produire, aucun auditeur réel en mesure de la comprendre (mais il en serait de même pour une phrase **finie**, passée une certaine longueur).

Il semble qu'il faut distinguer ici ce qui concerne les **circonstances** et ce qui concerne la **langue** :

a) On cherche à mettre l'auditeur à même d'identifier un individu donné de façon unique et sans ambiguïté possible. Le monde pourrait être ainsi fait qu'une infinité de spécifications soit nécessaire pour y parvenir (heureusement, les choses ne se passent pas ainsi);

b) [NP qui... NP qui...] est correct. Comme le notent quelque part Baker et Hacker ([127]), il serait très surprenant (ce serait une découverte remarquable) si — indépendamment de ce que les sujets peuvent émettre et recevoir — il s'avérait que, disons, douze [NP qui] à la suite sont corrects, mais que le treizième rend la phrase non-grammaticale (et, du reste, comment pourrait-on le savoir ?).

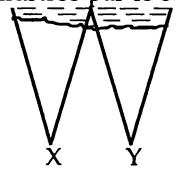
5) Dans ce qui suit, on va montrer que Katz est tout à fait justifié de voir dans la langue un "objet abstrait", mais nullement pour les raisons qu'il invoque.

---

[127] Cf Baker et Hacker : *Language : sense and nonsense.*

Que signifie ici "objet abstrait" ? Simplement qu'une langue, toute langue, si on ne prend pas en compte les substances (le son, le sens) qu'elle met en relation, peut être **vue** comme une pure structure. Si on admet que ne sont linguistiques que les différences phoniques qui ont un effet dans le domaine conceptuel, il va de soi que ne sont linguistiques que les différences conceptuelles qui ont un effet dans le domaine phonique, ou encore si une langue, comme le montre l'observation la plus élémentaire, ce sont des différences de son qui renvoient à des différences de sens ou, de façon équivalente, des différences de sens qui renvoient à des différences de son, une mise à distance, mettant provisoirement hors jeu les substances concernées, offre la possibilité de saisir la langue (le langage) comme un objet abstrait au sens de "défini en termes purement structuraux".

Si cette structure a mis si longtemps à être reconnue ([128]), c'est qu'elle est éminemment paradoxale : chaque domaine est structuré **de l'extérieur** pour l'autre; c'est par son entremise qu'il acquiert les unités qui le constituent et cela est vrai de **chacun d'eux**. Là réside le cœur du paradoxe : en effet, la notion de structuration externe peut être illustrée par le schéma suivant :



un tel schéma ne poserait pas de problème si X et Y étaient **ou bien** des unités phoniques **ou bien** des unités conceptuelles **pré-existantes**, ce qui, par définition ne peut

[128] Comme chacun sait, c'est dans le CLG de Saussure (1915) qu'elle est clairement mise en évidence pour la première fois.

être le cas, puisque, dans chaque domaine, les unités sont créées par le contact avec l'autre.

Paradoxale, cette structure est aussi intuitivement choquante : en effet, comment admettre que la double structuration qui résulte du contact entre les deux domaines, les deux "mondes", n'est aucunement **tenue** de prendre en considération les caractéristiques du "monde" sur lequel elle opère ? Il y a là quelque chose de vertigineux qui, heureusement, ne peut s'imposer à notre esprit de façon durable. Nous aurions trop à y perdre et, en particulier, notre confiance dans la notion de **classe** : deux objets sont membres d'une même classe, si on peut leur attribuer le même prédicat. Puisque les "découpages" opérés par les langues sont, en droit, absolument quelconques, deux objets, A et B, appartiennent à une même classe en L_1, à deux classes différentes en L_2 ([129]).

Si nous parvenions à convaincre notre interlocuteur de l'arbitraire des prédicats, celui-ci se replierait sur la notion d'individu : "Appelez cet individu comme vous voulez, vous ne pouvez nier qu'il constitue un fragment discret du monde". Mais, là aussi, nous sommes tributaires de la fantaisie des langues qui, en droit, peuvent segmenter le monde de façon quelconque : le mot **blug**, dans une certaine langue, pourrait désigner et désigner comme un nombre indéfini d'individus (lieux de réalisation du prédicat : "être-un-blug") l'ensemble (pour nous) formé par l'œil droit d'un chat et l'ombre mouvante, sur le plancher, d'une branche éclairée par le soleil.

Il va sans dire que la majeure partie de la tradition philosophique a ignoré ces considérations et, en particulier, le caractère problématique du langage : que les

---

[129] Comme on le sait, Goodman a insisté sur le fait que ce que nous appelons une "similitude" dépend de la façon dont nous **trions** et **nommons** les choses.

mots sont des "signes", des signes tenant lieu des choses ou tenant lieu des concepts n'est (presque) jamais mis en question. Pour dire bref, les mots sont conçus comme des étiquettes appliquées à des réalités **pré-existantes**.

C'est, par exemple, si je comprends bien, la position du TLP du premier Wittgenstein. Comme on le sait, un état de choses élémentaire y est défini comme une certaine configuration d'objets simples. Une proposition (élémentaire), dotée de sens, n'est que la projection d'un état de choses (élémentaire). Il y a une relation de bi-univocité entre les objets et les noms qui y font référence et la façon dont les objets sont disposés dans l'état de choses trouve son reflet dans la structure de la proposition.

Il est frappant de constater que, dans cette approche, la notion mondaine d'état de choses est calquée sur l'idée traditionnelle que les grammairiens se font ou se faisaient de la phrase simple : des éléments ultimes, les mots, soumis (en fonction de leurs affinités) à un certain arrangement syntaxique, occupant des places dans une configuration. Bref, pour éclairer les relations entre le langage et le monde (ce qui, comme chacun sait, est l'objectif contradictoire du TLP), on attribue au monde une structure calquée sur celle que les grammairiens attribuent au langage : une proposition est la projection d'un état de choses conçu lui-même sur un mode propositionnel ([130]).

Ce qui précède s'efforce de répondre à la question : "qu'est-ce qu'un langage ?" dans sa définition la plus abstraite et le plus générale, mais nullement à cette autre question : "Comment sont, effectivement, les langues ?". Ici, la

---

[130] Ces quelques remarques ne portent évidemment pas sur le TLP en général, mais sur le TLP vu d'un point de vue étroitement linguistique.

réponse n'est pas, ne peut être (si la possession du langage doit nous aider à affronter notre environnement) : "le découpage effectué (dans les deux "mondes"), découpage, **en droit**, absolument **arbitraire**, l'est aussi **en fait**". le découpage que la langue, que cette langue, impose à chacun des deux "mondes", la discrétion à laquelle il n'est pas possible d'échapper mise à part, est, de facto, largement guidé par nos besoins et nos intérêts (ou ceux des générations précédentes) et, donc, indirectement tributaire des caractéristiques intrinsèques des "mondes", de ces "mondes" linguistiquement "amorphes", comme on dit, mais, évidemment, dotés de leurs propres saillances, (faute d'un meilleur terme) de leurs propres "organisations". Cette "organisation" extra-linguistique ne peut, bien entendu, être évoquée verbalement qu'en utilisant la "méthode" linguistique (la constitution d'unités discrètes).

Il faut insister ici sur un point qui est, généralement, mal compris : à supposer que l'univers soit exactement tel que le suppose le TLP, c'est-à-dire composé d'unités discrètes, le langage conférant un nom à chacune d'entre elles, rien, absolument rien, ne serait changé : linguistiquement parlant, la structuration du sens ne dépend que du découpage opéré à partir du son. Si, en outre, elle correspondait, point par point, à une structuration "objective" pré-existante, il ne s'agirait là, du point de vue du langage, que d'une option parmi une infinité d'autres, théoriquement possibles.

Largement héritée de la philosophie classique (ou l'ayant retrouvée au cours de son développement), fortement influencée par les logiciens de la fin du XIXe siècle et de la première moitié du XXe, la grammaire générative ne s'est guère préoccupée de ces problèmes. Pour elle, comme pour ses devanciers, il y a — pour dire les choses en gros — des

unités conceptuelles pré-existantes, des unités phoniques pré-existantes (le répertoire universel des traits distinctifs), l'intérêt se portant sur le **chemin** (compliqué) qui relie les unes aux autres. De ce point de vue, Chomsky et Katz sont dans le même bateau et il semble qu'on peut leur reprocher à bon droit de ne pas reconnaître la structure paradoxale du langage, une structure qui n'apparaît avec évidence que si on fait l'effort de le considérer abstraitement en mettant entre parenthèses les substances qu'il manipule.

BIBLIOGRAPHIE CHRONOLOGIQUE

1955 N. Chomsky
The logical structure of linguistic theory
(Publié seulement en 1975)

1957 Z. Harris
"Co-occurrence and transformation in linguistic structure"
Language 33

N. Chomsky
Syntactic structures

R. Lees
Compte-rendu de S.S
Language 33

1960 R. Lees
The grammar of English nominalizations

1964 J. Katz & P.M. Postel
An integrated theory of linguistic description

1965 N. Chomsky
Aspects of the theory of syntax

1970 N. Chomsky
"Remarks on nominalization"
in R.A. Jacobs & P. Rosenbaum
Readings in transformational grammar

1972 P.M. Postal
"The best theory"
in S. Peters
Goals of linguistic theory

1974 P. Seuren
Semantic syntax
contient
G. Lakoff "Global rules"
Language 46 (1970)

P.M. Postal
On raising

1975 N. Chomsky
Reflections on language

1981 N. Chomsky
Lectures on government and binding

1993 N. Chomsky
"A minimalist program for linguistic theory"
in K. Hale & S.J. Keyser
The view from building 20

1995 N. Chomsky
The minimalist program

1999 H. Lasnik
Minimalist Analysis

Introductions

1. **À GB** :

1991 L. Haegeman
Introduction to Government and binding theory
(Blackwell)

2. **À GB et MP** :

1995 G. Webelhuth (ed)
Government and binding theory and the minimalist program
(Blackwell)
Contient A. Marantz : "The minimalist program"

Histoire de la grammaire générative

1980 F.J. Newmeyer
Linguistic theory in America
réédité 1986
reproduit partiellement dans
Generative linguistics : a historical perspective
Routledge 1996

1993 R.A. Harris
The linguistics wars
(Oxford Univ. Press)

Le présent essai doit tout ou presque tout à la lecture des ouvrages de Newmeyer et de R.A. Harris. Les erreurs qu'il contient sont imputables à l'auteur.
Pour la période 1981-1999, notre principale source a été Webelhuth : ouvrage cité.

Annexe 1

À l'entrée du labyrinthe

On se souvient que, dans la perspective GB, "la faculté de langage est conçue comme la somme de sous-théories spécifiques ou **modules**... Chacun est responsable d'aspects très particuliers du fonctionnement des langues, chacun met en œuvre des unités et principes particuliers et est régi par des contraintes spécifiques" ([131]).

La "théorie du liage" ("Binding theory" ou BT) développée depuis "On binding" de Chomsky (1980), voire depuis des travaux bien antérieurs comme ceux de Langacker (1969), Fauconnier (1974), Lasnik (1976), constitue l'un de ces modules, traitant — pour dire les choses en gros — des relations de co-référence entre les expressions nominales. De ces problèmes qui ont suscité une énorme littérature, on ne pourra donner ici qu'une idée vraiment sommaire.

Si nous avons placé cette note en annexe, c'est parce que les questions dont s'occupe BT ne sont pas internes au modèle ou suscitées par le modèle. Elles se posent quel que soit le modèle considéré et, à cet égard, tout en étant d'une singulière importance (et d'une incroyable complexité), elles ne concernaient pas directement notre récit.

Soit la phrase :

(1) [Jean croit qu'il est malade]

Elle a deux interprétations possibles :

a) **Jean** et **il** font référence à deux individus distincts, **Jean** à Jean et **il** à Pierre, par exemple;

b) **Jean** et **il** font référence au même individu.

Par contre,

(2) [il croit que Jean est malade]

n'a qu'une interprétation : **il** et **Jean** font référence à deux individus distincts (dans des conditions "normales - cf plus loin).

---

131 J.Y. Pollock : *Langage et cognition* (P.U.F. 1997) p. 206.

Notez que ce que j'explique laborieusement est connu de tous : entendant (1), un auditeur sait immédiatement que **Jean** et **il peuvent** être co-référentiels, entendant (2), qu'ils **ne le peuvent pas** (dans des conditions normales). C'est, précisément, cette "connaissance" dont il faut rendre compte.

Dans l'interprétation b de (1), c'est-à-dire si **Jean** et **il** font référence au même individu, on a l'habitude d'écrire :

[Jean$_i$ croit qu'il$_i$ est malade]

= **Jean** et **il** portent le même **indice**.

Sur cette notion d'**indice**, deux discours sont possibles. Il s'agit de deux discours distincts, mais équivalents :

1. l'indice est une marque introduite par le linguiste. Ainsi, dans notre exemple, [i...i] note que les deux termes "indicés" ont la même référence. Dans cette approche, les indices ne font pas partie de la structure syntaxique. Ils constituent un commentaire sur l'interprétation possible de la structure;
2. on peut aussi traiter les indices comme des marques linguistiques — et non plus métalinguistiques — engendrées par le dispositif. Celui-ci engendre librement :

   (2a) [il$_i$ croit que Jean$_i$ est malade]

   (2b) [il$_i$ croit que Jean$_j$ est malade]

   un "filtre" appliqué à 2a et à 2b élimine le premier et laisse passer le second. (2b est bien-formé, 2a mal formé).

Dans la suite de cette rapide présentation, on distinguera, parmi les expressions nominales, les **Pronoms** (**il, le** etc.) et les "expressions référentielles" ou "expressions-R" (**Jean, le chat** etc.).

Considérant (1) réécrit

[Jean$_i$ croit qu'il$_i$ est malade]

(= interprétation b), on dira que **Jean** LIE **il**. Une définition fréquente de la relation LIE est celle-ci :

"A **lie** B SSi

(1) A **c-commande** B,

(2) A et B sont **co-indicés**" ([132]).

Prise au pied de la lettre, cette définition n'est pas très heureuse. En effet, elle semble nous dire :

"B acquiert la référence de A

Si...

et Si A et B ont même référence".

L'absurdité apparente de la formulation disparaît si on ajoute les commentaires qui suivent : "un terme B, qui est dans le **domaine** d'un terme A, portant le même indice que lui... est **lié** par A" ([133]).

Restent à définir la notion de "domaine de A" : "le domaine d'un terme A est l'ensemble des constituants que A **c-commande**" ([134])

et celle de **c-commande** : "A c-commande B si A ne domine pas B et SSi le premier constituant C qui domine A domine B" ([135])

Considérons 2-a :

il c-commande (désormais cc) **Jean**,

il et **Jean** ont le même indice,

= **il** lie **Jean**;

Jean est une expression-R.

La phrase (2a) est mal formée parce qu'elle viole une contrainte (le "Principe C" de la théorie du liage), à savoir :

"Une expression-R ne peut être liée" ([136])

Le principe C (supposé être une contrainte universelle) n'est pas pleinement satisfaisant, du moins tel qu'il est formulé ci-dessus. En effet, il peut, dans certains cas, être violé sans conséquences néfastes :

Par exemple, les lecteurs savants ne trouveront rien à redire à :

[Auguste$_i$ déplorait qu'Octavien$_i$ ait assassiné Cicéron],

bien qu'**Octavien** qui porte le même indice qu'**Auguste** soit "lié" par ce terme.

---

[132] L. Haegeman : *Introduction to Government and Binding theory* (Blackwell 1991) p. 198.

[133] Pollock : ouvrage cité p. 83.

[134] Id. p. 81.

[135] Id. p. 81.

[136] Pollock : ouvrage cité p. 83.

Cette objection, il faut l'avouer, n'est guère concluante, car, au fond, ce qu'on veut dire, c'est qu'il ne s'agit plus vraiment du **même homme** !

Par contre, il est intéressant de rappeler le fait bien connu qu'en thaï (137),

[wichai$_i$ dit que wichai$_i$ est malade]

est bien formée — Il semble donc qu'au moins dans certaines langues une expression-R peut être licitement liée. Mais le lieur doit être aussi une expression-R.

[il$_i$ dit que wichai$_i$ est malade]

est mal formée en thaï comme elle l'est en français. Une formulation correcte serait donc : une expression-R ne peut être liée **par un pronom-**, ou, pour reprendre une formulation de Lasnik (1991) (138) : "il est interdit de lier des expressions plus référentielles par des expressions moins référentielles";

Certains auteurs ont insisté sur la nécessité de distinguer la co-référence (la possibilité d'une interprétation co-référentielle) du liage proprement dit. Une "configuration de liage" est une configuration où, donnés deux termes T_1 et T_2, T_i... T_i et où T_1 cc T_2 (que le résultat soit bien ou mal formé). Quand la phrase est bien formée, alors une interprétation co-référentielle est possible, (normalement) impossible autrement.

Par ailleurs, il y a des cas où il y a (possibilité de) co-référence sans que les conditions du liage soient réunies. Ceci est immédiatement évident dans le discours (d'une phrase à une autre).

---

137 Exemple emprunté à S. Jongthiengtrong : *Recherche sur les pronoms personnels en thaï* (mémoire de maîtrise Paris III (1991) sous la direction de G. Rebuschi. D'une façon générale, les informations dont j'ai disposé sur cette langue dérivent de ce mémoire et de celui de S. Taechapongstorn : *Recherche sur les complémenteurs en thaï* (Paris III - sous la direction de G. Rebuschi), ainsi que de nombreuses conversations avec cette dernière, actuellement enseignante à l'université de Bangkok.)

138 Cité dans Webelhuth ed : *Government and Binding theory and the minimalist program* (Blackwell, 1995) p. 217.

Mais il en est de même à l'intérieur d'**une** phrase, comme on peut en juger par l'exemple ([139]) :

(3) [most of her$_i$ friends adore Lucie$_i$]

Cette phrase est susceptible d'une interprétation co-référentielle. Or, dans une analyse classique, **Lucie**, enchâssé dans le VP, ne cc pas le pronom (ne le lie pas).

Grodzinsky et Reinhart ([140]) (désormais G.R) distinguent entre deux usages des pronoms ([141]) : un pronom peut fonctionner comme un "élément **référentiel**" ou bien comme une **variable**. Entre deux "éléments référentiels" quelconques (NP$_s$, Noms propres, Pronoms), la co-référence est — syntaxiquement — toujours possible, au sens de "ne dépend pas de conditions syntaxiques", comme la c-commande. La co-référence est un **jugement** où le contexte (discours, situation) joue un rôle fondamental.

Mais un pronom peut aussi fonctionner comme une variable. Or une variable acquiert sa valeur d'un argument qui la lie. Les auteurs réservent le terme de "liage" aux relations entre une variable et l'argument qui lui confère une valeur. Dans les langues naturelles, la notion logique de liage est soumise à une condition syntaxique stricte (la c-commande).

On se souvient ([142]) de l'ambiguïté potentielle de

(4) [Albert$_i$ thinks he$_i$'s a great cook]

a

qui se révèle si on ajoute [and Fred does too].

Si a s'interprète : "et Fred le croit aussi", la propriété [croire Albert bon cuisinier] est attribuée à Albert et à Fred. Le pronom, ici, ne fonctionne pas comme une variable. Il n'est une variable que si la propriété [croire x être b.c] est attribué à Albert et à Fred.

---

139 Cet exemple est emprunté à l'article de Y. Grodzinsky et T. Reinhart : "The innateness of binding and coreference" Linguistic inquiry n°1, 1993.

140 Article cité. De cet article, je ne donne qu'un résumé sommaire (et, peut-être, en partie, infidèle).

141 Il y en a d'autres. Cf G. Evans dans "Pronouns" Linguistic Inquiry n°2 1980, reproduit dans *Collected papers* (Oxford Univ. Press 1985.2000).

142 Cf p. 27 du présent ouvrage.

Si nous choisissons la première interprétation, **Albert** ne lie pas le pronom (puisque celui-ci ne fonctionne pas comme une variable), mais, comme la même construction peut **aussi** être interprétée comme la fixation d'une infinité potentielle de valeurs à une variable ("Albert thinks he's a great cook and so does Fred... and so does Bill... and so does John" etc.), rien, ici, ne distingue la co-référence entre "éléments référentiels" du liage proprement dit entre un argument et une variable et, donc, quelle que soit l'interprétation, les conditions syntaxiques du liage doivent être satisfaites : **Albert** doit c-commander le pronom.

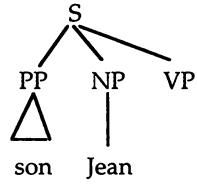
L'explication ci-dessus rend immédiatement compte de la bonne formation de (1) et de la malformation de (2a). (2a) présente une configuration de liage (T_i... T_i et T_1 cc T_2) illicite, puisque T_1 est un pronom et T_2 une expression-R avec inversion de la relation de c-commande.

In semble, cependant, que, dans d'autres constructions, on observe une relation de liage licite, prouvée par le test [et x également], alors que l'argument ne cc pas la variable :

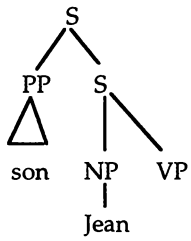
a) Considérez :

(5) [depuis son$_i$ retour, Jean$_i$ ne dessoûle pas]
([et Pierre non plus])

Si la structure est bien



Jean cc le pronom. Mais ce n'est pas le cas, si le syntagme prépositionnel (PP) est tenu pour un **adjoint** :

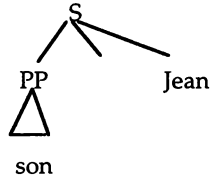


b) Considérez :

(6) [la crainte de rater son$_i$ train détermina Jean$_i$ à prendre un taxi]
([et Pierre (NB : qui se trouvait à l'autre bout de la ville) également (ils arrivèrent presque en même temps à la gare)])

Dans une analyse classique avec **Jean** dans le VP, ce terme ne cc pas le pronom (qu'il lie, cependant).

NB : si on postulait une structure plate



Jean c-commanderait le pronom. Mais, dans cette hypothèse, "most of her friends adore Lucie" aurait la même structure : **Lucie** c-commanderait le pronom, alors que le test [et X également] montre qu'il n'est pas une variable : "most of her friends adore Lucie, and Zelda too" ne peut signifier que les amis de Zelda adorent Zelda.

c) Étant admis que, dans (3) répété ici en français :

(7) [la plupart de ses$_i$ amies adorent Lucie$_i$], le pronom ne fonctionne pas comme une variable, il est surprenant de constater que le pronom peut être interprété comme une variable dans une construction similaire comme (8) :

(8) [sa folle ambition conduisit César au faite des honneurs, mais Pompée à une mort ignominieuse] ([143]).

Et, bien sûr, une fois de plus (dans une analyse classique), l'argument ne c-commande pas la variable. Il semble donc que, dans **ma** grammaire, comme dirait Pollock (Cf Postface), la notion logique de liage n'a pas la c-commande pour corrélat syntaxique nécessaire (j'espère, cependant, que mes intuitions sont aussi celles des lecteurs).

Risquons (sans chercher à l'explorer à fond) une hypothèse : il me semble — qu'il y ait ou non cc — qu'un pronom fonctionne comme une variable quand sa présence n'est pas nécessaire et qu'il peut alterner soit avec zéro, soit encore avec un déterminant ou un pronom au pluriel : "Albert croit être bon cuisinier", "la peur de rater le train", "une folle ambition", voire "leur folle ambition" etc. Si on décide de ne pas laisser une variable sans expression linguistique, il semble n'y avoir d'autre solution que d'avoir recours à ces désignateurs vagues, "paresseux", comme dirait Geach, que sont les pronoms : faisant potentiellement référence à une infinité d'individus, on fait comme si, de manière elliptique, d'une manière qui demande à l'auditeur un effort d'imagination, on cherchait à désigner **quelqu'un**.

Ou bien encore, on pourrait dire que, dans les cas que nous avons considérés, les pronoms sont toujours des variables en ce sens qu'ils réfèrent de façon incomplète et souvent ambiguë. Il faut, dans l'environnement, un argument qui précise la référence. Dans certains cas, le premier argument fixe la référence de façon définitive, dans d'autres, elle reste ouverte, chaque nouvel argument conférant une autre valeur (il s'agit d'une variable au sens fort), et, en

---

[143] Ou plus simplement : [sa folle ambition conduisit César à sa perte et Pompée également].

général (en général, mais pas toujours) les deux possibilités d'interprétation sont offertes simultanément.
G.R indiquent que lorsque le test montre qu'un pronom ne fonctionne pas comme une variable (au sens fort), la co-référence est toujours possible (une affaire de "bon sens").
Mais considérez :
(9) [depuis le retour de Jean, il ne dessoûle pas]
Le pronom n'est pas une variable (au sens de G.R), puisque [et Pierre non plus] ne peut signifier : "depuis son retour à lui, Pierre..." Dans ces conditions, une interprétation co-référentielle devrait être possible. Hors ce n'est pas le cas : **Jean** et **il** ne peuvent absolument pas être co-référentiels.
Ceci est d'autant plus curieux que, si on remplace le syntagme prépositionnel par une phrase (une "proposition subordonnée" dans la terminologie de la grammaire traditionnelle), la co-référence devient possible :
(10) [depuis que $Jean_i$ est rentré, il_i ne dessoûle pas]
Plus curieux encore est l'acceptabilité de
(11) [depuis le retour de $Jean_i$, je lui_i trouve mauvaise mine].

Il est clair que
(12) [he_i is happy when $Oscar_i$ is in love]
est mal formé ([144]).
(G.R rendraient compte de cette malformation en disant que (12) présente une configuration de liage, illicite puisque le Pronom cc **Oscar**. Mais ceci n'est vrai que si la proposition subordonnée n'est pas supposée être en position d'adjoint).

[144] Exemple emprunté à Evans (p. 232) : article cité.

Pour exclure (12), Lasnik (1976) ([145]) avait proposé une contrainte **négative** : "Si NP_1 précède et c-commande NP_2 et NP_2 n'est pas un pronom, alors NP_1 et NP_2 ont une référence disjointe" ([146]).

Il semble que cette contrainte exclurait incorrectement des exemples comme le slogan utilisé par les Nazis (discuté par Malmberg)

Un juif est un juif

ou, plus récemment, le nom d'un parti politique thaïlandais :

Les Thaï aiment les Thaï

(il est vrai, au moins dans le cas du slogan nazi, qu'il ne s'agit pas vraiment d'une affirmation d'identité et donc, trivialement, de co-référence. La signification est plutôt : "un juif extentionnel est un juif intensionnel", c'est-à-dire un juif quelconque a toutes les caractéristiques (néfastes) du JUIF).

Comme celle de Lasnik (1976), la contrainte de Langacker (1969) fait simultanément appel à la notion de **précédence** linéaire (considérée, généralement, aujourd'hui comme non pertinente) et celle de **c-commande**, l'une et l'autre utilisées **négativement** : "un pronom ne peut à la fois précéder et commander son antécédent" ([147]).

La contrainte de Langacker exclut correctement (12), encore une fois si la proposition subordonnée n'est pas un adjoint, mais, dans la même hypothèse, prédit que, dans (9), la co-référence est possible.

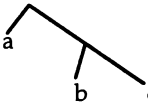
---

[145] H. Lasnik : "Remarks on coreference" Linguistic analysis 2 (1976) cité par Evans p. 216 et suiv.

[146] Cité par Evans p. 239.

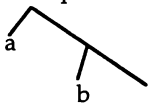
[147] Cité par Fauconnier : *La coréférence : syntaxe ou sémantique ?* (Seuil, 1974) p. 19. Notez que la définition de commande (S-commande) utilisée par Langacker n'est pas identique à celle que nous avons donnée plus haut.

Toutes les approches considérées insistent sur le rôle important joué par la notion de c-commande (en particulier, de c-commande asymétrique). Il y a là quelque chose de paradoxal, si on interroge sur la signification de cette notion : soit une suite a b c, analysée en (a (b c)) ou



. Cette écriture note le fait que b et c, ensemble, forment une unité y, qui, elle-même, avec a, en forme une autre : X. Ceci revient à dire qu'il n'y a, par exemple, aucune relation **directe** entre a et b (mais seulement entre a et y). Bref, pour parler métaphoriquement, a "voit" y, mais ne "voit" ni b ni c. Il est donc paradoxal de poser une **relation** (de c-commande asymétrique) entre (par exemple) a et b, puisque ce qu'exprime la représentation est, précisément, une **absence** de relation entre ces éléments.

Au vrai, la façon dont, en général, on utilise la notion de c-commande (asymétrique) est exactement l'inverse des considérations sur lesquelles cette notion est fondée : le fait que a ne "voit" pas b, une fois codé sous la forme



, est réinterprété en "a placé, dans l'arbre, "plus haut" que b est susceptible d'exercer sur lui une **action**" (par exemple, de lui assigner une référence). Cette démarche fait elle-même partie d'un modus operandi général, à savoir traiter les éléments linguistiques comme des **objets** exerçant les uns sur les autres des **forces** ("lier", "gouverner" etc.). Au lieu de dire que "a lie b" ("lier", un verbe transitif), peut-être serait-il plus correct de se placer du point de vue du sujet qui "voit" la structure (peut-être comme un **espace**), les constituants (les "propositions", les "unités de sens") qu'elle contient, leurs relations de

subordination et d'inclusion et les places qu'y occupent les éléments linguistiques (a ne lie pas b, le sujet relie b à a). À la notion stricte de c-commande, on peut opposer une notion plus large de **subordination** sur laquelle fonder une théorie unifiée de la co-référence et de ses blocages. Que le pronom fonctionne comme une variable faible ou forte, il semble clair qu'il ne peut recevoir de valeur (acquérir sa référence) d'un argument situé à l'intérieur d'un constituant enchâssé dans le constituant dans lequel il figure. Ceci est, du reste, fort singulier : une structure comme [il_i..... [$Jean_i$ est parfaitement concevable.

Contre de nombreux auteurs, on soutiendra que la notion de **précédence** ne peut être écartée : toutes choses égales d'ailleurs, l'ordre linéaire : expression R-pronom est (pour des raisons pragmatiques évidentes) recommandable. Mais, bien sûr, on peut donner de multiples exemples corrects où l'ordre inverse est attesté et des exemples incorrects où l'expression-R précède le pronom (Cf (9)). C'est qu'un autre facteur intervient, cette version molle de la commande qu'on a appelé plus haut : **subordination**, comme si "être subordonné" **valait** "être après". Pour prendre un exemple mille fois cité, emprunté à Fauconnier, on observe :

1. Quand Archimède$_i$ sortit du bain, il_i s'écria "Euréka" ok : [C_1 (précédence)];
2. Quand il_i..., A_i... ok : [C_2 (subordination)]
3. A_i..., quand il_i... (C_1 + C_2)
4. *il_i..., quand A_i... (C_1 et C_2 violées toutes les deux)

Notez que, si la proposition subordonnée est tenue pour un adjoint, la relation stricte de c-commande n'intervient pas. Notez, en outre, que 2 ne peut, semble-t-il, avoir, en thaï, une interprétation co-référentielle, comme si, dans

cette langue (pour utiliser les notations de la "théorie de l'optimalité") C_1 >> C2.

Le mohawk, analysé par M. Baker ([148]), pose des problèmes intéressants à cet égard :

Cp des phrases mohawk grossièrement traduites, la première en anglais (pour une raison qui sera immédiatement apparente), les deux autres en français :

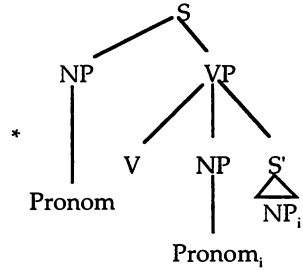
A. I told him that she likes Sak
(pas de co-référence possible entre **him** et **Sak**)

B. Je l'ai ramassée parce que la pomme était mûre
(co-référence possible entre **la** et **pomme**)

B'. Je l'ai vue avant que Marie ne meure
(co-référence possible entre **la** et **Marie**)

Baker semble considérer que les jugements d'un anglophone et/ou d'un francophone seraient identiques. Pour ma part, B' me paraît (presque) impossible dans cette interprétation. B est plus acceptable, si la pomme a déjà été mentionnée dans le discours et si on voulait "renforcer la référence", dire quelque chose comme "parce que cette pomme là...".

L'explication proposée par Baker est celle-ci : dans A, la structure est :

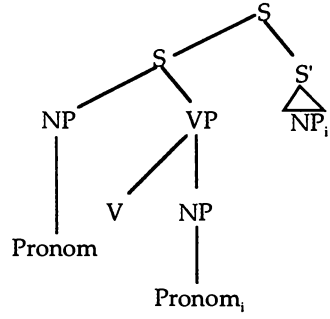


c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'interprétation co-référentielle possible, parce que le pronom cc une expression-R.

---

[148] Cf l'ouvrage monumental de M. Baker : *The Polysynthesis Parameter* (Oxford Univ. Press, 1996) p. 43 et suiv.

Par contre, dans B et B', en mohawk (et en anglais ?) S' est un adjoint et donc le pronom ne cc pas l'expression-R :



Mais, ici, il faut donner quelques précisions sur le mohawk : le mohawk est une de ces langues que Johanna Nichols ([149]) appelle H.M. ("head-marking", par opposition aux langues D.M. ou "dependent-marking").

Pour dire les choses en gros, dans une langue D.M., le verbe, dans sa structure interne, ne contient aucune information sur les arguments avec lesquels il se combine. On a, typiquement :

V NP_a NP_b (a et b, des particules ou des cas — des particules fusionnées — qui signalent, entre autres, les rôles des objets représentés par les NP.)

Dans une langue H.M., le verbe contient des "affixes pronominaux" — souvent fusionnés phonétiquement — qui renvoient aux NP externes, souvent nus et dont la position dans la phrase est généralement très libre :

NP_1, NP_2, [af_1 - af_2 [ ]]
v v

Dans une langue de ce type, "marie frappe Jean" peut être représentée en français par :

Marie, Jean, [elle-le-[frappe]]
(position indifférente)

---

[149] Cf Johanna Nichols : *Linguistic diversity in space and time* (Univ. of Chicago Press, 1992).

DM et HM sont, bien sûr, les pôles d'un continuum. Le latin, par exemple, a des traits relevant des deux classes :

domin-u-S puell-a-m vidi-t

Le mohawk est H.M. de façon très nette.

Ainsi, dans

B" il l'a engagé, parce que Sak est un bon ouvrier, la place de **Sak** est libre et une représentation plus adéquate serait

L_1 • [il-le [a engagé]] • parce que • [il [est bon ouvrier]]•
v v v v

L_2 Sak

Sak pouvant s'ancrer dans chacune des positions marquées par un point.

(Baker ne le nie nullement, mais, en se fondant sur des arguments que je n'expose pas, il postule des pronoms fantômes co-référents avec les "affixes pronominaux", occupant les positions d'une structure classique : NP [V NP])
VP

Ce qui est intéressant ici est que, dans A, par opposition à B, B', B", on a un contraste entre :

A_1 L_1 • [I-him [told]] • that [she-him [likes]]

L_2 Sak

(Si **Sak** s'ancre dans les positions marquées par les points ci-dessus, on peut comprendre :

"I told Sak_i that she likes him_i)

et A_2 L_1 [I-him [told]] that • [she-him [likes]]•

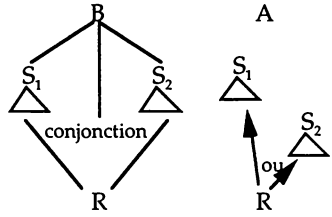
L_2 Sak

(Si **Sak** s'ancre dans les positions marquées par les points ci-dessus, on comprend :

"I told him_i that she likes Sak_j").

Il m'est, naturellement, tout à fait impossible de me prononcer; cependant, je ne suis pas certain que ce qui est pertinent ici est l'opposition complément : **adjoint**. La

liberté de mouvement de l'expression-R en B et les restrictions qu'elle connaît en A suggèrent des représentations comme :



Dans A, S_2 est bien un "complément", mais dans B, S_2 est peut-être moins adjointe à S_1 que coordonnée avec elle.

Compte tenu du rôle respectif joué par les "affixes pronominaux" et les expressions-R en mohawk, il n'est pas surprenant que

il$_i$ a cassé le couteau de Sak$_i$

soit ok dans cette langue :

L_1 • [il - le [a cassé]] • [de lui [couteau]]•

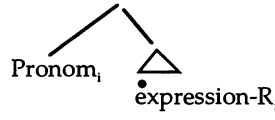
L_2 Sak (parmi d'autres possibilités)

(la question est, certainement, plus compliquée puisque, si on ajoute un démonstratif :

il$_i$ a cassé ce couteau de Sak$_i$

c'est l'ensemble : [démonstratif - expression R - son couteau] qui, dans cet ordre, peut se trouver à gauche ou à droite du complexe verbal).

Plus haut, on a fait allusion à des conditions exceptionnelles où une structure comme



(le pronom C-commandant R) pouvait être acceptable. Il est clair que, lorsque c'est le cas, cette construction n'est jamais **neutre**; elle dit quelque chose de plus que la construction normale et se pose par rapport à celle-ci.

Il peut s'agir d'humour comme dans un exemple que G.R empruntent à Evans; en voici une version française :
[je sais ce que Anne et Bill ont en commun. Elle pense que Bill est formidable et il_i pense que $Bill_i$ est formidable]
(Notez que la référence des pronoms est fixée par le discours).
Faut-il expliquer laborieusement que ce que nous attendons est : "il pense que Ann est formidable", mais alors Ann et Bill n'auraient pas quelque chose **en commun** ?
Dans un tout ordre d'idées, considérez la phrase suivante, supposée être **la première** d'un roman historique, une phrase, qui peut — surtout, il est vrai, si le titre du roman est *Après Waterloo* — recevoir une interprétation co-référentielle :
[Oui, il fallait se rendre à l'évidence : Waterloo était une défaite : il_i le savait et, pourtant, il_i ne pouvait se résoudre à admettre que **Napoléon**$_i$ ait pu être vaincu]
(Lue à haute voix, la phrase présenterait une mise en relief du nom propre).
Dans la plupart des cas où la prohibition sur les relations entre pronom et expression-R co-référents est violée sans dommages, il semble que le pronom renvoie au moi intime de l'individu et l'expression-R à son moi social, au personnage tel qu'il est connu. Le nom propre est moins celui qu'il a que celui qu'on lui **donne**.

Annexe 2

La rivale

MP est aujourd'hui le modèle prévalent en syntaxe, mais — pour paraphraser une formule bien connue — un spectre hante le petit monde linguistique, à savoir la "théorie de l'optimalité" (OT), à laquelle on a fait plus haut de brèves allusions. Cette nouvelle théorie, qui s'inscrit dans le courant générativiste, née en 1993 d'une réflexion sur la phonologie, connaît une fortune extraordinaire et aborde aujourd'hui le terrain occupé par MP, c'est-à-dire la **syntaxe**. De cet aspect qui demanderait de longs développements, on ne dira pas grand chose ici, se bornant, dans un premier temps, à quelques remarques générales sur l'esprit de ce nouveau paradigme et, dans un deuxième, sur l'opportunité de son application au domaine syntaxique.

I

Dans ce qui suit, on soutiendra une thèse apparemment contradictoire :

1) La logique sur laquelle repose OT est contestable à certains égards;
2) Pourtant (au moins en phonologie, l'examen de la question syntaxique n'intervenant qu'en II) OT constitue une avancée remarquable.

Pour faire tenir ensemble ces positions difficilement conciliables, on suggèrera que les défauts de la théorie tiennent au fait qu'elle reste encore trop tributaire de la tradition génératiste à l'intérieur de laquelle elle a pris naissance. Bref, dans un tout autre domaine, on reprendra la démarche de Katz critiquant Chomsky (cf plus haut) : OT est bien une révolution, mais une "révolution inachevée".

1 - Il n'est pas question ici de présenter OT en détail et on se bornera à rappeler quelques uns des traits caractéristiques de la théorie :

1) il y a un répertoire fini de contraintes universelles **violables** et fréquemment **incompatibles**;
2) ces contraintes sont **hiérarchisées**, de façon **imprévisible**, dans chaque langue particulière. Par exemple, données les contraintes C_1 et C_2, L_1 a C_1>> C_2, L_2 C_2>> C_1, ce qui s'interprète : en L_1, il est plus grave d'enfreindre C_1 que C_2; en L_2, c'est l'inverse.

Pour une entrée donnée, un dispositif engendre, sans restrictions, une infinité de sorties éventuelles, les "candidats".
En fonction de la hiérarchie, R, d'une langue particulière, un autre dispositif choisit le meilleur candidat, le "gagnant".
On utilise un format, appelé "**tableau**", où, horizontalement, figurent l'entrée et la liste des contraintes (supposées pertinentes pour le problème considéré), placées dans un ordre décroissant de "poids"; verticalement, on écrit les candidats (en se limitant à ceux qui sont les plus vraisemblables).
Puisque OT a commencé par la question de la syllabation avant d'aborder la phonologie dans tous ses aspects (et, aujourd'hui, la syntaxe), on se limitera à l'exemple suivant ([150]) : pour une entrée non encore syllabée /x a t e n/, quelques candidats vraisemblables sont :

a. Xa•ten (• = frontière de syllabe)
b. Xa•te etc

[150] Cet exemple est emprunté à *Optimality theory* Archangeli & Langendoen ed. Blackwell, 1997. La langue est le yawelmani, une langue indienne de Californie. Xat + en = manger - futur.

- a viole la contrainte universelle : "Pas de coda" ("No coda" ou NC, qui s'interprète : une syllabe ne doit pas comporter de coda).
- b, correct à cet égard, enfreint une contrainte générale dont le nom de code est "Fidélité" (la sortie ne doit rien retrancher de l'entrée, ne rien ajouter à l'entrée, donc ne comporter ni effacement ni épenthèse).

Précisons que, dans la langue considérée, a est la forme correcte attestée.

2 -

1. En consultant un "tableau", il suffit d'examiner l'entrée et la hiérarchie des contraintes pour déterminer la sortie correcte.

   OT semble donc inclure une procédure de découverte visant à identifier la "bonne" sortie. Mais ceci est évidemment une illusion et, s'il y a procédure de découverte, elle joue dans la direction inverse. En effet, la sortie correcte est généralement connue, alors que la hiérarchie ne l'est pas. Donnés le couple entrée/sortie et le répertoire invariable des contraintes, une certaine hiérarchie, disons R_x, est la seule possible. Certes, on peut dire qu'en retour la hiérarchie R_x **explique** le choix de la sortie correcte : celle-ci est choisie (est correcte), parce que, compte tenu de la hiérarchie, il s'agit de la forme "optimale".

   Il semble y avoir ici, un **cercle** : le fait que, donnée l'entrée /x a t e n/, xa.ten est le candidat optimal s'explique par la hiérarchie R_x, mais R_x n'est postulée que parce que xa.ten (entre autres) est la forme correcte. Bref, xa.ten est ok, parce que la hiérarchie est R_x et la hiérarchie est R_x plutôt que

tout autre hiérarchie possible, parce que xa.ten est ok.

2. La démarche suivie par OT s'explique aisément si on prend en considération l'histoire récente de la phonologie, plus largement, de la linguistique : dans les années 80, on a pris conscience du fait que les règles phonologiques sont aussi arbitraires (au sens de "pourraient être quelconques") que les règles, syntagmatiques et transformationnelles, invoquées en syntaxe. Comme en syntaxe, la notion de contrainte a donc été substituée à celle de règle ou, pour le dire plus prudemment, a pris le pas sur celle de règle.

   On s'est rapidement aperçu, cependant, que, si les contraintes sont propres à une langue particulière ("language specific"), la différence entre une approche par règles et une approche par contraintes est largement illusoire, plus verbale que réelle : si une entrée /ti/ aboutit à [si], il n'y a aucune différence effective entre poser une règle : t → s/-i et dire que /ti/ correspond à [si], parce qu'il y a une contrainte : *ti (une suite interdite en surface), et que cette contrainte est satisfaite par une "stratégie de réparation".

   Les contraintes ne sont autre chose que des règles idiosyncrasiques masquées qu'à condition d'être universelles. On posera donc des contraintes universelles comparables aux principes de GB.

   Il est clair, cependant, que cette démarche ne permet pas de rendre compte de la **diversité** linguistique. En syntaxe, on a cherché un remède dans le recours aux Paramètres avec les difficultés qu'on a vues (une

prolifération qui affaiblit la notion de Principes universels ([151])).

OT apporte une solution originale en introduisant le concept de **violabilité**.

3. Mais les ennuis ne sont pas finis et on se heurte immédiatement à une autre difficulté : Puisque le recours à la notion de hiérarchie permet de manipuler les contraintes à volonté, puisque toute contrainte universelle peut, dans une langue donnée, être invisible et sans effet, tout se passe comme si elle ne s'y appliquait pas, comme si, dans cette langue, elle n'avait aucune existence. Des contraintes réputées universelles qui, de facto, peuvent disparaître à volonté sont éminemment suspectes.

   Il semble qu'il y aurait un sens à dire que, donné /x a t e n/, xa.ten est la meilleure solution possible en fonction de principes généraux indépendants de cette langue là.

   Par contre, dire que xa.ten est la syllabation optimale en yawelmani en fonction de la structure particulière de R_x dans cette langue équivaut à dire que la syllabation (optimale) en yawelmani est la syllabation en yawelmani.

4. En yawelmani, /x a t e n/ est syllabé xa.ten avec maintien de la consonne finale sous-jacente. Un commentaire classique serait : "le yawelmani — contrairement à d'autres langues — accepte une coda en fin de syllabe".

   Le commentaire OT est : "**toutes** les langues interdisent les codas (NC). La syllabe **.ten** contient

---

[151] Comme on le verra, OT a été amenée à admettre une certaine paramétrisation des contraintes.

une coda **parce qu**'il existe une autre contrainte universelle : "Fidélité" et qu'en yawelmani (L_1) : Fidélité >> NC".

Dans un autre dialecte (imaginaire) de la même langue, disons L_2, on a la sortie : Xa.te (avec effacement de la consonne en fin de syllabe. Cp une autre forme imaginaire : Xa.te.na, morphologiquement : xat + en + a)

Pour rendre compte de la forme : xa.te, il suffira de postuler l'ordre :

NC >> Fidélité

Il semble qu'on n'a fait qu'échanger une idiosyncrasie ("L_1 tolère les codas, L_2 les refuse") contre une autre (ici un ordre, là un autre).

5. Une version particulièrement radicale de OT a été proposée récemment ([152]). En voici un aperçu : une description des propriétés phonologiques pertinentes du mot anglais : **three** indiquerait qu'il commence par une attaque complexe (une dentale continue suivie d'une rétroflexe ([153])). Vient ensuite un noyau vocalique complexe (long) caractérisé par le trait [haut] (/i/ est une voyelle "fermée").

   L'auteur pose les contraintes universelles :

   - une attaque ne **doit** pas être complexe;
   - un noyau ne **doit** pas être complexe;
   - une position ne **doit** être reliée ni au trait [dental] ni au trait [continu] ni au trait [rétroflexe] ni au trait [haut].

   three enfreint toutes ces contraintes, c'est ce qui le **caractérise**. L'auteur propose donc de **représenter**

---

[152] Chris Golston : "Direct optimality theory" Language 72 (1996).

[153] Il s'agit évidemment d'anglais américain.

une forme phonologique, non plus par ses propriétés, mais "par les contraintes qu'elle viole". On pourrait dire — ajoute-t-il — "par les dégâts qu'elle entraîne".

Il est clair que l'auteur ne fait rien d'autre que de préfixer "pas" (ou de suffixer "est interdit") à la mention de chacune des propriétés pour en **parler** comme s'il s'agissait de prohibitions. Inventant une sorte de "Newspeak", il préconise de traduire :

"Cette pomme est verte"

en "cette pomme passe outre à l'interdiction d'être verte".

Bref, si pour toute propriété p, il y a une contrainte non-p dont p constitue la violation, "enfreindre non-p" équivaut à "avoir p" et la postulation d'un répertoire de contraintes devient une simple convention de langage.

6. OT, tout en se situant à l'intérieur du courant générativiste, s'affirme en rupture avec les modèles précédents ainsi qu'avec le modèle contemporain : MP.

   À certains égards, cependant, la rupture est moins radicale qu'elle ne le paraît (Cf, par exemple, la dichotomie entrée/sortie, traditionnelle en phonologie générative).

   En outre, il semble que l'évolution interne de la théorie au cours des dernières années tend à la rapprocher de modèles plus anciens.

   En effet, on revient sur l'idée que **toutes** les contraintes sont violables pour admettre l'existence de "contraintes universelles inviolables" ([154]).

---

[154] Archangeli et Langendoen : ouvrage cité p. 29.

1) On suppose, par ailleurs — probablement à juste titre — que" certaines contraintes comportent des variables qui sont interprétées de façon spécifique dans telle ou telle langue" ([155]), une notion, somme toute, similaire à celle de Paramètre;
2) Enfin, d'un point de vue plus général, les contraintes OT — comme les Principes GB — sont conçues comme des déterminations largement inexpliquées qui "font partie de notre héritage génétique" ([156]), ce qui, soit dit en passant, rend leur violabilité extrêmement problématique. À cet égard, OT est bien dans l'orthodoxie générative.

3 - Si les observations qui précèdent sont exactes, il peut paraître paradoxal de tenir, cependant, OT pour une avancée considérable et il semble qu'il faut s'expliquer là dessus.

OT a attiré l'attention sur une notion fondamentale et dont jusqu'ici la linguistique ne s'était guère avisée à savoir celle d'**exigences conflictuelles** au cœur du langage, les grammaires des langues particulières n'étant rien d'autre que des efforts pour **résoudre ces conflits**.

Comme le fait remarquer Archangeli ([157]), cette conception, par delà la synchronie, peut fournir des explications en diachronie. Ceci paraît correct, mais pas exactement pour les raisons qu'elle invoque. Je cite : "Dans la perspective OT, la caractérisation formelle du changement linguistique repose sur un remaniement de la hiérarchie" (NB : oui). Elle ajoute : "Une explication

155 Id.
156 Id p. 2.
157 Archangeli & Langendoen : ouvrage cité p. 31.

prévalente du changement est que celui-ci a lieu lorsque la transmission d'une génération à une autre est imparfaite. La mise en relation de ces deux idées permet de conclure que la hiérarchie ne peut être modifiée que lorsque les indices qui orientent sur une hiérarchie donnée ne sont pas très solides" ([158]).

Il me semble qu'au lieu de faire intervenir ici le deuxième facteur ("la transmission imparfaite", un mode d'explication traditionnel, sans doute parfois justifié), il aurait fallu prendre en considération la nature même de ces solutions qui définissent la notion de "grammaire".

Dans l'esprit des modèles génératives classiques, OT travaille avec des hiérarchies claires et des solutions nettes (et alors on voit mal ce qui pourrait les altérer). Typiquement, comme on l'a vu, les contraintes dominées, du moins certaines d'entre elles, ne sont là que "pour la forme" et sont, pratiquement, inexistantes dans une langue particulière. Il est plus intéressant de supposer que les contraintes, **toutes** les contraintes, sont toujours "actives", c'est-à-dire qu'il y a entre elles une authentique **compétition**.

Cette vue a deux conséquences :

1) Aucune solution n'est vraiment pleinement satisfaisante. Comme dans la métaphore de Freud, les contraintes écartées frappent à la porte de la salle d'où on les a exclues. Il y a donc dans toute grammaire un facteur d'instabilité;
2) Une solution ne consiste pas toujours à donner simplement la priorité à une contrainte, C_1, ce qui, de facto, élimine la contrainte, C_2, du jeu.

Dans de nombreux cas, la solution qui s'installe et se stabilise (quelque temps) doit être décrite en termes de

158 Archangeli & Langendoen : ouvrage cité p. 31.

compromis comme le résultat d'une **négociation** : on recherche un équilibre dans lequel la contrainte dominée est satisfaite le mieux possible compatible avec la pleine satisfaction de la contrainte dominante.

Nul doute que cette interprétation de OT n'en affaiblisse la rigueur formelle et ne l'éloigne du "main stream" de la tradition générativiste (à la façon dont — rappelez-vous — la GS avait sapé la théorie de l'intérieur). S'agit-il d'une bonne ou d'une mauvaise chose ? C'est une question qui ne sera pas discutée ici.

Par contre, il faut noter qu'une telle perspective orienterait la "philosophie de la grammaire", pour reprendre l'expression de Jespersen, dans une direction peu compatible avec les présupposés chomskyens (une "faculté du langage" hautement spécifique dont les Principes — mystérieux, inexpliqués, sui generis — ne sont que la manifestation de corrélats biologiques/physiques inconnus) en attirant l'attention sur ce que notre activité langagière a en commun avec nos activités cognitives générales (choisir un itinéraire, desservir une table etc.), bref en la traitant comme une activité **rationnelle**, la recherche (jamais pleinement réussie) des meilleures solutions pour faire tenir ensemble des exigences fréquemment conflictuelles.

II

1 - Notant que l'application de OT à la syntaxe n'en est qu'à ses débuts, Pesetsky ([159]) ajoute que les résultats les plus convaincants obtenus jusqu'à présent, dans ce cadre, ont traité de problèmes situés aux confins de la syntaxe et de la phonologie, ce qui — continue-t-il — peut être interprété

[159] D. Pesetsky : "Optimality and Syntax : movement and pronunciation" dans Archangeli et Langendoen : ouvrage cité p. 134 et suiv.

de deux façons différentes, à savoir (version optimiste) : "c'est tout à fait normal, puisque OT a pris naissance et s'est développée dans le domaine de la phonologie. Attendez la suite !" ou bien (version pessimiste) : "OT est une bonne théorie, mais seulement dans son domaine, qui est la phonologie".

Dans ce qui suit, on va donner un aperçu des réflexions de Pesetsky sur ce dilemme.

2 - Il montre dans une partie de son essai que là où intervient la notion de **prononciation**, la question n'étant pas **comment** on prononce, mais **ce qui** — à partir de l'entrée — est effectivement prononcé, un traitement OT paraît s'imposer.

Pour suivre l'argumentation de l'auteur, on admettra sans les discuter ses présupposés (160) et, en particulier, celui-ci : l'entrée du candidat optimal : "l'homme que je connais" est :

l'homme [qui que je connais];
CP

que est un complémenteur (C), **qui** — l'élément WH — placé en Spec/CP, est effacé "en surface".

En termes OT, le choix du candidat optimal est le résultat d'une contrainte sur la prononciation de C, à savoir : "dans un CP, le premier élément (l'élément le plus à gauche) qui doit être prononcé est C, le complémenteur". Appelons cette contrainte : "C-à-gauche".

Pour une entrée

l'homme [avec qui que j'ai parlé]

le candidat optimal est :

l'homme [avec qui j'ai parlé]

160 On ne portera aucun jugement sur les analyses de Pesetsky, notre propos étant seulement de montrer comment une démarche OT peut être adoptée en syntaxe.

Ce résultat s'explique par l'action d'une contrainte générale : "Récupérabilité" (R) qui, pour dire les choses en gros, interdit la disparition d'éléments dotés d'un contenu sémantique (si le contexte linguistique ne permet pas de compenser cette disparition).

Ceci suppose que R>>C-à-gauche.

Mais il y a plus : en effet, la formule ci-dessus fait attendre

l'homme [avec qui que j'ai parlé]

comme candidat optimal. Il nous faut donc une autre contrainte qui favorise la disparition de C. Il s'agit de "Télégraphe" ("Ne prononcez pas les éléments fonctionnels", c'est-à-dire dépourvus d'un contenu sémantique, ici C).

La hiérarchie est : R>> C-à-gauche >> Tel.

Pourquoi l'ordre : C-à-gauche >> Tel ? (en effet, le résultat serait le même si l'ordre était inversé). On le sait à cause de

Je crois [que Jean a faim]

Si Tel dominait C-à-gauche, on aurait :

* Je crois [Jean a faim]

je cite : "ce qui motive la hiérarchie : C-à-gauche >> Tel est que le fait de laisser C sans prononciation est quelque chose qui ne survient que lorsque R empêche CP de commencer par un C prononcé" ([161]).

Considérez la phrase :

(A) l'homme [<u>à qui</u> l'enfant montre un dessin t]
CP

(Prononcée par un adulte).

Cp A et B, une formation caractéristique du langage d'un jeune enfant :

---

161 Pesetsky : article cité dans Archangeli & Langendoen p. 158.

(B) l'homme [que l'enfant **lui** montre un dessin]
CP

En ce qui concerne A, on fera état de la contrainte TR — pour "trace"
(= "ne prononcez pas la trace d'un constituant déplacé").

La hiérarchie "adulte" est :
R >> TR >> C-à-gauche >> Tel,
la hiérarchie "enfantine" :
R >> C-à-gauche >> TR >> Tel
En effet, dans le dialecte typique des enfants (il en existe d'autres variétés), C doit être prononcé; TR est violée — minimalement — par l'utilisation d'un pronom dit "résomptif", qui garantit la récupérabilité, "une violation nécessaire pour permettre la non-prononciation du syntagme-WH en Spec/CP" (162).

3 - De ce qui précède, l'auteur conclut qu'il existe "un ensemble de Principes qui détermine comment les mots et les syntagmes sont prononcés (NB : ou, plutôt, s'ils le sont)... et que ces Principes sont de type OT" (163).
Par contre — sans prétendre porter un jugement définitif — il suggère que, dans d'autres parties de la syntaxe, un traitement OT est inadéquat.

Reprenant un exemple classique, il propose deux contraintes :
- C_1 : à une entrée comme
Tu crois [que Jean a vu qui]
correspond la sortie correcte :
Qui crois-tu [que Jean a vu...]

162 Pesetsky p. 166.
163 Id p. 167.

= le mouvement de WH est — sauf cas spéciaux — obligatoire;

C_2 : à partir de

Tu as rencontré [l'homme qui a vu qui]
NP

(inacceptable en raison de C_1)

On ne peut obtenir :

Qui as-tu rencontré [l'homme qui a vu —]
NP

= WH ne peut être extrait du NP (il s'agit, bien sûr, de la contrainte de Ross).

On a donc bien ici un conflit entre deux contraintes, mais ce conflit "ne peut être résolu par une hiérarchisation avec, pour conséquence, une sortie qui satisfait celle des contraintes qui l'emporte sur l'autre. De fait, il n'y a pas de solution du tout, pas de sortie possible" ([164]). Dans une situation de ce type dite "**Conflit et catastrophe**", on voit se manifester un phénomène fréquent en syntaxe : l'"**ineffabilité**".

Il est clair — poursuit notre auteur — qu'une situation comme celle-ci n'est pas traitable dans un cadre OT, puisque, dans un tel cadre, "pour toute entrée, il y a une sortie et que tout conflit est résolu **à l'amiable** par la hiérarchisation" ([165]). Les faits montrent qu'en syntaxe ce n'est pas toujours possible.

On voit qu'ici — dans l'esprit de OT — l'auteur met l'accent sur la notion de **conflit**, mais il souligne qu'au moins en syntaxe, il y a des conflits qui ne peuvent être surmontés.

NB : À supposer que C_1 et C_2 soient universelles, il est intéressant de constater qu'à partir de

---

[164] Pesetsky p. 148.
[165] Pesetsky p. 150.

Je vois [un chien qui ronge **quoi**

On obtient, en suédois, la sortie correcte (correcte en suédois, bien sûr) :

Qu'est-ce que je vois [un chien qui ronge —]

Soit Vad ser jag en hund som gnager på ? ([166])

Tout se passe comme si, dans cette langue, le conflit est résolu par la hiérarchisation : $C_1 >> C_2$

Deuxième remarque : ce que l'exemple de Pesetsky démontre, c'est qu'il n'est pas **toujours** vrai qu'un conflit a une solution. En restant dans un cadre OT, il est tout à fait concevable que, dans certaines hiérarchies, deux contraintes conflictuelles soient du même poids, ce qui entraîne une situation d'**ineffabilité.**

Quand deux contraintes, disons C_x et C_y, sont du même poids, il n'y a, du reste, ineffabilité que, si celles-ci sont, non seulement conflictuelles, mais contradictoires : WH ne peut à la fois se déplacer en fonction de C_1 et ne pas se déplacer en fonction de C_2.

Dans d'autres cas, même si C_x et C_y ne peuvent être pleinement satisfaites toutes les deux, un **compromis**, voire plusieurs compromis, peuvent être "découverts" et s'institutionnaliser ou bien encore être mis en œuvre en pratique tout en restant suspects du point de vue de l'Institution.

À cet égard, je crois relever dans le texte de Pesetsky une certaine incohérence : dans un passage, souhaitant illustrer l'esprit du modèle, il oppose deux discours : dans une perspective classique — nous dit-il — la grammaire semble déclarer : "Si vous ne pouvez rien dire de vraiment bien, **ne dites rien**", alors que, dans une

---

166 Cf Newmeyer : *Grammatical theory* (Univ. of Chicago Press 1983) p. 106. Les données dérivent de J. Allwood : "The complex NP constraint as a nonuniversal rule" Univ. Mass, *Occasional papers in linguistics* (1976).

perspective OT, elle suggère : "Si vous ne pouvez rien dire de vraiment bien, **faites de votre mieux**" ([167]).

Ailleurs, discutant d'un compromis dont le résultat reste "marginalement acceptable", il souligne qu'un traitement OT est inapplicable dans une telle situation : "le système choisit un gagnant et des perdants. Il ignore les médailles de bronze et d'argent" ([168]).

Il est exact que le caractère "tout ou rien" que l'auteur attribue à OT est conforme à la présentation et à la pratique habituelles du modèle, mais d'autres voies illustrant la maxime ci-dessus méritent d'être explorées.

III

D'un point de vue général, OT pose, quantité de problèmes intrigants :

1 - Tout un ensemble de questions sur la nature et la raison d'être des contraintes elles-mêmes; et, en particulier :

2a - Pourquoi sont-elles violables ?

2b - Pourquoi sont-elles fréquemment conflictuelles ?

a) Dans la mesure où les contraintes OT peuvent être rapprochées des Principes GB, il est tout à fait possible de confier la tâche d'en expliquer l'existence aux biologistes de l'avenir (Cf, plus haut, une citation d'Archangeli). Ceci revient à dire qu'elles sont linguistiquement et pragmatiquement inexplicables.

b) Mais regardons les choses de plus près :

Laissant de côté les "phonocontraintes" dont l'examen ne rentre pas dans le cadre de ce petit ouvrage, considérons deux types de contraintes

---

[167] Pesetsky p. 150.
[168] Id p. 169.

souvent invoquées (sous le nom général de "contraintes d'alignement") :

1) Les premières paraissent fournir la preuve d'une certaine rationalité active dans les langues. Si — à la suite des travaux de Selkirk (1984) et ceux de Nespor et Vogel (1986) etc. — On distingue entre un arbre de constituants syntaxiques et un arbre de constituants prosodiques, il est **souhaitable**, n'est-ce pas, qu'il n'y ait pas entre ces deux structures de divergences trop fortes. Or de nombreuses contraintes stipulent que "la marge gauche (droite) d'un certain constituant prosodique doit coïncider avec la marge correspondante d'un certain constituant syntaxique".

   De même, des auteurs comme Selkirk, Cohn, Inkelas ont montré qu'il existe des contraintes d'alignement — à l'intérieur du "mot" — entre catégories morphologiques (racine, préfixe etc.) et catégories prosodiques (syllabe, pied etc.)

2) On a noté que des contraintes d'"alignement" (dans une conception légèrement différente de ce terme) semblent jouer à l'intérieur de la structure prosodique elle-même. Par exemple, une contrainte stipule que "la marge gauche de tout "mot phonologique" (NB : un constituant prosodique) doit coïncider avec la marge gauche d'un pied".

   Ceci est immédiatement applicable à la structure en constituants syntaxiques. Bien que cette contrainte soit fréquemment violée, il est clair que ces constituants **tendent** à se succéder et à être enchâssés les uns dans les

autres de façon nette, en limitant les enchevêtrements et les discontinuités. C'est la raison pour laquelle les analyses classiques en I.C sont (souvent) faisables.

Dans le domaine prosodique, je serais tenté d'adopter un point de vue "nativiste" : le flux vocal a une tendance naturelle à une organisation prosodique définie. Dans le domaine syntaxique, il s'agit, pour la langue, de **composer** avec le caractère, à la fois, linéaire et hiérarchique du flux vocal en **plaçant** les items entre lesquelles existent des relations sémantiques d'une façon aussi adéquate que possible.

c) Les contraintes constituent un ensemble fini (sans doute, paramétrique). Un répertoire ouvert viderait évidemment la notion de tout contenu. C'est ce qui, semble-t-il, se passe dans l'approche de Golston (mais cf plus loin pour une interprétation plus charitable).

Cette finitude n'est pas simplement une exigence méthodologique : si les contraintes peuvent (pourront) être rattachées à un petit nombre de **familles**, c'est qu'elles ne sont pas quelconques, qu'elles dépendent étroitement des conditions de l'activité de langage, du problème qui consiste à faire passer du sens dans un flux vocal structuré.

2b est la réponse à 2a : si les contraintes étaient toutes compatibles, elles ne seraient jamais enfreintes; des contraintes conflictuelles non-hiérarchisées et, en outre, non-négociables auraient l'ineffabilité pour conséquence.

La grammaire "à la Golston" ressemble à ce personnage d'un film dont la devise est : "il n'y a pas d'innocents. Tous coupables, ils sont tous coupables".

La solution devrait être le **silence**. Mais pas du tout, car (puisqu'il s'agit de langage) la contrainte qui l'emporte sur toutes les autres est celle qui l'interdit. Alors, comme le conseillait la maxime : "faites de votre mieux".

Vue sous cet angle (qui ne doit pas être celui d'où la voient ses promoteurs), la "théorie de l'optimalité" véhicule le plus noir pessimisme : c'est, précisément, parce que nous ne pouvons satisfaire, simultanément, des exigences phonétiques, prosodiques, logico-sémantiques, des exigences d'économie et des exigences de clarté ("explicitness"), des exigences de rationalité et des exigences expressives, bref parce que le langage n'a pas la "perfection" que lui attribue MP qu'il présente, à côté d'une incontestable unité, diversité et changement.

Annexe 3
Abréviations

T transformation
C construction
NP (noun phrase) syntagme nominal
VP (verbal phrase) syntagme verbal
S (surface) phrase
IC constituants immédiats
Q (wh...) qui, quoi...
RS représentation syntaxique
dS deep structure
SS structure de surface
GS sémantique générative
Sd description structurale
RG règle globale

S.S "structures syntaxiques".
GB

Sommaire

Préface 5
Introduction 7

Premier épisode 9
Deuxième épisode 37
Troisième épisode 61
Quatrième épisode 87

Postface 117
Bibliographie chronologique 131
Annexe 1 : À l'entrée du labyrinthe 135
Annexe 2 : La rivale 153

Remerciements

Je remercie tous ceux qui, de vive voix ou par écrit, ont répondu à mes questions ou m'ont fourni des informations, en particulier F.J. NEWMEYER, Shalom LAPPIN et, surtout, Alec MARANTZ dont les observations m'ont été extrêmement précieuses. Je suis, bien entendu, seul responsable des erreurs de fait ou de jugement que contient (sans doute) ce petit ouvrage.

Achevé d'imprimer par Corlet Numérique - 14110 Condé-sur-Noireau
N° d'Imprimeur : 9138 - Dépôt légal : juillet 2002 - Imprimé sur DemandStream
Imprimé en UE

L'aventure générativiste, en linguistique, ou ce qu'on peut appeler de façon plus dramatique « La révolution chomskyenne » constitue un événement important de la vie intellectuelle du XX^{e} siècle et du début du XXI^{e} (qu'on songe à la psychanalyse ou au structuralisme des années 60), suscitant l'intérêt des psychologues, des chercheurs en sciences cognitives, des philosophes, pour qui, on le sait bien, le langage est devenu la préoccupation majeure.

Pourtant, dans ce qu'on appelle le « grand public », Chomsky est, comme on dit, « surtout connu pour sa notoriété » et, quand les journaux et les revues non-spécialisés s'efforcent de donner à leurs lecteurs des informations sur « les progrès des sciences du langage », le résultat est, en général assez désolant.

C'est à cette situation que le présent ouvrage s'efforce de remédier, tentant de présenter de façon claire et lisible en quoi consiste cette fameuse révolution chomskyenne dont on parle tant.

Les révolutions ont une histoire, faite de succès et d'échecs, parsemée de conflits. C'est une évocation de cette histoire que l'on trouvera ici, une histoire en quatre phases : en 1957 Chomsky publie chez un éditeur européen, (sachant qu'aucun éditeur américain n'aurait, à cette époque, accepté de publier le texte), un petit ouvrage *Structures syntaxiques*. Une nouvelle linguistique était née et dont, contre toute attente, le succès fut foudroyant.

Mais, vers 1970, à cette phase d'expansion succède une autre : une grave crise interne (on l'appelle aujourd'hui la « *grande guerre linguistique* »), semble devoir ruiner toute l'entreprise. Et bien pas du tout ! En 1981 Chomsky propose une nouvelle version de son modèle, (« la théorie des principes et des paramètres ») qui va s'imposer largement. Ce modèle si « fécond », comme on dit, a suscité une incroyable quantité de travaux et semblait destiné à se développer indéfiniment. Sur ce (nous sommes en 1993), intervient un événement surprenant : Chomsky – tel Mao lors de la révolution culturelle – « casse la baraque », et lance un modèle nouveau, le « Programme minimaliste », qui se développe sous nos yeux et semblerait devoir s'imposer à son tour si – parallèlement – une version hérétique de la grammaire générative : la « théorie de l'optimalité » ne connaissait, elle aussi, un succès considérable. C'est le débat d'aujourd'hui ; attendons la suite.

9 782747 529914

ISBN : 2-7475-2991-6

15 €